ANDRÉ CHEVRILLON

---

nctuaires

et

Paysages d'Asie

CEYLAN BOUDDHIQUE — LE MATIN A BÉNARÈS
LA SAGESSE D'UN BRAHME
LA MORT A BÉNARÈS — LE BOUDDHA BIRMAN

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

Sanctuaires

et

Paysages d'Asie

OUVRAGES DE M. A. CHEVRILLON

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

Dans l'Inde, 3e édition. Un volume.

Sydney-Smith et la Renaissance des idées libérales en Angleterre au XIXe siècle. Un volume.

Ouvrages couronnés par l'Académie française.

Terres mortes. Thébaïde, Judée. Un volume.

Études anglaises, 2e édition. Un volume.

Sanctuaires et Paysages d'Asie. Un volume.

Chaque volume format in-16, broché : 3 fr. 50

CORBEIL. — Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.

ANDRÉ CHEVRILLON

Sanctuaires

et

Paysages d'Asie

CEYLAN BOUDDHIQUE — LE MATIN A BÉNARÈS
LA SAGESSE D'UN BRAHME
LA MORT A BÉNARÈS — LE BOUDDHA BIRMAN

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

SANCTUAIRES
ET
PAYSAGES D'ASIE

Ceylan bouddhique

I

LE SOLEIL SUR LA MER

Janvier 19...

Le sud de la mer Rouge, du torride corridor entre les déserts desséchés qui appellent les vapeurs de la mer et la font, sous le soleil du tropique, fumer comme une étuve. Le monde des torpeurs et des éblouissements.

C'est l'opposé de ce que l'on voyait il y a trois jours, à l'autre bout de ce même couloir : la lucide Égypte, les montagnes qui sont de cristal dans le brillant éther du jour, et lentement se muent en nacre — bleu, or et rose — aux rayons du soir. Quel air on respirait aux environs de Suez ! Une essence de vie : la plus subtile et la plus frémissante.

Ici, le soleil est à peine levé que l'espace s'épaissit et s'englue : une chaude moiteur noie le ciel — buée d'étain vers l'horizon où traînent, tournent, blanchoient, jaunissent de grasses vapeurs comme d'une bougie qui coule et qui fond. A la base du ciel, entre ces fumées et le disque de la mer, couve et rougeoie de la chaleur morne.

Et là-dessous, l'étendue est d'huile surchauffée qui, d'elle-même, va prendre feu, — où furtivement apparaît, en brèves lueurs roses, la flamme prête à naître. Rien dans ces visqueux aspects qui nous rappelle l'eau marine que nous connaissons, celle qui brise, clapote, écume. Sur cette surface le reflet même de la lumière est autre, bien plus gras et profond.

A tribord, l'après-midi, si l'on se hasarde à jeter un coup d'œil entre les doubles toiles qui protègent le pont de côté, quel aveuglement! Là vraiment l'huile a pris feu ; le soleil s'y répète en éclats de blancheur torpide, en flammes molles et qui blessent. Inerte, flamboyante étendue sur laquelle l'Astre plane et s'éploie, invisible, car on ne peut même pas essayer de l'entrevoir, rayant l'espace de ses lignes, de sa pluie fulgurante de feu. Sûrement, dans ces latitudes, des influences inconnues à notre lumière du nord exaltent ses rayons. Le reflet de son reflet est dangereux. Il ne faut regarder qu'à la dérobée, par l'étroit interstice entre les deux tentes. Une seconde, à travers les cils, on aperçoit cette plane et lisse incandescence, cette blancheur mortelle à l'œil : une sorte de photosphère.

Ce jour-là, entre l'Afrique et l'Arabie, j'ai vu le soleil se coucher comme en novembre dans le brouillard de la Tamise, tout l'occident s'étouffer sous une grisaille où traînent des loques spectrales, et, là-dessous, du rouge congestionné de chaleur, du rouge mort, où le soleil s'agrandit en baissant, s'obscurcit comme un boulet rouge en train de s'éteindre, — le ruissellement de son reflet mêlé à toutes les huiles rougeoyantes de la mer.

Un quart d'heure après, c'est la nuit, noire, où la mer s'anéantit, et rien ne reste, alors, que l'abîme sans lumière.... Mais cette ténèbre est liquide par en bas : on le devine au long pli obscur et miroitant qui naît de notre course et, derrière nous, langoureusement s'étire. A droite, à gauche, au delà de ce pli de laque noire, point d'étendue ni d'horizon : le rien, le vide où, par en haut, pâlissent les nuées sidérales.

Mais seule et différente de tous les autres astres, l'étoile du soir s'abaisse à son couchant, et, peu à peu, elle se trouble et s'empourpre. Et ce qui étonne plus encore que sa grandeur, c'est qu'elle semble glisser *devant* les amas stellaires, comme si l'œil pouvait la voir flotter dans l'espace. Et je la regarde décroître, sombre de plus en plus. Jusqu'au ras de l'horizon qui, sans doute, se nettoie, je suis son déclin rouge et sans rayons comme celui d'un soleil — le soleil vu de la dernière planète de notre système, réduit à un large point sans chaleur, et qui s'occulte derrière quelque mer ténébreuse de Neptune.. .

*
* *

Tout au sud de ce long couloir, la terre arabique est apparue. Des plages qui sont la rive d'un désert, des blancheurs vides, sans trace de vie ni pellicule d'humus. Au loin, un pays clair et bouleversé, un chaos irréel, sorte de mirage qui tremble à travers la buée de la mer Rouge.... Cela monte et finit là-bas en crêtes d'une finesse incroyable ; cela monte, et pâlit, et se glace par en haut de mauve imperceptible dans un ciel que l'on devine aride, car sur de telles sécheresses, tout de suite la vapeur marine se raréfie, s'épuise et dépasse à peine la côte.

C'est le commencement du mystérieux pays intérieur, la région la plus inconnue du globe, et c'est bien la plus maudite, le royaume de la Mort et de la Lumière. Un morceau d'astre réduit à la rigueur du minéral.

Çà et là, des îles de basalte dressaient leur noirceur luisante, blocs de houille sur des sables d'or, et derrière ce charbon, le fantôme de l'Arabie Pétrée blanchoyait et s'évanouissait davantage.

L'eau, près du bord, laissait voir ses fonds d'émeraude, et ce vert surnaturel émerveillait, après le bleu lourd et fumant des grandes eaux. Rien que des choses éternelles et radieuses, précises comme les gemmes et l'or : l'eau marine (où naît le corail), la roche, le sable (où le flot apporte et laisse les prodigieux coquillages de porcelaine rose). Et tout resplendissait en paix dans la dangereuse lumière.

Devant ces solitudes que ne jalonne aucun phare, nous passions comme passent tous les navires qui font communiquer les humanités d'Occident et celles de l'Inde, d'extrême Asie, — étonnés d'entrevoir un peu ces espaces interdits à l'homme, et qui sont pour toujours un vide inanimé sur la planète, une lacune imposée à la diffusion de notre espèce.

*
* *

Et maintenant, les eaux libres, les plus vastes du globe! Cet océan où nous venons de déboucher est celui qui s'étend sur la largeur de notre Terre, au-dessous des royaumes de l'Asie. L'Inde est là-bas, derrière les horizons, et dans quelques jours, la frange de ses palmes viendra se tendre à l'Orient, annonçant tout l'au-delà : les plaines brûlantes, une terre excessive, de grands fleuves limoneux, une humanité pullulante et nue.

On sent bien que cette mer n'est pas confinée. La mousson du nord-est balaye l'espace d'un grand souffle délicieux. Qu'il est profond, cet espace! C'est comme si le cercle des eaux s'élargissait, reculait en des lointains prodigieux et limpides. Et tout s'allège, tout s'exalte en de si jeunes clartés que l'on sent passer en soi cette universelle vie du monde.

Les nuits sont les plus émouvantes, les plus religieuses, qu'il soit permis à l'homme de connaître. La voûte céleste alors est un brasier remuant que l'on s'étonne de ne pas entendre bruire.

Et le soleil aussi, qui monte chaque jour plus droit vers le zénith, flambe d'une vie plus sauvage....

Superbes, saisissantes à l'homme du Nord sont la vitesse et la volonté de son lever. A peine, vers six heures du matin, une zone purpurine s'est-elle suspendue sous le dôme de la nuit, violaçant la mer, à peine les étoiles ont-elles commencé de blanchir, et voici que l'Orient recule en des profondeurs d'or, chaudes, annonçant aux nerfs les enivrantes ardeurs de la longue journée. Aussitôt, en signal électrique, en secousse de lumière, une étincelle surgit à la limite des eaux, tout de suite une incandescente aigrette, comme dardée par quelque explosion silencieuse au-dessous de l'horizon, et, soudain, tout le disque de blancheur insoutenable, aussi brûlant et nu qu'en été notre soleil à midi. Littéralement, cela éclate et jaillit de la mer où s'abat à l'instant une barre enflammée, d'un choc si brusque et comme strident qu'elle a l'air d'en frémir à la fois tout entière. Et déjà, sans qu'on l'ait vu se poser un seul instant à la ligne des eaux et s'en détacher, palpitant un peu, l'Astre a pris son vol.

Alors commencent les splendeurs immenses et muettes du jour. Comment dire ces libres affluences de la lumière, répercutée par les infinis miroirs? Les choses sont les mêmes que dans nos mers d'Europe; seulement, la pure quantité de lumière est accrue à l'excès, comme dans une chambre noire dont on a retiré le diaphragme. On croit voguer sur l'océan d'une planète plus voisine du soleil et plus

vaste, aux horizons plus lointains et de courbure plus ample.

Pourtant les couleurs du ciel et de la mer sont légères infiniment. Dans l'universelle irradiation, tous les tons montent vers le plus lumineux de tous, et se confondent en une rayonnante blancheur. Blancheur de l'espace dont l'azur est dévoré par le feu solaire, — blancheur aussi des plaines toutes lisses, à peine miroitantes, que viennent imperceptiblement teinter les plus évanescentes et claires lueurs bleues, comme si des flammes d'alcool voltigeaient à la surface.

Et nul bruit, sauf le continuel et le profond déchirement des eaux que le navire entr'ouvre. Le repos de ces resplendissantes solitudes est si vaste qu'il paraît durer depuis toujours; nous avons l'illusion d'être les premiers à rompre le silence et l'immobilité de l'enveloppe liquide du globe. C'est vraiment la mer primitive, avant la vie et la conscience, l'élément vierge où la seule lumière habite, s'étend et trouve son sommeil immense.

Penché à l'avant, je regarde le haut tranchant de notre étrave couper le pesant miroir, et je ne sais ce qui le rend inerte à ce point, mais les deux grands plis qui naissent au couteau du navire et s'allongent par derrière, ne peuvent pas, comme dans la Méditerranée, briser en écume. Si profonds et sinueux on les voit naître de la glace toute plane, se creuser, s'incurver en lame hyaline et sombre, et puis s'étirer, s'étirer sans que rompe jamais leur lucide matière. Et ces deux plis de cristal, dont file et flue la tranche

absolument pure, se déroulent à l'infini derrière nous, ouvrant un angle sur l'immensité vide...

Mais il y a des matins où les lointains n'apparaissent pas ; tout fond alors dans une brume, non d'humidité mais de lumière, — et bleue : azur de l'eau qui se vaporise, brillant esprit qui semble la jeunesse visible, la jeunesse éternelle de la mer. La plaine marine, ces jours-là, ne se révèle que tout près du navire ; là, sa luisance, à mesure qu'elle sort de la fumée bleue, vient former un plan où le regard se borne, et cette surface est tellement unie que rien n'en révélerait la fuite ni la profondeur, si l'on ne voyait se suivre, une à une, les méduses aux franges violettes, les transparentes créatures qui dorment dans la dormante transparence. Et notre passage, si près d'elles, ne dérange pas leur sommeil, ne dérange pas le sommeil lumineux de l'élément qui les porte. A peine oscillent-elles, lentement, largement, et rien d'autre ne trahit l'onde qui naît de notre course et se propage dans les dessous de saphir. Audessus de chaque globe de gelée flottante, la masse marine reste une épaisseur vitreuse.

Deux jours de suite, jusqu'au milieu de l'après-midi, nous glissons ainsi, à l'intérieur d'un nuage bleu qui, par en bas, se condenserait en eau radieuse. Et, quand vers deux heures, — c'est-à-dire quatre heures avant le crépuscule, — s'évanouit cette âme de la mer, la base du ciel autour des champs de nacre apparaît d'un rose intense, inexplicable : le rose immatériel et clair d'un cristal rose.

II

LA NUIT SUR LA MER

Après de telles clartés où l'étendue s'immobilise et s'anéantit presque dans son extase, les nuits sont plus nocturnes qu'ailleurs, plus obscures, et cependant plus vastes, et pleines du poudroyant univers.

Onze heures du soir. — Sous la tente d'arrière. La toile nous cache presque tout le ciel ; je ne l'aperçois que de côté, à tribord, vers les régions de l'horizon où s'en va, noir sur les étoiles, immense, parallèle au plan des eaux, le panache de fumée que vomissent sans bruit nos cheminées. Tout est spacieux, plein de noirceur riche et funèbre. La mer est d'ébène polie, avec des taches pâles qui sont la lueur réfléchie des nébuleuses australes, et sur cette nuit liquide, l'énorme tourbillon de charbon toujours naissant et qui pourtant ne bouge absolument pas, allonge une traînée de ténèbres plus chargées.

Grand silence du bateau qui semble désert et dont on perçoit à peine, de seconde en seconde, la profonde pulsation, — et ce silence étonne, comme ces aspects étranges et si vastes qui ne sont pas ceux de la nature familière. C'est l'entrée d'un monde

inconnu, solennel, sur lequel pèse un mystère.... Oui, on s'inquiète de la grandeur de ces espaces, de ces immobilités noires et lisses de la mer, de ces vagues reflets, surtout de ce prodigieux drapeau de deuil dont le déroulement à l'infini élargit l'horizon : des volutes, des volumes de suie qui ne montent ni ne descendent, mais pèsent étendus tout droit sur l'océan nocturne. Et près de leur masse opaque, dans la fumée qui s'en essore, Vénus rouge, s'éteint, renaît, se trouble, se débat avant de disparaître.

Minuit. — A l'extrême pointe de l'avant où j'arrive après avoir passé à tâtons sous la dernière tente du bossoir, par-dessus des corps de soldats endormis, la face renversée : des espèces de cadavres.

La cloche, piquant l'heure, vient de sonner son dernier coup. De nouveau, le silence jusqu'aux astres.

Ici, tout près de l'étrave, c'est le seul point du navire qu'une toiture de toile ne couvre pas ; le ciel entier m'apparaît, et tout le navire lui-même, comme vu subitement du dehors, ses feux éteints, sa longueur révélée par la succession de ses trois grands mâts barrés de vergues, qui, par-dessus la carapace des tentes, surgissent l'un derrière l'autre. Hautes croix noires dans l'espace immense, comme elles ouvrent leur bras ! comme elles sont seules, sans mouvement ! comme elles s'étendent à travers la poussière et les feux des étoiles ! Quelle fixité ! Dirait-on qu'elles avancent, avancent sans bruit, d'un progrès rectiligne, sur le plan liquide de notre globe, que les lieues

continuent de s'ajouter aux milliers de lieues qu'elles ont ainsi parcourues depuis la côte de France, jusqu'à venir glisser si près de l'équateur? Ce plan liquide où commence dans la nuit la surface d'une planète, — la nôtre, perdue dans l'espace avec les millions d'autres astres, — ce plan liquide a presque disparu. Sous la nocturne clarté de tout le ciel, la mer s'est évanouie. Si douce, silencieuse, invisible, elle n'existe plus que par ces pâlissants reflets d'amas cosmiques. Nous avançons dans le vide sidéral, au sein de l'espace sans bords, emportés en silence, sous ces hautes croix, d'un mouvement imperceptible, rectiligne et fatal. En haut, les mondes, leurs ardeurs, leurs élancements, leurs scintillations prochaines et subitement redoublées, comme lorsqu'un souffle aride vient attiser des braises : un bruissement visible et quel terrifiant silence! En bas, rien que de molles taches lumineuses, de traînantes clartés, des reflets épars. On dirait que s'ébauche là, vaguement, la conscience dormante où commence à se rassembler l'image de l'Univers. C'est de l'âme en train d'apparaître, à demi latente encore, diffuse, où la matière du monde commence à peine à se réfléchir, — et cela sommeille dans une ineffable placidité, cela attend dans la nuit de l'espace, cela couve et se développe du dedans, en silence, avec mystère, avec d'infinies lenteurs.

Mais la vie et le mouvement sont au firmament où le regard irrésistiblement ravi se perd. Pas un nuage, pas une trace de vapeur; rien que l'Univers nu, ses nombres, ses feux, son frisson. Toute sa vie sauvage

semble étonnamment rapprochée, et le bleu noir de la voûte céleste entre les astres brille comme récemment fourbi. Seules, des sortes de fumées y pâlissent qui n'ont rien de terrestre : les nébuleuses, vagues buées ternissant un miroir, nuées de l'abîme, plus abondantes, plus denses dans les régions du ciel étrangères à l'Européen. Largement, du sud au nord, la Voie lactée se courbe, soulevée par-dessus le grain lumineux et remuant de l'espace, comme ce voile poudreux de paille et de son qui, d'une aire où l'on vanne, s'envole haut, et çà et là retombe. Des trouées noires la déchirent qui sont les gouffres où la matière cosmique n'existe pas, le vide pur et sans aucune trace de l'être. Lentement, le regard qui se lève et puis redescend, suit à travers tout le ciel cette traînée prodigieuse dont la fumée se diamante et s'épaissit à flots en approchant de l'horizon austral. Son amplitude épouvante. On sent bien qu'elle se continue par en bas, cette zone floconnante, et qu'au fond de l'abîme, c'est un anneau qui fait le tour de notre monde....

Sur les nébuleuses et le semis des astres sans nom, rayonnent les étoiles majeures. Et ce qui émeut, c'est qu'ici, par quelque illusion dont je ne me rends pas compte, l'œil croit les voir non pas clouées au dôme nocturne, mais libres, nageant dans le bleu de l'espace à des plans différents, et la sensation de profondeur et d'infini s'en accroît jusqu'au vertige. Plus lointaines que ces lampes, les constellations tracent sur le ciel le réseau de leurs invariables figures, leur

scintillant grimoire de talisman. De l'autre côté de l'équateur, un grand losange monte, resplendissant de plus en plus, mais ce n'est pas encore la Croix du Sud dont je suis venu guetter l'apparition. Le lever de celle-ci n'est écrit que pour une heure du matin. Elle doit surgir près de la Voie lactée, quelques degrés à l'est de sa base australe.

Droit au-dessus de ma tête, au plus haut du ciel, et touchant presque la pointe immobile du mât de misaine, flambent le baudrier et l'épée d'Orion : deux barres de pierreries bleuâtres, faisant un angle.

Au nord, la Grande Ourse est en train de naître lentement, étoile par étoile; son grand trapèze familier penche au loin, très bas, dans des régions où sa présence est insolite. A présent, la première étoile de sa queue vient d'apparaître ; on ne peut pas dire qu'elle sort de l'horizon : il n'y a pas d'horizon à cette mer invisible, abolie ; nous flottons dans la sphère immense des mondes, entre leurs multitudes et des noirceurs où il n'y a rien que les indécis reflets, les très pâles clartés suspendues, — et quelquefois, de loin en loin, comme un miroir qu'on retournerait brusquement, comme une lame soudain secouée, une lueur subite et large : quelque masse de phosphore vivant qui passe dans la profondeur de la mer....

Une heure un quart. — Le deuxième feu qui pend au-dessous de la Grande Ourse se révèle. D'heure en heure la naissance des astres nous dit l'horloge du monde, la rotation qui nous entraîne en silence. Je

cherche le pôle ; mais son étoile n'est plus à la place que nous lui connaissons; pour la retrouver il faut consulter les éternels points de repère. Comme elle s'est abaissée depuis le nord de la mer Rouge! Comme ces quelques jours ont suffi à nous faire monter sur la convexité du globe, à nous détourner vers un autre ciel ! Ici, c'est une étoile d'horizon.

Une heure et demie. — Quand je me retourne, la Croix du Sud est devant moi. Il y a quelque temps déjà qu'elle est venue se suspendre là, mais je n'ai pas su la reconnaître, tandis qu'elle montait, et que sa figure, chiffre à chiffre, s'écrivait. Maintenant la voici tout entière : quatre pointes splendides, les pointes enflammées d'une longue croix verticalement dressée, — le signe des solitudes australes qui se tient là-bas devant nous, et nous regarde, silencieusement apparu à l'heure la plus secrète de la nuit.

D'ici le navire paraît bas sur l'eau, sans vie, ses feux éteints, sauf la plus faible lueur sous la tente du bossoir. Mais ses mâts, avec leurs vergues en travers, semblent bien plus grands que dans le jour, barrant la nuit admirable, leur noire géométrie pleine de la géométrie des constellations. Croix obliques, croix immenses! Elles aussi semblent avoir un sens, une âme : déployées là-haut, sans mouvement, fatales, noires absolument, elles ont l'air de regarder devant elles, par-dessus nous, par delà l'espace prochain, de voir ce que nous ne voyons pas, de pressentir le port lointain où nous tendons.

III

LA PLAGE DE CEYLAN

La terre annoncée pour trois heures....

A quatre heures moins un quart, le plus vague linéament de montagnes est venu se suspendre dans l'ardente et moite blancheur du ciel : un fantôme qui finit de fondre là.

A quatre heures et demie, je regarde une seconde fois dans le sud-est. Cela s'est étrangement rapproché ; cela semble avoir brusquement surgi comme une image au bout d'une lunette que le doigt vient de mettre au point. Surprenante image et qui grandit vite. Je devine des masses de feuillage, une ceinture de forêt, mais ce vert monotone, terne et, néanmoins, tellement intense, a quelque chose d'insolite : ce n'est pas la végétation de notre monde. Des palmes irradiées, des cocotiers ; leur sombre frange autour de la trop lourde et magnifique corbeille végétale qu'est Ceylan sur les eaux de l'équateur.

Alors, du profond passé, remontent d'un seul coup les souvenirs de jadis : l'énervement, la somnolence et l'ivresse sentis dans cette île, quand, pour la première fois, je quittai la grise Europe, — tout ce dont je croyais la trace à jamais abolie dans la mémoire.

Je me rappelle les influences excessives, les langueurs et les senteurs de serre, les radieux éclats des végétaux démesurés, l'obscurité verte dans leurs épaisseurs, les grandes orchidées qui pendent comme des encensoirs, les fleurs sanglantes dont s'étoilent des arbres sans feuilles, surtout celles qui servent aux offrandes païennes, — les blanches, les plus suaves, toutes de pulpe nacrée, qu'un peuple demi-nu et beau présente aux autels, sur des plateaux, avec des sourires de silence et de mystère.... Quels arômes à faire défaillir montaient de ces fleurs, avec la chaleur épaisse des cierges, dans l'étincelant sanctuaire! Quelle engourdissante vapeur bouddhique dont la volonté ne se défend pas!

L'image se rapproche encore. C'est bien la forêt des cocotiers : voici les milliers de tiges souples, élancées d'un jet, avançant au-dessus de la mer, hachant de leurs lignes parallèles l'espèce de nuit qui s'enferme sous les grands panaches retombants. A leurs pieds, des bandes de terre vermillon, des végétations basses, d'un vert cru, s'avivent.

Et tout cela qui vient de sortir de la mer où, depuis la blanche aridité de l'Arabie, nous n'avons rien vu, tout cela nous montre, mieux encore que les matins de plus en plus alanguis et dorés, que les pesantes nuées magnifiques, le grand arc que notre course a tracé sur l'enveloppe liquide du globe. J'imagine sur la mappemonde, bien loin au sud et à l'est des jaunes traînées que font les déserts, la place de Ceylan : au bas du

lourd collier de l'Inde, elle pend comme une riche pendeloque, et touche presque la ceinture du globe. C'est la nature de l'équateur qui nous apparaît enfin, chargée de verdures et de nuages comme celle de l'Europe, mais ces vapeurs, ces végétations sont telles que l'on se sent bien plus loin qu'au pays du sable et de l'inaltérable bleu. C'est la terre fabuleuse des épices ; elle vient de sortir comme par miracle de cet horizon qui, depuis huit jours, tendait devant nous son cercle vide.

Déjà nous entrons dans un port, et l'on dirait que l'Europe se reforme autour de nous : des toits de brique, des magasins, des jetées, des steamers, quelques-uns que je connais : la *Salazie*, toute longue, et blanche pour rejeter les rayons solaires, un instant arrêtée, fumante, en haleine, pressée de reprendre sa course à travers les mers du globe, — telle que je la vis un jour dans un bassin de Marseille à son retour de Chine.

Mais, d'en bas, du flanc même de notre navire, monte une sorte de jacassement rythmé. Je me penche au-dessus du bastingage, et mieux encore que tout à l'heure à l'approche des verts cocotiers, je vois l'équateur et l'Asie, car voici l'homme de cette terre, son fruit humain, suprême aboutissant de ses sèves, et qui, mieux que tout autre, manifeste son essence.

Que cela est sauvage ! Sur une pirogue — rude tronc d'arbre recourbé aux deux bouts, — une rangée de diablotins de bronze tendre. Ils montent, descendent au gré de la vague qui noie leur pauvre esquif et

passe par-dessus leur jambes. Ils sont nus, agenouillés, en file, comme les primitifs équipages qui s'alignent aux barques des bas-reliefs égyptiens. Parallélisme, identité des figures et des attitudes : le même trait de lumière se répète sur leurs cuisses trempées et tendues, les mêmes ombres mouvantes jouent ensemble sur les grêles torses parfaits, et c'est chez tous la même blancheur de la semelle retournée, — surprenante blancheur, sous le cuir foncé des corps. Ensemble ils lèvent vers nous la tête; ils crient : *à la mar! à la mar! à la mar!* Et tandis que monte leur clameur violente, saccadée, simple comme celle des oiseaux de mer, je regarde leurs membres lisses, leurs traits de jeunes filles, l'avide éclat des prunelles où tremble le désir de la proie, de la piécette blanche qu'ils iront pêcher d'un plongeon, si je la jette, par-dessous les transparences de l'eau, — toute la grâce et la beauté de ces hommes-enfants qui flottent agenouillés dans l'eau, l'un derrière l'autre, en bande clamante, et que chaque vague fait monter et descendre comme une famille de goélands affamés.

*

Un quart d'heure après, la douane franchie, rompu le cercle de passagers qui, depuis quinze jours, maintenait autour de nous l'Europe, nous sommes seuls, et tout de suite pris, absorbés par les puissances de cette terre qui, tout à l'heure, n'était qu'un fantôme à l'horizon.

Un pousse-pousse nous emporte au galop d'un autre diablotin — terrestre, celui-là, — nu sous la chemise rouge qui vole au vent de sa vitesse. Sans bruit aucun, nous filons sur le sable couleur de sang, sous le vert puissant et volumineux des arbres cinghalais, dans l'obscurité qui tombe, épaisse brusquement, avec, pourtant, le fluide rouge-lilas du soir équatorial, la suffusion passionnée qui monte du couchant jusqu'au zénith. Et c'est là ce qui déconcerte le plus tout notre être. Malgré les magies du soir dans l'Océan Indien, nous n'avions rien vu de pareil à cette nuit qui est la nuit, bien qu'un flot de pourpre lumineuse l'emplisse à moitié. Sur mer, ces ardeurs renvoyées de tous côtés dans l'espace par le grand miroir liquide, prolongeaient un peu le jour. Mais ici, point de crépuscule ; une ombre dense et chaude où flottent les très lentes étincelles des lucioles, et, dans le ciel, des étoiles qui palpitent, la plus large nageant dans le dernier effluve de cette gloire trouble et rouge comme les fumées d'un feu de bengale. C'est une heure inconnue et qui n'appartient pas au cercle familier de l'horloge.

Au galop du diablotin toujours, nous longeons la courbe d'une grande plage où la mer des Indes — sans limite jusqu'aux glaces du Sud — déferle avec de profonds soupirs en masses de diamants qui bondissent. C'est une pourpre tressaillante dont l'éclat obscur et lourd ne semble pas un reflet, mais sortir des profondeurs, comme si la lumière que les eaux ont bue toute la journée s'en épanchait en ce moment

pour aller flotter au fond du ciel occidental en rouge émanation. D'autres *rickshaws* nous croisent, sans que l'on entende poser à terre les pieds nus des coureurs. De temps en temps, se retourne vers nous, avec un rire blanc, sans mot dire, le masque sombre de l'adolescent qui nous emporte.

Et déjà meurent, là-haut, les jeux de lumière qui muaient en intérieur de rubis la moitié de la nuit. Le bleu nocturne de l'Orient envahit tout l'espace, et, dans cette nuit véritable, les choses de la terre prennent des aspects qui étonnent, tant les couleurs des feuillages prochains, des fleurs, du sol, s'avivent et, dans l'ombre étouffante, s'exaltent de je ne sais quelle vie puissante, immobile, enchantée.

Enfin, voici notre gîte, le caravansérail où se croisent, au principal carrefour du monde, ceux qui viennent d'Europe, de Chine, d'Australie, de l'Inde et de l'Afrique. Il est seul au bord de la vaste plage, ce monumental hôtel où j'entends tourner des valses américaines. Des coloniaux, des officiers anglais en *smoking* de piqué blanc, des jeunes femmes en toilettes claires, s'accoudent par groupes aux balcons des terrasses, cherchant le souffle de la mer et du soir. En bas, dans le *hall* immense, de grêles serviteurs en jupes blanches allument des lustres, circulent entre des tables, vont et viennent par essaims, comme de silencieuses phalènes.

Mais, avant d'entrer, nous nous arrêtons devant la grève, sous le plus merveilleux bouquet de cocotiers,

— solitaire, bien que si près de ces lumières, de ce mouvement, de cette vie, parce que d'essence si différente! De quel élan simultané leur gerbe lisse se décochait au-dessus du sable et des flots! Comme ils cherchaient avidement le souffle et la fraîcheur du large! Ils montaient, comme par miracle, du sable nu, et l'on sentait leur simple volonté à leur jaillissement oblique, à leur courbe mouvante et suspendue. Le vent venait de s'éveiller, et les tiges pliaient lentement, avec un puissant ressort, à chaque onde aérienne qui ramenait la vie. Et les pesantes aigrettes frangées, les têtes au long plumage retombant de noirceur, se gonflaient pour respirer, se retournaient avec un froissement aride, avec un chuchotement mystérieux et triste, pour mieux palper ce qui passait de fraîcheur.

Au ciel se dilataient les étoiles de l'équateur, lumières vivantes dans l'immensité tiède et bleue, et quelques-unes, prisonnières parmi les noires palmes en mouvement, avaient l'air d'y frémir, d'y errer comme de plus grandes mouches de feu.

Les eaux, bien qu'ondulantes, étaient calmes au point que Vénus (blanche et dont on croyait voir le diamètre) y répandait une traînée de lumière comparable à celle de la Lune. Et pourtant, sur le bord, le flot croulait avec un fracas puissant et massif; dans l'ample transparence de la nuit, je voyais chaque houle large et successive de la mer éclater à la fois d'un bout à l'autre de l'admirable plage, en explosion de blancheur tumultueuse. Ces houles étaient

faites de grands plis profonds, espacés, qui depuis les régions australes se suivaient avec lenteur, en sorte qu'entre chaque grondement de la mer, un silence absolu s'élargissait.

Alors, à chacun de ces intervalles émouvants, j'écoutais vivre et respirer dans le ciel plein d'astres les grands végétaux étranges....

IV

SOUS LES PLANTES DE CEYLAN

Bientôt nous avons quitté les régions basses et trop accablantes de la côte, Colombo, ses lignes de cases qui se faufilent sous la forêt des palmes, ses faubourgs perdus dans la verdure éternelle comme des allées d'insectes dans les hauts blés de juin. De ce monde excessif, où l'espace semble s'agrandir dans la lumière, ma dernière vision fut un lac, à midi, près de la gare, un lac d'étain fondu où des cocotiers, leurs verdures noircies par une ardente brume, brillaient cependant : une végétation nègre et suante au soleil de feu, dans la vapeur de sa propre transpiration.

Et puis, en route pour les hauteurs et la vieille capitale de l'île, sous l'épaisseur lustrée des palmes, à travers les marais, la jungle humide et vénéneuse, les bois de bananiers dont les feuilles translucides s'affaissent, cassées sous leur propre poids : le foisonnement dense et primitif de l'époque carbonifère. En route, avec un peuple cinghalais demi-nu, qui s'entasse dans le train, — chair lisse et fine et d'un brun clair, que l'on voit grouiller dans l'ombre des wagons, membres sveltes, larges yeux dont la noirceur se dilue dans du jaune. Et la splendeur inouïe des voiles :

rouge sanglant de pavots, rose rougissant de pivoines....

Et la surprise, à chaque station, de retrouver, vivante, une image de la pastorale exotique dont la chimère enchanta nos aïeux du XVIIIe siècle, le tropical jardin d'innocence et de beauté. De petites huttes de palmes tressées, sous les bananiers et les grands cactus ; des arbres dont le feuillage n'est que fleurs : dix mille corolles de lumière rouge, dressées sur les branches nues, dix mille flammes allumées par le soleil qui, là-haut, traverse leur transparent tissu. Et, dans ce décor de rêve, des enfants de beauté sombre et délicieuse nous tendaient avec de muets sourires, sur des plateaux d'osier, des gargoulettes d'eau froide, des ananas, des mangues juteuses, de vertes noix de coco d'où jaillissait, quand on tranchait le tendre bois, une eau blanchâtre comme celle de la neige fondante. Il y avait des vieillards de type noble, délicat, à longues barbes blanches. Des jeunes femmes passaient en silence, belles et sauvages comme des Apsaras, dans la tiède ombre verte, minces silhouettes drapées de rouge, les bras nus, le cou cerclé de colliers antiques, un point d'or à l'aile du nez éclairant le brun pur et chaud de leurs visages, — et les beaux cheveux noirs étaient coiffés à la vierge, en deux nappes de noirceur brillante, bombées comme l'admirable courbe de la tête.

Chaque fois que le train s'arrêtait à l'un de ces jardins de serre, tout de suite, après le roulement monotone où l'on s'isole de la nature environnante, nous nous sentions repris par les lourdes influences

de l'île, de la grande île verte endormie sur les eaux de l'équateur : molle humidité, torpeur de l'air confiné, senteurs langoureuses, silence vaste, appesanti sur toute cette chaude vie végétale comme un voile tendu tout près, sur du mystère. Il semblait que l'on ne dût parler que très bas, ou plutôt ne point parler, sourire seulement, comme ces beaux enfants qui nous présentaient des fruits. On sentait que la vie de l'homme est vraiment une petite chose, et que derrière les gracieuses figurines mouvantes, des forces immenses, muettes, nous enveloppaient, — qu'alentour, sans bruit, ici comme par delà les horizons, l'universelle germination faisait monter de toute l'île, dans la moite lumière, le monde primitif des hautes plantes où nous étions enfouis....

*
* *

Et maintenant voici la charmante Kandy où les rois cinghalais reçurent les premiers Portugais qui, du temps de notre François Ier, s'aventurèrent à travers la forêt de Ceylan. Voici, près d'un îlot de grandes palmes, le vieux kiosque de marbre qui sert de châsse à la dent jaune et sacrée du Bouddha. Voici le cornet de son toit, son retroussis mongol (sans doute l'influence de l'Indo-Chine, avec qui Ceylan bouddhique voisinait bien plus qu'avec l'Inde païenne et démoniaque). Et voici le lac délicieux, sa bordure de pierre ajourée où s'enchâsse le reflet vert et or des verdures massives.

Ce n'est plus la lumière vaste et cruelle du bas

pays, la pluie de feu qui, de dix heures à deux heures, dépeuple les routes de Colombo. Mais c'est encore l'air atone de serre, où se détendent les énergies et la pensée humaines. Reste une somnolence traversée d'images qui semblent d'un songe : vision de toutes ces vertes créatures dont on ne sait pas les noms, si fraîches dans la chaleur immobile et molle, si brillantes, et qu'on devine de substance demi-liquide. Elles ne semblent pas avoir grandi lentement, à travers les années ; on dirait qu'elles viennent de miraculeusement surgir, les filles d'une seule saison, enfantées pour quelques semaines comme de folles graminées géantes dans une prairie du jeune été. Et puis, vision de ce délicat peuple à peau sombre et brillante, qui glisse en silence sur la sanguine intense de la terre, vêtu des mêmes couleurs (jaune et pourpre, surtout : la plus fastueuse harmonie), des mêmes couleurs que la flore édénique et les papillons trop lourds.

Le ciel est grisâtre : plutôt, il n'y a point de ciel, point d'azur ni de nuages tissant une voûte où le regard s'arrête. Rien qu'une profondeur incolore et vague de moiteur visible, fumeuse humidité où les simples monceaux croulants de feuillages et de palmes que sont les collines, nagent, fondent et n'ont point de contours. Le monde végétal infuse. Verticalement suspendu derrière cette vapeur, le soleil invisible est à l'œuvre. En silence, dans le mystère d'un demi-jour sans foyer, chauffe la grande étuve où cette nature est enfermée, et les sèves affluent, montent, les rapides et molles cellules s'organisent :

tout fermente. Ces journées éteintes et comme mortes sont les plus actives; de ce bain de grisaille, les plantes sortent plus hautes, et vernies d'un lustre vierge, élancées en inflexion d'énergie pure et souple.

De loin en loin, j'entends s'écraser à terre les gouttes chaudes qui, dans cette atmosphère saturée d'eau, se rassemblent peu à peu, sans qu'il pleuve, à la surface des feuillages, et roulant sur leur tissu lisse, tombent une à une, d'une chute mate, sur le grand silence. Les hauts fantômes végétaux nous enveloppent : leurs cimes semblent des fumées qui se déroulent et s'essorent.

En bas, tout près de nous, des orchidées au long pistil, des fleurs de chair précieuse et déchirée, ont l'air, au bout de la tige qui se courbe pour les présenter, de regarder, d'attendre, plus éclatantes de vie magique sur les fonds de fumée où tout s'avaguit et se décolore.... Les bruits s'étouffent, enveloppés, voilés comme les formes.

Certaines routes, larges et rouges, s'obscurcissent sous des arbres, sortes d'azalées, de camélias géants qui se rejoignent en voûtes de nuit à une telle hauteur que l'on ne s'y aventure pas sans un effroi. Là-dessous, vers Peradynia, jusqu'à une demi-lieue de Kandy, les huttes de palmes tressées se suivent, et les échoppes où s'avivent dans l'ombre les verts et jaunes monceaux de fruits : mangues, bananes, ananas. Et tout le long de la route, les gracieuses nudités des enfants et bébés-démons, et le peuple-fleur des femmes et des hommes, une humble humanité, plus touchante aux minutes du frisson nocturne, quand les ténèbres

tombent, sans crépuscule, sans violette effusion, et qu'aux petits logis, sous les grands arbres, des lampes primitives allument leurs flammes vacillantes et nues.

Alors le flot des senteurs cinghalaises redouble ; on dirait que s'épanche, demi-pâmée, l'âme de cette terre, toute d'ardeur, et de langueur, et de silence, comme le farouche et brun visage de ses femmes ; — tièdes senteurs comme dans une chapelle étroite et trop fleurie, effluves d'aromates, dirait-on, où je distingue ce qui vient de la girofle, et du camphre, et des jardins de cinnamome, et parfois un souffle de plein air : l'odeur si pénétrante et que l'on n'oublie pas, des fumées bleues qui s'étirent en longs fils sur les campagnes dans les soirs immobiles de l'Inde. Sous la nuit des grands arbres les lucioles flottent, s'élèvent avec une lenteur étrange, sans bruit, d'un mouvement égal qui ne semble pas produit par de la vie, en groupes sinueux d'étincelles errantes.

Alors sonne, assourdi par la distance, l'appel des trompes et des tam-tams bouddhiques pour le culte du soir (là-bas sous les grandes palmes dans le petit oratoire d'or et de lumières). Et l'on s'arrête, saisi de se sentir tout d'un coup si loin, et l'on baisse la tête pour mieux savourer l'étrangeté si triste et mystérieuse de ces musiques d'Asie.

*
* *

Encore le monde des grands êtres immobiles qui étonnent, attirent plus encore que l'humanité char-

mante à leurs pieds. Quelle douceur de s'enfoncer dans leur ombre, de se laisser envelopper par cette vie simple et si puissante !

Après trois jours de ouates mouillées, où toutes les choses vertes s'endormaient et se gonflaient en silence, l'incomparable lumière a recommencé de palpiter dans l'azur humide.

Heure suprême que celle de son premier rayon, quand cette nature solitaire et si parfumée jaillit soudain de la nuit, avec des éclats vierges et dorés sur les palmes, et que la base du ciel est de cristal rose autour du monde vert! Un monde sans hommes, sans passé, qui sort tout neuf, étonné, des mains du Créateur. Un matin de pureté paradisiaque, — le premier de tous les matins, avant que le mal apparût sur la terre, quand elle n'avait pas une souillure. Que cette nature d'immortelle jeunesse nous est lointaine! Comme elle nous ignore! Quelle distance entre nos vies particulières qui vieillissent, et celle-là, l'inaccessible et toujours radieuse, qui n'a pas l'air de connaître le temps! Comme on s'étonne de sentir en soi quelque fatigue, une tristesse, une incertitude, le petit germe de la mort! C'est peut-être que ce paysage m'est si nouveau, mais il m'apparaît moins humain que tout autre. Même le cercle de la mer, quand nulle vie ne s'y montre que le libre élan des flots, même la vide étendue bleue n'est pas d'essence à ce point étrangère. J'y rêve du blanc vaisseau dont l'aile vient de s'effacer au profond du ciel, de la galère antique dont le paquebot d'aujourd'hui croise le sillage

disparu, — du pêcheur qui ne sait que la pêche et le ballottement des vagues, les embruns dont le sel mange les yeux, et qui demain, peut-être, dormira sur les fonds mystérieux, la bouche pleine de sable dans la lourde nuit liquide. Que dire alors des paysages qui nous sont le plus familiers, ceux qui nous ont vus grandir et qui nous ont formés, ceux de nos vastes cités natales d'Occident? Le jour y naît sur de la fièvre, sur l'empreinte universelle de la mort : vieilles maisons encrassées aux mille cheminées tournantes, vieilles maisons noircies, imprégnées de la vie d'autrefois, si pressées que ce jour naissant en éclaire à peine les intervalles et le dedans ; pavés gras, fumées d'usines, bruits du travail, ordures de la veille ; blêmes visages, enfin détendus et vrais dans le sommeil et la stupeur où leur fatigue se révèle, ou bien qui se plissent encore une fois dans l'inquiétude et pour l'effort de la journée. O grâce misérable et glacée de l'aurore sur ce monde livide, sorte de croûte que l'homme a suintée de lui-même, où traîne, comme un sombre mucus, la trace de sa misère et de sa vieille maladie! Cette maladie, je la sens qui languit encore en moi par ce matin de splendeurs et de paix surhumaines : on dirait l'ancien frisson d'une fièvre dont les germes sont restés dans le sang après quelque séjour en un lointain pays. Mais ce pays existe-t-il ? Existe-t-il en ce moment ? Est-ce que là-bas, à d'impensables distances dans l'ouest et dans le nord, tandis que l'aurore indienne monte à flots sur la forêt primitive, de vieilles cités monstrueuses,

pleines de multitudes et de fatigue, sont englouties dans la nuit? Suis-je bien l'enfant de l'une d'elles? Ai-je vécu là tant d'années? C'est comme le souvenir de quelque rêve tourmenté qui s'éloigne vite et fond dans le réveil. Il n'y a rien que la nature souveraine et jeune que voici; rien de réel, point de vérité hors sa vie toujours jaillissante, et sa beauté que le temps ne peut pas ternir....

Dans la fraîcheur exquise, dans la paix du matin adorable, les plantes heureuses nous versent le bonheur. Moment si bref, car presque tout de suite leur vie, harmonique aux puissances démesurées de l'équateur, va commencer de s'exalter au-dessus de la nôtre et l'accabler. Bientôt vont finir de s'évaporer les fumées de rêve. La volonté de vie de ces végétaux va s'affirmer, immédiate et précise. Le triomphe, alors, des longues palmes nageant à l'aise dans la lumière qui nous aveugle, leurs aspects noircis, farouches dans le ciel blanchi de chaleur, tout cela va nous être hostile comme ces ardeurs centrales de la journée.

Mais au rapide lever du soleil, tout est vert et tendre, incertain et doré. Langueur, hésitation du réveil; la force est encore voilée : c'est la fleur fermée qui, lentement, se déplie, c'est la saine jeune femme qui, dans le silence de sa chambre, repose, heureuse de la vague clarté qui filtre à travers sa paupière, de l'engourdissement où elle ne perçoit rien que le calme de sa propre vie; c'est la pensée d l'homme qui se rassemble et n'est pas encore précise : l'énergie afflue

du dedans et commence à peine à se déployer. Tout flotte en un vague divin : des fumées or et rose traînent parmi les choses. Les masses végétales s'amollissent dans l'imperceptible brouillard qui monte de partout, et les reflets de l'aurore sur les franges des palmes sont du même rose incertain que les rosées vaporeuses de la terre. Autour du paysage, un rougissant anneau flotte, suspendu, — subtile émanation de lumière, l'âme elle-même, le fugitif esprit du mystérieux matin....

Après le plus frugal déjeuner cinghalais (une tasse de thé, une tranche d'ananas), je m'enfonce dans cette campagne dont la nuit vient de se détacher, — à petits pas pour ne pas déranger la paix tremblante de l'heure, — à petits pas sur la belle route de parc autour de l'étang, tandis que le jour, comme une eau lumineuse, coule par ondes successives dans l'espace par-dessus les collines, et semble l'élargir.

Parfois, d'un fourré, surgit en silence une fine silhouette humaine, sombre, et que voile à demi quelque étoffe de pourpre ou de safran. Effarouchée à notre vue, elle s'arrête, et ni la solitude, ni le rêve des plantes qui nous dominent, n'en sont plus troublés que du passage d'un brillant oiseau.

Très haut, ignorantes de la petite créature humaine qui remue à terre, planent les palmes, vaporeuses, hors de la matière, en extase. Il y a des fusées d'aréquiers toutes lisses et grises, pas plus grosses que le bras, mais lancées d'un jet de volonté si fine et si

puissante, que, sans fléchir, elles montent, dardées en gerbe, à cent vingt pieds, chaque tige rayant l'espace d'une ligne brillante pour éclater et s'irradier là-haut : gloire épanouie, vert soleil qui s'exalte au-dessus de tout.

Mais déjà s'efface le cercle immatériel, le nimbe rose et lilas qui faisait le tour du paysage. Déjà blanchit le ciel, cependant que l'air s'alanguit et qu'une vapeur d'étuve commence à le saturer. Vapeur invisible, car nulle fumée ne monte plus de la terre, mais de tant de verdures actives autour de nous et gorgées d'eau, on la sent qui se dégage et s'épaissit, toute alourdie d'odeurs de sèves, toute mêlée de tiède fluide végétal. C'est la vie même des plantes et des fleurs qui flotte autour d'elles, comme d'une multitude humaine s'épanche une trouble, une excitante effusion. Mais celle-ci est d'influence contraire, toute de paix, d'engourdissement, de torpeur....

Souvent s'attache à nos pas une fillette que nous avons apprivoisée (quatre ans au plus), toute exquise et grave. Elle n'est vêtue que de la ceinture aux pieds, d'une robe mauve, étroite comme un volubilis replié, et son torse brun, tendre, et pourtant d'une sécheresse fine de bronze florentin, se modèle d'ombres mouvantes et délicieuses quand elle tend le bras pour cueillir la fleur qu'elle nous apporte ensuite — sans parler, car nous ne savons pas nous comprendre, et puis, décidément, il semble que sous les hautes plantes on ne se parle guère que par des sourires. Fleurs sauvages qu'arrache la petite main de l'enfant,

plus surprenantes que celles de nos serres ; des orchidées géantes, de blanches étoiles de champak, aux senteurs de tubéreuses. Ensuite, la mignonne se baisse pour jouer avec les sensitives ; elle les touche, et la fine herbe dentelée qui couvre le talus de la route prend vie, s'émeut, se crispe : c'est un effroi qui se propage, chaque petite feuille dentelée se replie pour faire la morte ; rien ne reste qu'une pelure jaunâtre que trahissent pourtant les menues houppes roses de la floraison. Mais si l'on ne remue pas, si l'on prend patience, timidement, sournoisement, comme le limaçon hasarde une corne au dehors, comme le hérisson prudent se déroule et ne semble pas faire un mouvement, elles tentent de se rouvrir, prennent confiance, et le talus redevient vert.

Longuement, sans bouger, je me laisse baigner de silence et de trop molles senteurs. Je regarde autour de moi, je regarde et je m'étonne. Je regarde l'enfant, je regarde les belles plantes tranquilles, et les fleurs de cire et de chair, et les énormes fruits verts, pesants comme des courges, et suspendus par des cordes végétales aux plus beaux des arbres. Je lève la tête, et voici, tout près, versant la paix à mon front, la transparence et la fraîcheur des larges feuilles de bananiers : dans le réseau des veines qui s'y révèlent, je crois voir fluer la lente liqueur nourricière.

A droite se creuse un profond ravin, plein de palmes frangées. Leurs tiges viennent d'en bas : un fouillis de grandes herbes. Les plus prochaines, moins enfermées, se balancent imperceptiblement, et mieux

que si j'étais à leur pied, je mesure leur prodigieuse hauteur. O le pur et flexible élan ! Il se communique à l'âme en mouvement de désir ; soudain on voudrait monter, monter simplement dans la lumière avec les grandes tiges. Comme elles s'érigent, recourbées au dehors par la tension de leur propre vie ! Comme dans l'espace elles suspendent leur ample concavité : celle d'un grand arc qu'un rien fait trembler, impatient de la détente et frémissant de son propre ressort !

En face, de l'autre côté de l'eau, derrière le chapeau chinois qui coiffe la tour ventrue du temple bouddhique, c'est la forêt infinie, houle énorme de feuillages coulant sur les hauteurs avec des luisants de palmes, des pans de noirceur fumeuse où la lumière s'absorbe comme en un sombre plumage.

Tout en bas, un promontoire avance dans le petit lac, et deux cocotiers à son extrême pointe dessinent sur l'eau leurs belles courbes qui divergent et se reflètent, — deux vertes marguerites géantes piquées au centre et tout au fond de la grande cuve de verdure, au point idéal où tendent les lignes des ravins et des collines, comme si là s'indiquait le thème, se précisait l'idée de tout ce paysage d'équateur.

L'enfant s'est envolée, mais je reste encore là. Sans changer de place, en tournant seulement la tête, je regarde. Je suis le seul regard ouvert sur les choses....

V

LE TEMPLE BOUDDHIQUE

C'est la fin, maintenant, de l'heure solitaire sur la route autour de l'étang. Un couvent se cache, tout près, dans la paix et la tiédeur des plantes, et tandis que les gongs battent là-bas, dans le temple de Kandy, l'ombre verte de la route s'illumine de la robe d'or des religieux. Rien ici de plus radieux que cette raide étoffe de soie jaune : une splendeur mouvante, et que rehausse encore le brun de la tête rasée, la sombre épaule qui reste nue, tout ce qu'on voit des corps obscurs, sérieux, ascétiques autant que les physionomies.

Ils passent, drapés comme des philosophes antiques, mais drapés de vermeil, et sans parler, sans que l'on entende rien de leurs pieds nus sur la pourpre du chemin. Quelques-uns, des vieillards à physionomies vénérables, sont ecclésiastiques vraiment à la façon des prêtres du Christ, mais les idées qui façonnèrent ces physionomies sont d'une espèce religieuse bien différente de la chrétienne, sans relation avec elle, spontanément écloses, il y a bien des siècles, sur un autre point du globe.... Le passage de ces moines a rompu l'enchantement qui nous retenait

là. L'homme a reparu, réveillant en nous la pensée, posant ses vieux problèmes.

Je suis les radieuses robes jaunes qui s'en vont vers Kandy. A mesure que nous en approchons, la route, tandis que bourdonnent les gongs, se peuple de fidèles. La voilà, l'humanité de ce chaud paradis, — douce, inactive, ne vivant que du plus simple rêve, puisque deux cocotiers, un peu de riz suffisent à la vie d'une famille. En ces bouddhistes se réalise la parole de notre évangile : ils ne prennent point de souci, et certes Salomon n'était pas vêtu d'une telle gloire. C'est, à la lettre, celle des lys de Galilée, qui sont, comme on sait, des anémones rouges. Nos renoncules, nos tulipes peuvent encore donner idée de cette richesse de la couleur.... Mais, plutôt, il faut penser aux plus beaux papillons voltigeant ensemble, en silence, par un merveilleux matin de juillet. Car ces couleurs sont mouvantes, et l'essaim diapré palpite entre les grandes verdures, à travers les percées de la lumière la plus puissante que le soleil verse à notre terre. Lumière non seulement intense mais humide, où les choses baignent comme en une huile lucide, où les tons se lustrent, se vernissent.

Et l'on regarde sans pouvoir se rassasier; on ne soupçonnait pas que l'œil pût connaître tant de simple bonheur. Un éphèbe va devant moi : il n'est voilé que des reins aux talons, mais de soie lumineuse et mauve. Ses bras levés soutiennent sur sa tête une charge de fruits qui le fait se cambrer un peu, et je m'enchante à suivre les longs reflets qui serpentent sur

son pagne, et les coulées obscures au creux de son échine, et les vagues de soleil qui palpitent avec le jeu profond des muscles, passent et reviennent sur la taille élégante, sur le svelte dos qui respire et se cambre, — tout ce qui traduit aux yeux, en musiques d'ombres et de lumières, les rythmes souples, les admirables et mouvantes harmonies de la vie.

La route tournante nous a ramenés de l'autre côté du lac. Les trompes bouddhiques sonnent tout près ; le sourd frémissement des gongs emplit le paysage autour de nous. Voici le kiosque de vieux marbre doré, ses claires balustrades où luisent d'un éclat plus simple encore et puissant que dans les verdures, les robes monacales : draperies d'or sur de graves statues.

Alentour, le peuple de Kandy et des campagnes voisines commence à s'épaissir. Il y a des paysannes qu'on prendrait pour des princesses des vieux contes indiens : tête petite sous les deux noirs bandeaux de cheveux, longs yeux de nuit et de langueur, une sèche, une délicate épaule sortant de la rouge étoffe avec un peu de la poitrine étroite qui se bombe, — et sur le visage, au nez, aux oreilles, comme au cou, aux poignets, aux chevilles, des cercles, des points de métal enrichissent la fine et brune substance humaine.

Il y a des enfants qui tiennent la main de leurs mères, sérieux et beaux comme de sombres anges. Une seule amulette les habille, et, pourtant, leur petit corps ne donne pas une impression de nudité, tant la peau en est aride d'aspect, et douce, et comme frottée de cendres. Corps charmants, mais non potelés

comme ceux des bébés d'Europe, corps parfaits, sans graisse ni maigreur, de chair élastique et ferme déjà, sous laquelle on voit tendrement onduler la souple charpente intérieure. Voilà le petit de l'homme indigène, nu, tel qu'il naquit sous ces palmes, de pousse rapide et simple, vite debout sur ses jambes comme le chevreau, déjà presque semblable à ses parents. Comme des chevreaux, avec les mêmes gestes gauches et gracieux d'animal-enfant, ils s'effarent à notre vue, ces petits, et sans nous quitter de leurs yeux sauvages, se blottissent contre leurs mères.

*
* *

Et maintenant, tout ce monde qui porte des corbeilles de fleurs pour les offrandes, se presse et nous pousse sous le péristyle hindou-chinois. Nous franchissons une cour, un perron, une colonnade, — et soudain voici les lieux clos, l'ombre dorée, les lumières, la vapeur des sanctuaires. D'abord, une grande salle bleuissante d'encens, où, peu à peu, nos yeux éblouis encore de la clarté du jour, voient s'ébaucher derrière des grilles d'or et de bronze les invariables silhouettes sacrées du bouddhisme. De tous côtés des Bouddhas, assis, debout, accroupis, couchés, simples, un doigt levé pour enseigner la paix, ou bien retirés en eux-mêmes, les yeux fermés à la réalité fantôme. Çà et là, entre les piliers, des religieux veillent, immobiles et muets autant que ces images, et nous regardent passer.

Nul son de voix, pas un murmure de prière, silence émouvant comme ce demi-jour soudain. Mais, de la foule qui défile avec lenteur entre les colonnes centrales, çà et là une figure se détache et se courbe, et des bras nus versent des fleurs dans quelque grande cuve déjà pleine. A terre, bougent des formes blanchâtres, sortes de ballots de linge, mais des faces vaguement mongoles s'y révèlent : de vieilles femmes sont écroulées là, venues de très loin, du Siam et de Birmanie (il y a même une Japonaise), pour adorer avant de mourir la relique illustre de Kandy. Quelques-unes, d'un geste passionné, nous tendent de tout petits Bouddhas de bois et de cuivre qu'elles ont apportés de là-bas. Et la foule cinghalaise qui défile, salue avec respect les minuscules images d'Indo-Chine ; des piécettes de cuivre tombent au giron des vieilles dévotes gisantes qui s'agitent pour remercier. Comment donc ont-ils fait pour arriver jusqu'ici, ces paquets de misère impotente et d'un grotesque si mongol ? Mais ce grotesque est humain aussi, et l'on se sent aimer cette misère. Comme elle touche et surprend dans cette Ceylan trop édenique où je n'ai vu trace de laideur ni de souffrance, où l'humanité douce, sans besoin ni passion, et qui toujours sourit, semble à peine notre sœur ! Avec de ferventes grimaces qui voudraient nous exprimer tendresse et reconnaissance, les pauvresses du bon Bouddha remercient de l'aumône.

Elle passe entre les colonnes et les calmes images, la belle foule cinghalaise, car on ne s'arrête guère

dans cette salle d'en bas qui est plutôt un atrium ; elle passe à présent entre les murs d'un couloir, et peu à peu son flot se ralentit encore, car l'entrée noire d'un escalier bâille devant nous, et notre colonne y est engorgée déjà. L'inoubliable ascension ! Durant d'interminables minutes, nous stationnons, suffoqués à demi, sur chaque marche, dans la chaleur humaine où passent des odeurs d'épices et de fleurs, dans une promiscuité d'épaules et de bras nus qui luisent vaguement avec les yeux, les bracelets, les cuivres, dans l'obscurité. Quelles attentes ! quels énervements! Et quelle délivrance quand enfin nous apparaît le jour, mais un jour jaune de chapelle, un rayonnement d'ors et de flammes, encadré dans le haut rectangle d'un portique !

Aux linteaux de ce porche, deux figures dressées viennent de se révéler : vieillards tout blancs, favoris blancs, chapeau blanc, pagne blanc, serré sous les aisselles, le haut du torse nu sous des colliers d'argent. Imperceptiblement, ils ont levé la main; les deux premiers rangs se détachent de la foule, et nous avançons vers les lumières. Au même instant, un grand rideau de soie retombe derrière nous sur le portique, et dans le silence religieux, rien ne nous rappelle plus qu'une foule est là, remplissant l'obscur colimaçon de l'escalier, les couloirs d'en bas, l'atrium, les cours extérieures, et que, derrière ce voile si léger, le haut de la procession montante est arrêté dans l'ombre, au seuil redouté que je viens de franchir.

Dans cette chambre ardente il nous fut permis de

rester, tandis que s'y remplaçaient les rangs d'adorateurs, — et longtemps je demeurai là, près du jubé d'argent qui, sous un second portique, limite l'oratoire proprement dit. Par delà s'enfonçait le naos où brillait, sur une table, un trésor de coffrets, vases, chandeliers à plusieurs branches et, tout au milieu — gloire immortelle de Ceylan que tout l'or environnant ne faisait qu'honorer, — le reliquaire, protégé par des barreaux de bronze, la caisse somptueuse où la dent du Bouddha rayonne, dit-on, à travers sept cassettes emboîtées. Là était le Saint des Saints, invisible aux heures qui ne sont pas celles des cérémonies, mais deux sacerdotes vêtus de mystique blancheur comme les gardiens de l'entrée, tenaient un second voile écarté pour nous en découvrir l'étincelant mystère. Un plateau d'or posé sur une marche, au pied du jubé, contenait un monceau de fleurs : jasmins et champaks, et cette molle masse neigeuse, sans une pointe de verdure, s'exhaussait à mesure que les fidèles y ajoutaient leurs offrandes. Son arome emplissait la chambre, — vraiment le parfum virginal et sacré qui doit flotter sur les autels, de suavité molle et propice aux larmes, à l'extase, — ivresse dissolvante comme celle qui se concentre avec de l'ombre blanche dans le tendre et brillant cornet d'un grand lys.

Derrière la grille, un prêtre octogénaire était debout ; sa main droite s'appuyait à la sainte table, parmi les richesses byzantines de la châsse, des coffrets et des vases rituels. Il ne bougeait pas, non plus que les deux acolytes en chapeaux blancs. Il

était admirable : la très vieille sagesse bouddhique s'incarnait en lui, et dressée devant nous, elle nous fixait de ses prunelles éteintes. O douceur de ces yeux dont la vie, déjà, s'était à moitié retirée! Sagesse de ce regard qui sous la profonde arcade semblait reculer et, déjà, nous contempler de si loin! Sa bouche rentrée de vieillard, ses lèvres ascétiques, s'encadraient d'un collier de barbe toute blanche; son crâne avait les clairs reflets d'un bassin bosselé d'argent. Telle était sa maigreur que je voyais saillir et briller au-dessus d'un creux d'ombre, l'os de la clavicule, et ce bras-là, nu depuis le haut, tombait simplement tout droit sur la draperie vermeille dont les plis lui serraient le corps. L'autre bras, la main posée sur la table sainte, disparaissait sous un retour volumineux de la modeste et magnifique étoffe dont le flot, ramené par-dessus l'épaule droite, la couvrait d'honneur et de majesté. Dans ce vêtement de sage, il rayonnait aux feux des candélabres, ce pauvre qui, depuis l'adolescence, n'avait rien possédé que sa sébile, — il rayonnait autant que tout l'or environnant des vaisselles et des reliquaires.

A mesure que s'écoulaient les minutes, je me sentais céder aux extraordinaires puissances de ce lieu. Nulle part je n'avais rien éprouvé de comparable, sauf en cette même chapelle, il y a treize ans, et sauf à Jérusalem, au sanctuaire le plus adoré du christianisme. Oui, cela me rappelait l'édicule sans fenêtres dans l'église ténébreuse du Saint-Sépulcre; j'en revoyais l'intérieur étroit, tout noirci de fumées, plein

d'une tiède atmosphère antique, où l'on pénètre en courbant le front sous une porte basse, pour s'agenouiller en silence, à la lumière perpétuelle des cires, et baiser le sarcophage divin. L'immobile religieux bouddhiste m'évoquait la rigide silhouette du pope grec, solitaire veilleur auprès de la sainte pierre. Je sentais mon être s'engourdir et se perdre de la même façon, sous l'action des vapeurs embaumées dont le flot toujours montant s'amassait entre les murs prochains. Dans l'oratoire bouddhique ainsi que dans le chrétien, tout était clos, secret, mais plein de rayons, comme un cœur, plein d'une vie tendre et chaude qui affluait du dedans et se concentrait là, sur elle-même, avec la senteur des fleurs et des fumées, les lueurs de l'or, la jaune lumière tremblante et pure de toute clarté du jour. Elle aussi, cette petite chambre, était l'un des foyers du vieux mysticisme humain ; celui de l'Asie bouddhique y brûlait ; des âmes d'Indo-Chine et du Japon venaient s'endormir à sa chaleur. Les murs eux-mêmes semblaient dégager de glorieuses effusions : vieux marbre jauni, comme celui qui luit sourdement autour du sépulcre adoré de Jésus, marbre poli, attiédi par l'âge et le contact des mains, des corps, d'aspect mol et comme imprégné de la tendresse des prières, comme pénétré de fluide humain. Enfin, des substances précieuses et douces qui ne servent pas d'ordinaire aux architectures, mariées à ce marbre devenu pareil à de l'ivoire, aidaient à nous envelopper de surnaturel et de sacré. Les hauts rectangles vides, celui qui donnait accès de l'antichambre dans l'ora-

toire, et celui dont l'ouverture encadrait le sanctuaire, étaient sertis de bandes successives d'or, et d'argent, et de véritable et vieil ivoire, et ces matières ductiles, ciselées en bordures de feuillages, semblaient fondre en se pénétrant; la légère, la pâle candeur de l'argent fluait imperceptiblement dans la pâleur plus chaude de l'or à demi dédoré, dans la mollesse veinée du tendre ivoire ; les reflets des creux et des reliefs jouaient et se mêlaient ; cela semblait immatériel et sans poids ; on eût dit que, de la tremblante lumière épanchée par les cierges, une onde s'était prise pour toujours aux arêtes des grandes baies rectangulaires, et flottait alentour. Et l'on pensait aux lieux saints de l'ancien Orient, au temple de Salomon, aux naos chryséléphantins, aux légendaires chapelles où l'ivoire et les métaux précieux s'unissaient au santal de l'Inde et de l'Arabie. Ce rideau de soie que les acolytes maintenaient écarté au-dessus du jubé d'argent, c'était le *zaïmph* des mystères phéniciens. Par delà scintillaient le sacraire, les cassettes, la châsse, les plats et les vases d'or, — et tout cet or était ponctué de pierreries : émeraudes, topazes, saphirs, pierres de lune, rubis, brûlant en feux multicolores dans l'ombre, achevant par leurs musiques secrètes de nous ravir à la terre et de nous dissoudre le réel.

Les groupes entraient par trois et par quatre, dans un absolu silence : c'étaient des formes graves, androgynes, un peuple qu'on eût dit impubère, jeunes hommes aux longs cheveux relevés en chignons de femmes, jeunes femmes aux épaules, aux hanches

aiguës comme celles des jeunes hommes. La lumière factice des flammes enveloppait de vermeil les peplums mauves, pourpre et carmin, la sveltesse délicieuse des poitrines et des bras; et cette chair luisante entre les murs d'albâtre jaune, sous l'ivoire et l'argent ciselé des portiques, dans le déroulement des fumées hors des cassolettes, cette chair obscure et si belle au milieu de cet appareil d'église, émouvait et troublait extraordinairement. Cela était démoniaque et sacré; on rêvait de quelque beau sabbat. Mystiques et sauvages nudités que les attitudes rituelles ordonnaient en groupes harmoniques, en calmes lignes de statues. Chaque rang nouveau, quand s'écartait le voile de l'entrée, traversait la chambre à petits pas timides; sans que l'on entendît seulement glisser les pieds nus sur les dalles, puis, s'arrêtant à la balustrade d'argent devant le sanctuaire, tous venaient verser leurs offrandes sur le grand monceau parfumé, sur le pur monceau tout blanc qui montait à vue d'œil. Quelques-uns restaient debout pendant une longue minute avant de répandre leurs fleurs : ensemble, de leurs bras tendus, ils les présentaient à l'autel. L'énigmatique attitude! Il semblait qu'il y eût un sens caché dans cette répétition des gestes parallèles. Et ces immobilités! ces silences d'extase! ces regards de ténébreuse gravité! Les jeunes hommes à demi nus étaient les plus mystérieux, sombres et beaux comme des « Satans adolescents »; ils ne bougeaient pas, leurs longues lèvres arquées dans un sourire fixe sur de l'émail éclatant; mais à leur

tour, après s'être inclinés pour répandre l'offrande immaculée, ils s'abîmaient à terre, touchaient du front les dalles, et puis, soudain accroupis sur la pointe des pieds et légèrement penchés en avant, joignant les deux mains et les appuyant au front de la base du pouce, ils commençaient la récitation mentale des saints versets pâli.

Il y avait aussi des enfants vêtus de leur innocence, debout à côté de leurs mères prosternées : on les avait amenés là pour les initier; leur âme éclose hier, indifférente encore, venait se modeler au vieux moule bouddhique où, depuis vingt-cinq siècles, tant de générations d'Asie sont venues recevoir leur forme. Et si, d'un effort, on échappait un instant aux troubles pouvoirs du lieu pour observer et scruter le détail des physionomies, on reconnaissait que ce culte n'était pas démoniaque, mais simplement humain, et très tendre. Elles traduisaient, ces physionomies, des mouvements d'âme très analogues à ceux qui agenouillent un humble peuple catholique sous une voûte obscure, devant l'autel embrasé où flotte une statue bleue et blanche de Sainte-Vierge. Il y avait de la supplication passionnée dans certaines bouches qui remuaient en silence; des regards d'amour et de foi s'élançaient vers le reliquaire, et chez tous on sentait une dévotion fervente et douce. Et pas une laideur, pas une impureté; nulle guenille : les simples couleurs des beaux voiles, plus chaudes, graves et religieuses à la lumière des flammes; les simples nudités où s'incarnait, inaltérée encore et comme neuve, l'idée du

type éternel : des enfants, des femmes, des hommes, des vieillards, qui semblaient ceux de la première génération humaine.

De minute en minute, ils se relevaient pour s'incliner encore une fois vers l'invisible relique, et par une porte de côté, gagnaient des terrasses extérieures et les escaliers de sortie. Aussitôt, de l'antichambre, de nouveaux fidèles arrivaient, car on continuait à monter d'en bas, dans l'obscurité, et derrière le rectangle voilé de l'entrée, des rangs pressés attendaient leur tour.

Un second religieux avait rejoint le premier dans le sanctuaire, et maintenant, les deux vénérables robes jaunes remuaient, versaient du riz, de l'eau dans des patères d'or, avec les gestes d'un cérémonial minutieux. Ils célébraient une sorte de messe, en figurant les temps divers d'un repas symbolique que l'on présentait au Bouddha, ou plutôt, à son idée, puisqu'il n'y avait pas de statue sur l'autel, puisque pour les religieux avertis, le Bouddha même n'est rien que le non-illusoire, le non-conscient, l'inqualifié, — puisque son être actuel est celui de la flamme qui s'est éteinte, puis qu'*il siège pour l'éternité, absolument inexistant sur son trône.*

Sous nos pieds, annonçant les moments successifs de cette messe. des tam-tams précipitaient de temps en temps leurs ondes bourdonnantes et caverneuses ; effrayante et noire rumeur qui montait, on le sentait bien, non de la cour, mais de quelque lieu clos, et dont le frémissement passait en nous. Là-dessus, des

zigzags chromatiques, perçants, de trompettes sauvages, et, parfois, la voix d'un instrument inconnu : un grincement rude, difficile, inhumain, dénué pour nous de tout sens, qui raclait les nerfs et se prolongeait....

Alors je songeais aux campagnes équatoriales d'alentour, aux voûtes solennelles de palmes où, le soir, j'avais entendu passer — avec quelle obscure angoisse ! — la tristesse et l'étrangeté de cet appel. Je songeais aux huttes, aux villages enfouis dans le demi-jour tiède et vert des plantes, à cette humanité de sous-bois pour qui ces gongs et ces trompes sont des cloches de matines et d'angélus, rythmant le cours des journées pareilles, assemblant les âmes dans la pensée de la religion commune.

De beaux groupes se succédaient encore sous le voile, entre les montants d'ivoire et de pâle argent ciselé ; à son tour, chaque rang de fidèles avançait, et les sourires se révélaient aux lumières de l'autel. Ils souriaient, ils tendaient les bras, ils présentaient la pure chair des fleurs, ils s'inclinaient, ils s'abîmaient. De temps en temps les acolytes vêtus de blanc, mais dont la poitrine était demi-nue, emportaient derrière la balustrade et vidaient dans une cuve de bronze, le grand plateau d'où la masse trop haute de champaks et de jasmins croulait sur les marches du sanctuaire. Et tout de suite, cette masse molle et candide recommençait de monter.

Mais sur la table sainte, l'irradiation du trésor et de la châsse retenait nos regards. Entre les reflets de

l'or, par-dessus les lignes blanches de pétales qui décoraient l'autel, grisé, fasciné, passif, je suivais comme à travers une vapeur les gestes sacramentels des officiants.

L'air, entre les murs prochains de marbre jaune, était celui qui fait tourner la tête et fermer les paupières si l'on enfouit son visage dans un grand bouquet d'œillets, mais plus étourdissant encore, parce que pénétré de fumées d'encens, parce que tout amolli de chaleur, et vicié depuis longtemps, consumé jusqu'au fond par les respirations humaines et par les flammes....

VI

LES SIÈCLES BOUDDHIQUES

Les trop torpides après-midi, nous les passons souvent dans la bibliothèque du temple ; on y trouve l'ombre pâle d'une coupole de chaux où nul rayon de soleil ne pénètre, un grand silence que traverse la mélopée d'un invisible novice nasillant sa leçon. Sur des tables, des paquets étroits sont enveloppés de linges : d'antiques manuscrits sacrés, les textes des évangiles bouddhiques, gravés avec une fine pointe de stylet sur des palmes desséchées. Ils sont divins, ces vieux livres : non seulement des bandelettes les enveloppent comme de saintes momies, mais on leur rend le même culte charmant qu'aux images du Bouddha et qu'à sa dent merveilleuse. Chacune de ces tables est un autel où l'on vient faire l'offrande des jasmins : devant chaque précieux paquet, des assiettes sont pleines de purs pétales. Et plus frais que dans le sanctuaire de la Relique, monte l'esprit des fleurs.

A notre entrée, le novice cesse son nasillement et surgit. Il a dix-huit ans, et sa physionomie n'est pas encore monacale. L'œil est plein d'une vie luisante et rusée ; la jaune draperie des ascètes où le geste s'élargit, ne va pas du tout à ce diable au couvent qui serait

bien mieux, leste et demi-nu. Il s'incline en portant ses mains à son cœur, à ses lèvres, à son front et me fait signe d'attendre son maître, le révérend Silananda Thera, dont j'ai fait la connaissance, et qui m'accueille en ami dans ce temple. Il paraît qu'il est occupé dans le *vihara*[1] où se tient une assemblée du chapitre, de l'autre côté du lac.

Pour prendre patience, nous regardons les livres de la bibliothèque, dans les casiers qui font le tour du mur circulaire. Beaucoup de cahiers de palmes; des livres cinghalais et palis : quelques tomes dépareillés de la collection des *Sacred Books of the East*; des volumes anglais d'histoire et de théologie qui probablement ne furent jamais ouverts : le désordre et le pauvre mélange qu'on trouve dans une boîte de bouquiniste. Mais sans doute, ces ouvrages européens ne comptent pas, et les imprimés et manuscrits indigènes ont l'air minutieusement classés.

J'ai pris la traduction anglaise d'un très ancien texte pali qui parle de l'institution de l'ordre mendiant[2]. J'y trouve le règlement de la vieille vie monastique, celui qui probablement faisait loi, déjà, dans les couvents bouddhiques de l'Hindoustan, à l'époque de la conquête grecque. Tout y est prévu, codifié, mis en articles : les vêtements, les repas, les occupations, les attitudes, les devoirs envers les laïques, les inférieurs et les supérieurs, les péchés, les confessions, les pénitences. Règle douce, mesurée : c'est la sagesse qui

1. Monastère.
2. *Vinaya Texts.*

parle ; point d'austérités excessives, nul mysticisme exalté, nulle allusion au Panthéon des Arhats, des Boddhisatvas, des Bouddhas successifs et de leurs attributs déifiés : le Maître seul est nommé, et ce maître n'est pas Dieu. On reconnaît la tranquille logique du vrai bouddhisme aryen, non déformé par les imaginations mongoles. Cette simplicité primitive n'existe plus que chez les religieux de Ceylan.

Je ne suis pas très avancé dans la lecture de cette règle, quand un léger bruit me fait lever la tête. Silananda Thera vient d'entrer. Il s'est arrêté, souriant, sans mot dire, auprès de ma table, et je crois voir surgir un de ces *bikkhous* en robes jaunes qui vécurent en commun dans la vallée du Gange, sous la protection du grand Açoka. Vraiment il doit être très pareil : Même vêtement, même tonsure rigoureuse, même physionomie sans doute et même âme, façonnées par la même règle et les mêmes formules millénaires. L'expression est toute ecclésiastique, et d'une façon qui n'est pas spéciale aux prêtres du Bouddha : c'est l'allure affable d'un bon moine qui ne veut pas que la religion fasse peur : sa bouche, ses yeux vifs (il n'a pas trente-cinq ans), s'éclairent souvent d'un brave rire de vie simple, innocente, protégée par la règle et la foi contre les tentations et le souci. Mais le fond est grave. Son visage était sérieux et beau quand il traça pour nous sur une feuille de palme les essentielles paroles bouddhiques : « Ne faites pas le mal. » « Aimez-vous. » Et la plus belle de toutes : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle ? »

Il revient du monastère où il y avait assemblée pour la confession à voix haute des frères, et va donner à son novice sa leçon. Mais cela n'est pas si pressé qu'il ne soit permis que nous causions un peu, — de sa vie d'abord. Il répond avec une simplicité brève à mes questions.

Lui aussi fut un novice, un *samanera*, de dix-huit ans à trente et un ans, au couvent où réside Sri-Smangala, supérieur général des religieux cinghalais. Il y apprenait le sanscrit, le pali, l'anglais, les écritures, les commentaires, la théologie. A présent, la discipline calme du religieux accompli. Ne pensez pas aux *yogis* de l'Inde, à leurs pénitences inhumaines; ne songez pas non plus à nos ordres contemplatifs, chartreux ou trappistes, mais plutôt à quelque prêtre de campagne qui vivrait de dîmes volontaires, figure familière du village et des champs, ami des paysans, mais astreint à plusieurs bréviaires par jour, à cinq méditations, celles-ci pénétrées d'un esprit mystique qui n'est pas le chrétien, car il est nihiliste aussi. Par la première, le religieux s'excite à l'amour de tous les êtres; par la seconde, à l'universelle pitié; puis il cherche à concevoir d'une vue directe les choses comme dépourvues de substance, comme les moments d'une succession. Son cinquième et dernier effort est vers l'indifférence et la sérénité parfaites. Comme devoirs envers le peuple, deux sermons par semaine, non pas dans le temple, mais près du monastère, de l'autre côté du lac, dans un « pavillon de prédication ». On commente les *Pitakas*, les paroles du Seigueur ; on dit au peuple : « Cette vie n'est pas réelle ;

le désir est vain, ne faites pas le mal; ne cherchez pas la vengeance; soyez doux; venez le soir avec des fleurs au culte commun; pensez en silence à la charité, à la sainteté de notre Maître. Craignez l'enfer, une renaissance mauvaise; votre vie future dépend de vos actes présents. » En somme, beaucoup de paisible morale, presque point de théologie. On laisse de côté la métaphysique, la psychologie, les catégories bouddhiques. On n'empêche pas les simples de croire que le Bouddha est une personne divine qui les entend, les voit, les exauce. On prêche contre les vieilles mœurs primitives de polyandrie, encore pratiquées çà et là dans la jungle de Kandy, contre les survivances de coutumes barbares, oubliées depuis longtemps dans le bas pays plus civilisé.

Pourtant ces *theras* ne sont pas proprement des prêtres, pasteurs d'un troupeau. Leur prestige est celui du sage ou du saint; on leur demande avis, mais, par exemple, aux mariages, aux funérailles, leur présence n'est pas nécessaire. Par égard on les appelle; ils mâchent le bétel avec les assistants, prononcent des paroles édifiantes, — toujours sur la vertu de la douceur, sur l'illusion de la vie. Mais point de cérémonie religieuse. De même, ils n'exercent pas de juridiction officielle, mais, de fait, on leur soumet les différends privés. Ils vivent d'aumônes, passant de porte en porte, et se tenant debout sur le seuil, pendant quelques instants, sans rien demander. Aucun d'eux ne possède rien. Eux-mêmes s'appellent des « mendiants ».

Silananda Thera me parle de ses confrères, les pères jésuites, installés dans une grande maison près de Kandy. Il cause parfois avec eux; sur bien des points ils sont d'accord ; il admire leur charité, leurs œuvres, et pourtant un irréductible différend les sépare : comment admettre un Dieu éternel ? Voilà qui va contre l'évidence et le principe de toute pensée : l'impermanence des âmes, du monde, des dieux, des Bouddhas, des éléments, — contre l'idée fondamentale qui donne aux âmes bouddhiques leur tendance générale et leur colore toute leur vision de l'univers. Un Dieu éternel ! Une telle hérésie fait oublier à Silananda Thera le précepte de charité. Il ne peut s'empêcher de rire, — rire large, innocent de théologien.

Il avoue d'ailleurs que la foi bouddhique ne brille plus à Ceylan de la ferveur ancienne. La vieille Lanka passe par une période de tiédeur, comme souvent déjà, au cours de son histoire. Mais jadis, après les rois mauvais, toujours en paraissait un qui remettait en honneur la religion, réformait et dotait les monastères, appelait de l'Inde, de Birmanie, du Siam, des docteurs ou des saints illustres, et Lanka se couvrait de *viharas* et *dagobas* nouvelles, les conques sacrées sonnaient, les païens se convertissaient, les prédicateurs haranguaient les foules, et les rois, les saints, les sages, le peuple avançaient vite sur la route des transmigrations. De ces beaux règnes, le plus glorieux fut celui de Parrakkama Bahu, qui vivait en notre XII[e] siècle. Alors la civilisation bouddhique donna l'une de ses fleurs les plus parfaites. Avec

quelle ferveur Silananda me parle de ces grandes époques de puissance et de foi! Pour que je sache un peu tout ce que fut alors Lanka, il prend dans un casier et me présente un gros livre : le *Mahavansa*, traduction anglaise imprimée à Colombo. C'est la chronique nationale rédigée de siècle en siècle, depuis les temps fabuleux jusqu'à la conquête anglaise.

*
* *

Plusieurs jours de suite, je reviens dans ce temple, qui fut construit sous notre Louis XIV, goûter le silence et l'ombre embaumés de la bibliothèque bouddhique. Je lis le *Mahavansa*, et ces pages que je tourne mettent mon cerveau d'Européen moderne en correspondance avec les gestes de ces hommes qui vécurent aux temps anciens sous les palmes de Ceylan, et ne soupçonnèrent pas l'Europe. Ce livre est le seul fil par où notre esprit puisse communiquer avec les siècles cinghalais, et remonter dans leur profondeur. S'il n'existait pas, l'histoire de cette île ne commencerait qu'à l'arrivée des Européens, et ce présent (car ces deux siècles se confondent avec aujourd'hui si l'on songe à l'immense perspective du passé), ce présent surgirait du vide et de la nuit.

Mais elle existait, cette Ceylan bouddhique, verte et ceinte des eaux de l'équateur, elle *durait*, inconnue de nos pères, tandis que se suivaient en Europe les temps antiques, le moyen âge, les temps modernes. Elle eut des ascètes à robes jaunes qui furent les con-

temporains des grands prêtres de Jérusalem ; il y avait longtemps que dans ses temples illuminés, on présentait aux images du Tathagatha des plateaux de fleurs quand les disciples du Christ prirent ensemble le repas commémoratif qui fut la première messe chrétienne. Elle eut des rois qui vécurent en même temps que César, que Clovis, que Saint Louis. Ses forêts cachent les ruines de ses villes disparues : çà et là on y retrouve des seuils mystérieux, demi-cercles d'albâtre brodés, seuls restes des pagodes d'autrefois. Des colosses à faces de Bouddhas peuplent ses cavernes, et l'on ne peut distinguer ceux qui sont millénaires et ceux qui n'ont pas deux siècles, tant le type en est invariable. Les anciennes *stupas* et *dagobas* couvrent de vastes espaces de leurs tumulus ; la nature les a reprises. Dans la capitale primitive de l'île, elles étaient si grandes qu'hier encore, avant de les fouiller, on les prenait pour des collines naturelles [1] : là verdit toujours un rejeton de l'arbre Bô qui fut apporté par les premiers missionnaires de l'Inde : il est aussi vieux que toute l'histoire de l'île et que la moitié de l'histoire humaine.

Je feuillette la chronique cinghalaise — distraitement car il est difficile à Kandy de faire effort de l'esprit, — en levant la tête, si quelque moinillon commence à nasiller sa leçon, retrouvant alors autour de moi les statuettes du Bouddha, les Pitakas empa-

1. Dès le XII[e] siècle Anuradhapura est ce qu'elle est aujourd'hui : ruinée, envahie par la jungle, — un souvenir. Un roi de cette époque fait réparer sa plus illustre *stupa*.

quetées sur les tables, et les plateaux de fleurs, et les belles fenêtres où s'encadrent les éventails verts des palmiers. Parfois entre un dévot qui vient s'incliner devant les manuscrits sacrés, ajouter à l'assiette de fleurs deux étoiles de champak qu'il tient du bout des doigts. Mais s'ils ne passaient pas juste devant nous, ces visiteurs d'un instant ne nous dérangeraient pas de notre lecture; leurs pieds nus se posent sur les dalles avec de si respectueuses précautions qu'on ne les entend seulement pas entrer.

Nous lisons au hasard, çà et là une page, la moitié d'un chapitre, parfois quelques chapitres d'affilée. Nous sautons d'une époque contemporaine de notre révolution française à des temps qui furent, en Europe, ceux de la Renaissance, de Philippe-Auguste, de Charlemagne. Nous remontons tout d'un coup jusqu'aux dynasties primitives, jusqu'à l'arrivée des apôtres qui apportèrent les premières reliques que posséda Lanka, les enfouirent en des *dagobas*, « et rendirent ainsi cette terre habitable à des êtres humains ». Et, sauf les prodiges, plus rares à mesure qu'on s'éloigne des époques légendaires, nul changement : c'est toujours le même siècle qui recommence. Toujours la même espèce de groupement humain ; toujours les mêmes pensées, les mêmes gestes, la même vision du monde ; le matériel de la vie ne varie pas. Cette histoire est une spire qui ne progresse qu'en répétant des cercles identiques. Il faut se reporter à l'étude critique de la chronologie, supputer les dynasties successives, depuis les chapitres où il est

question d'Açoka jusqu'au dernier qui finit par ces mots : *et les Anglais prirent possession du royaume*, — il faut songer aux monuments qui vérifient le texte, pour se rendre compte que cette succession de règnes s'allonge sur deux millénaires. Alors on comprend que le flux du temps n'est pas à cette humanité ce qu'il est à la nôtre. C'est un fleuve d'Orient à travers un paysage minéral et sans détails, un Nil dans le désert, entre des montagnes de pierre simple : pendant cinq cent lieues on peut le descendre, et rien ne change que les jeux bleus et roses de la lumière avec l'alternance des matins et des soirs.

Les premières aurores sont toutes merveilleuses. Sur les débuts du bouddhisme dans l'île, règne le rayon fantastique des origines. Autour des hommes et sur le même plan qu'eux, convertis avant eux, et se pressant pour écouter les missionnaires, prenant part aux mêmes fêtes religieuses, mieux encore aux mêmes conciles, vivent des légions de dieux, démons, génies-serpents (*devas*, *yakkhas*, *nagas*), et leurs gestes sont contés d'un ton si uni, leur commerce avec les humains est si familier et si simple qu'on les prend d'abord pour de primitives tribus indigènes. Ils ont des rois et des prêtres ; ils sont croyants ou hérétiques ; ils se disputent entre oncles et neveux. Au bout de quatre ou cinq chapitres, on apprend par hasard que les *yakkhas* sont invisibles et que les *nagas* ont forme de serpent. Invisibles ou monstrueux, vêtus de corps lumineux de *devas*, de figures humaines ou animales,

tous les vivants sont frères. Les hommes furent des *nagas* en des existences antérieures; magiquement ils se métamorphosent en *yakkhas*, en bêtes. Un héros est fils d'une femme et d'un lion. Le rêve est libre, indépendant des lois, ignorant des causes et des effets, riche et lucide à ce point que si le monde réel vient y mêler ses formes, rien, pas même un relief plus solide, ne le distingue de l'imaginaire.

Arrive la première mission bouddhique. Par la seule force de sa volonté de saint, avec sa troupe de disciples, le père Mahinda s'est instantanément transporté de l'Inde au cœur de Lanka. Un dieu sous forme de biche conduit auprès d'eux le roi de l'île qui les prend pour des *yakkhas* et s'effraye. Les missionnaires le rassurent, l'évangélisent, le convertissent avec toute sa suite, et ce soir-là, le père Mahinda sonne le premier appel au culte bouddhique. Tous les *devas* de Ceylan l'entendent et s'assemblent en cercle, pour l'écouter qui récite et commente le discours de Bouddha sur l'union dans la foi. Eux aussi, les dieux, habitants du même monde que les hommes, acceptent la loi de celui qui, seul avec les Bouddhas, ses prédécesseurs, est monté jusqu'à l'*autre* monde, jusqu'à l'au-delà rêvé où l'existence confondue à l'inexistence n'est plus que « la flamme qui s'est éteinte ».

Mais à présent, Lanka tout entière a reçu la promesse de cette béatitude; la route du « salut par la foi » lui est ouverte; elle sortira tout à fait des cycles de la vie. Dès ce premier jour, mille de ses habitants

ont atteint le premier degré de sanctification : « Le *thera*[1] ayant prêché les doctrines saintes en langue du pays, tous les êtres de l'île furent, par là même, assurés de finir leurs transmigrations au bout de sept *kalpas*. » Un *kalpa*, c'est une période cosmique, presque une éternité ; mais qu'importent les milliards de siècles à qui peut rêver du jour où, consumé tout résidu de vie individuelle, son être s'abolira dans l'infini sans conscience où s'évanouirent tous les Bouddhas ?

Alors s'élèvent les dagobas, les missionnaires font les ordinations ; la quête des reliques commence; devant les statues neuves la fumée des encens monte; on cueille pour les offrandes le champak et le jasmin. L'histoire proprement dite commence et ne varie plus. Les créatures prodigieuses qui, seules, peuplaient l'île quand le « Conquérant[2] » lui-même la visita, y agissent encore ; mais, à présent, les humains tiennent le premier rôle, et ce rôle, c'est le culte de Celui qui plane dans le vide au-dessus de tous les dieux. Pendant plus de vingt siècles, le principe qui donne sa forme aux âmes individuelles comme à tout le groupe, c'est une immuable idée religieuse. D'un bout à l'autre de cette histoire la religion en est l'essentiel. On peut même dire que de cette histoire qui se poursuit en cercles successifs, le centre, à chaque siècle, c'est la Relique dont Ceylan tire sa gloire; c'en est le personnage principal, celui qui dure à travers les générations successives, exerçant à toutes les époques les mêmes prestiges

1. Religieux.
2. L'une des épithètes du Bouddha.

qu'aujourd'hui, recevant les mêmes adorations. Sans cesse elle reparaît, sans cesse les princes rivaux se la disputent; pour elle chaque roi recommence à ciseler l'or. Elle est vraiment le symbole de la religion, de la puissance qui persiste et toujours ordonne de la même façon les vivants qui se renouvellent.

Pour concevoir ce que fut ce monde durant tant de siècles, songez à quelque petite société du moyen âge autour d'un Arthur légendaire, d'un Saint Louis, avec ses pèlerinages, quêtes de graals ou croisades, l'autorité de ses évêques, leurs miracles, son rêve d'ascétisme et de foi, ses princes, ses prud'hommes qui citent l'Évangile, dotent des abbayes, se retirent au cloître, ses foules qui bâtissent des cathédrales, ses artistes anonymes qui gagnent le paradis en sculptant des portails, tout son horizon moral et cosmologique dessiné par les seules Écritures. Mais de ce petit monde content de ses calmes certitudes, retirez tout principe de développement. Que de siècle en siècle se répète cette fleur qui chez nous fut si fugitive, si vite malade, tourmentée par le travail de nouveaux organes en formation, bientôt remplacée par des floraisons d'un autre type, et voilà toute l'histoire de l'île bouddhique. On est stupéfait de constater de telles similitudes entre deux sociétés que l'on croyait d'essence différente. Leur principe central diffère, en effet, mais que d'analogies secondaires! Comme le pur bouddhiste, le vrai chrétien juge la vie présente mauvaise, une épreuve dont dépend l'avenir infini. A l'un comme à l'autre, une révélation, des textes inspirés, un clergé dont le

caractère sacré se transmet par l'ordination, répètent que ce présent, il faut le sacrifier à la réalité unique : celle qui sera dans l'éternité par delà la vie présente, celle qui *est* dans l'absolu par delà les apparences. Cet infini de bonheur ou de non-souffrance, on peut le gagner par les actes et la foi. De là l'idéal ascétique et mystique, réalisés dans l'un ou l'autre cas par les couvents, les pénitences, l'autorité sur le monde des hommes qui renoncèrent au monde. De là le nombre des cérémonies rappelant aux âmes le monde invisible, et de là les sanctuaires étroits où brille une lumière qui n'est pas celle du jour, où la fumée des encens, la scintillation des ors enlèvent l'homme au réel, et troublant sa volonté, le disposent à l'extase. De là encore le souci de charité, puisque le bien, c'est d'aimer son prochain et de tuer en soi l'appétit égoïste, — le souci de l'action méritoire, puisque les actes ont une valeur qui détermine la qualité de la vie future. De là le culte de la sainteté qui rayonne autour de l'*arhat* comme autour du bienheureux chrétien, conférant à leurs personnes, à leurs reliques des pouvoirs surhumains. Car si dans notre Europe du moyen âge le merveilleux est moins excessif et constant que dans l'île indienne, combien l'ordre de la nature s'y affirme encore peu ! Que de miracles, de sorciers et de magie ! Que d'espèces de diables dans les cavernes de l'enfer et qui rôdent autour de nous pour nous tenter, nous posséder ! Et dans le ciel, que d'anges et d'archanges assemblés en guirlandes, en roses concentriques autour du Christ rayonnant, comme dans le panthéon boud-

dhique les grands *devas* dont le chef est Brahma et tous les dieux secondaires s'étagent sous la sphère éternelle et supérieure à l'être, la suprême, l'invariable, où flottent sur leurs lotus les Bouddhas inexistants !

Cette analogie des idées et des sentiments fait cette ressemblance des formes qui m'a tant frappé la première fois que, dans une chapelle bouddhique, j'ai suivi le cérémonial mystérieux et doré. Cette ressemblance, les pages de cette chronique me la montrent encore : un Fulbert de Chartres, un Suger pourraient l'avoir écrite. Sûrement elle fut compilée par des religieux dans la paix du monastère. Le ton en est plein d'onction, tout à fait ecclésiastique. Les sermons et les citations pieuses y fleurissent. Tel est ce style et tel est ce monde que, souvent, il suffirait de transposer les noms sacrés, les termes spéciaux de rituel et de théologie, pour changer en histoire de moines et de rois chrétiens ces annales de moines et de rois bouddhistes. Est-ce d'un Robert le Pieux ou d'un rajah de Ceylan que l'on parle ici ? « Après qu'il eut été oint, ce chef résolut de fortifier la religion de notre Seigneur où sa jeunesse avait été nourrie. Il excellait en foi et en sagesse, et sachant les choses qui doivent être faites et celles qui ne doivent pas être faites, il évitait le mal et s'attachait au bien. Et le peuple l'aimait, car il pratiquait les quatre devoirs des rois, et les hommes sages le louaient. Et quand, ayant lu la loi sacrée, il sut la récompense promise à ceux qui répandent la science de la religion, le bienfait que l'on recueille d'ouïr souvent l'Écriture, le mérite que

l'on gagne à copier les livres de la Loi, il pensa que toutes ces choses, il serait séant de les accomplir. Il fit donc édifier en divers lieux des salles de prédication, et, dans chacune, un dais fut dressé, de couleur magnifique. Puis, par son ordre, ces salles furent illuminées, et des prédicateurs de la sainte Loi y entrèrent en grande pompe, et toute la nuit durant, avec grand respect, le roi les écouta commenter les discours du Seigneur. C'est ainsi qu'à force d'entendre l'Écriture, il apprit à discerner clairement la vanité de la vie, et du corps, et des plaisirs du corps. Et de cette façon, il répandit l'amour de la Religion pour le bonheur et le salut de tous. »

Telle est la piété de presque tous ces rois. Certes il en est de méchants et qui n'ont pas « l'esprit de compassion », mais ceux-là même, à leur chevet de mort, connaissent le repentir et se tourmentent de leur salut, et plus nombreux sont les charitables, les simples, les confits en dévotion. Ils honorent les religieux, ils punissent les sacrilèges, ils « observent saintement le jour du repos [1] ». Ils apprennent par cœur les paroles du Bouddha ; ils envoient des pèlerinages aux lieux saints de l'Hindoustan ; ils dotent les monastères ; ils nourrissent les aveugles, les estropiés, les veuves ; parfois, — mérite suprême, — ils rachètent et mettent en

1. Chap. XL, 21. Les jours de repos (*Uposatha*) reviennent quatre fois par mois. Tout travail alors est défendu. Ces jours-là, le fidèle doit revêtir son plus bel habit, réciter la triple formule du *Credo* bouddhique, les commandements, et entendre la prédication. Kern traduit *Uposatha* par Sabbat ou Dimanche.

liberté les bêtes prisonnières dans l'île. Surtout ils font ciseler les châsses, graver sur des feuilles d'or les Écritures, ils bâtissent ces *stupas* et *dagobas* géantes dont les restes prodigieux semblent des collines dans la jungle. Tel, apprenant l'existence dans l'Inde d'un saint homme si béatifique et glorieux qu'une fleur de lotus se lève sous chacun de ses pas, lui envoie des huiles de santal, des livres de piété qui ont touché la grande Relique de l'île, la Dent merveilleuse, et lorsque le bienheureux visite Lanka, il veut le servir lui-même, et publiquement l'honore « comme un vaisseau de piété digne de toutes les offrandes et de tous les hommages ».

Aux premiers siècles, c'est la recherche des reliques qui préoccupe Ceylan. Les plus puissantes lui arrivent vers le temps où, bien loin à l'Occident, Jésus, fils de Marie, annonce son royaume aux villages de Galilée. On les enfouit en des *dagobas* massives comme les pyramides d'Égypte et presque aussi vastes, et le concours des foules autour des édifices nouveaux ressemble à celui du peuple de France au XIIe siècle, quand de blanches cathédrales montaient au-dessus des cités. C'est le même zèle et la même espérance ; à chaque nouvelle inauguration, la vie d'un peuple s'arrête et se fixe au pied des autels. Alors les gongs bourdonnent comme sonnèrent à toute volée les cloches dans les jeunes basiliques du Christ ; les princes, les riches et les pauvres donnent leurs pièces d'or et de cuivre pour que brillent « par milliers » les lampes et les cierges, pour que fument

les tourbillons d'encens, pour que les os des saints reposent dans la splendeur des gemmes et de l'or, — et les prédicateurs prêchent, les *theras* officient, les éléphants, processionnellement, portent les images du Conquérant, des foules immenses et silencieuses s'inclinent pour l'offrande des fleurs et s'accroupissent, les mains au front, pour l'adoration. Et de siècle en siècle, à chaque renouveau de foi, les mêmes fastes recommencent dans le même enthousiasme. Quand, vers 1240, fut fondé le monastère de Kandy, « cité, dit le vieux texte, dont le paysage ne peut être surpassé », le roi de l'île fit une fête en l'honneur du Bouddha, et le tumulte des cinq instruments de musique, comme une tempête soulevée par la mer de ses mérites, eût suffi à couvrir le grondement de l'Océan ; et la voix de la Religion, aussi, se fit entendre dans les chaires où des prédicateurs, de beaux éventails à la main, expliquaient la bonne loi. Et cette fête était embellie par les cris de joie que poussaient les quatre classes des disciples du Bouddha. Ils allaient et venaient, admirant et se félicitant les uns les autres, et récitant les louanges des trois joyaux sacrés : « O le Bouddha ! ô le Dhamma ! ô le Sangha [1] ! » Et, de tous côtés, les maîtres de cérémonie chantaient aussi ces louanges en invoquant les bénédictions du Seigneur.

En quelques-uns de ces rois s'incarne le pur idéal bouddhique. Kitissiri-raja-siha (1747) pratique véritablement les quatre vertus royales : faire l'aumône,

1. C'est-à-dire le Maître, la Loi, l'Ordre des religieux.

parler avec bonté, travailler au bien d'autrui, regarder comme soi-même toutes les autres créatures. Certains marchands, qu'on appelle Hollandais, ont attaqué ses officiers, volé le coffret de la Relique, mais reconnaissant qu'ils ne peuvent conquérir toute l'île, ils viennent faire leur soumission. Aussitôt qu'ils ont prononcé les paroles de paix, « le roi leur pardonne leur grande offense et les fait traiter avec respect ». Sûrement il s'est répété l'admirable maxime : « Si la haine répond à la haine, comment la haine cessera-t-elle ? »

Du même précepte d'amour s'inspirait le plus illustre roi de l'île, Parakkama-Bahu I[er], quand, vainqueur après une guerre très longue de son ennemi, le roi Gaja-Bahu, il se dit dans sa sagesse : « Il est juste qu'il ne souffre pas : faisons qu'il vive tranquille, sans raison de nous craindre, *jusqu'à ce que nous puissions nous voir en un jour plus heureux.* » C'est pourquoi il lui envoie des présents de grande valeur, « parfums, vêtements, joyaux qu'il avait acquis pour son propre usage ». Mais les gouverneurs des provinces veulent tuer le vaincu. Quand le Grand Roi entendit cette nouvelle, son cœur fut remué de compassion, et il pensa : « Sûrement ce roi ne doit pas être tué ». Il manda son magnanime général Devasanapati et lui dit ces mots : « Si ces chefs de provinces et de districts qui sont gonflés de notre victoire s'emparaient du roi Gaja-Bahu, et le tuaient, ce serait un péché. Et c'en serait encore un, s'ils pillaient la cité et opprimaient le peuple, et s'ils vivaient dans le désordre, car ce royaume, mon office

royal n'est-il pas de l'établir pour l'avancement de la religion et le bien du peuple ? » Établir un royaume pour l'avancement de la religion et le bien du peuple, c'est, à la lettre, de la même façon que l'Arthur de Tennyson, le roi chrétien et chevalier, définit l'œuvre de sa Table Ronde.

Mais un troisième prince qui s'est levé, lui aussi, contre Parakkama, craignant les partisans du roi vaincu, s'empare de lui et tente de le faire mourir de faim. Alors le prisonnier réussit à envoyer un messager à son ancien ennemi, et lui fit dire : « Je n'ai de refuge qu'en toi : verse sur moi l'eau de ta merci ! Éteins cette flamme de souffrance qui m'écorche et me consume ! » Et le Grand Roi plein de merci prêta une oreille attentive à ces paroles, et fut remué d'une très grande pitié, et pensa dans son cœur, se disant : « En vérité, il a souffert toute cette dure peine à cause de moi ; c'est mon saint devoir de l'ôter de cette peine. » Il entre en campagne et délivre Gaja-Bahu.

Mais plus tard, celui-ci se retourna traîtreusement contre le Grand Roi. De nouveau son armée fut anéantie, et les troupes de Parakkama battirent le pays pour s'emparer de lui et, cette fois, en tirer vengeance. Alors, dans un admirable épisode, la voix de la religion s'élève : les hommes de paix prononcent les vieilles paroles bouddhiques de charité, et les hommes de guerre s'arrêtent. Il n'y a pas un tel exemple de l'autorité de notre Évangile sur un prince chrétien, de son empire sur ses passions d'homme. Le style même de ce récit respire la paix souveraine, la

simple et solennelle sérénité du pur bouddhisme. On songe au geste auguste du Bouddha détaché de l'Illusion, dont, seule, la droite se lève pour avertir les vivants et leur enseigner le renoncement et la bonté.

« Et quand ce roi vit que nul autre refuge ne lui restait, il envoya des messagers à l'Ordre des trois Fraternités qui demeuraient en la ville de Palatthi, leur faisant dire : « Je n'ai plus de refuge que dans mes seigneurs ; c'est pourquoi, je vous en supplie, prenez compassion de moi et me sauvez dans ma détresse. » Et les frères reçurent ce message et furent émus de compassion, et s'en allant en corps à Giritataka, ils vinrent devant la Présence du Grand Roi, Parakkama-Bahu. Et quand les premières paroles de courtoisie eurent été dites, le roi leur demanda la raison de leur venue, et ils répondirent par ces paroles de paix : « Le très saint et miséricordieux Bouddha, en plusieurs discours, a longuement parlé des maux de la haine et des bénédictions de la paix. Le roi vaincu n'a fils ni frères, et de plus, il semble sûr, à cause de son grand âge, qu'il approche des portes de la mort et qu'ainsi ton vœu d'établir un royaume pour l'avancement de la religion et le bien du peuple, s'accomplira bientôt. C'est pourquoi il est juste que tu abandonnes cette lutte et que tu t'en retournes dans ton pays, acceptant avec respect les conseils de l'Ordre. »

Alors le Grand Roi, qui avait conquis cette province avec une si grande peine, prêta l'oreille aux paroles

de l'Ordre, et cédant sa conquête au roi vaincu, il tourna ses pas vers son propre royaume.

* * *

Ce Parakkama-Bahu qui vivait il y a plus de huit cents ans, Ceylan en garde encore le souvenir. C'est son nom que Silananda prononçait d'abord avec ferveur, quand, opposant les fastes du passé à l'humble présent, il évoquait les temps d'indépendance et de foi rayonnante. En ce roi, les idées bouddhiques et nationales ont pris leur conscience la plus claire ; il les veut réalisées et souveraines, et c'est alors que Ceylan, comme l'Inde au temps d'Açoka, présente l'image de la parfaite société bouddhique. Les moines chroniqueurs le savent bien ; on sent leur enthousiasme quand ils parlent du *grand roi*, et que pour eux ce règne est édifiant entre tous, et glorieux pour la religion.

En effet, il est plein de guerres saintes, d'expéditions poussées jusqu'au sud de l'Inde au secours du roi bouddhiste de Madura, d'alliances avec les rois de Siam et de Birmanie qui sont « de la Foi », et de fondations charitables, et d'années brillantes de paix, et de l'allégresse et de la prospérité du peuple. Surtout, des fêtes magnifiques y resplendissent, non pas de vains et frivoles spectacles, mais des solennités en l'honneur des institutions essentielles. Étrange contraste, — éternel en pays indien : une société fondée sur les croyances les plus nihilistes de l'Asie,

et pour glorifier son principe et son succès, les pompes les plus somptueuses de l'Asie. « Le jour de son couronnement, le roi dont les yeux étaient longs comme des lys, se revêtit d'ornements et s'assit, son diadème en tête, sur un trône doré. Le tumulte assourdissant des tam-tams fut semblable au roulement de l'Océan, quand de l'autre bout du monde, il est secoué par les tempêtes. Et les éléphants vêtus de drap d'or étaient dans la rue, devant le palais, comme des nuages qui seraient descendus là, sillonnés de la lumière de l'éclair. Et, sous le piaffement des chevaux de guerre, toute la ville semblait trembler comme la mer. Et le ciel était caché par les rangées de parasols multicolores et les drapeaux d'or, et l'on agitait des étoffes en signe de joie, et les mains battaient et les habitants de la cité criaient : « Vis, ô « vis, ô grand Roi ! » — Et tout le pays était couvert d'arcs de triomphe en feuillages, où brillaient des vases pleins de fleurs, et les ménestrels chantaient des hymnes de louanges, et l'air était rempli des fumées de l'encens.... »

Mais, finies les splendides « apparences » de ces fêtes, le roi se retire en lui-même pour méditer l'essentiel : son devoir de roi bouddhiste. Il se dit dans son cœur : « Aux temps passés, ce peuple fut très opprimé par les rois de jadis ; le joug des taxes injustes pesait sur lui, car ces chefs étaient détournés du droit chemin par l'amour et la haine, par la crainte et l'ignorance ; ils ne cherchaient pas le bien de l'Église et du royaume. Et, depuis longtemps, la

religion du Maître est minée par des centaines d'hérésies, éparpillée par les disputes des trois fraternités; des milliers de moines sans pudeur ne songent qu'à se remplir le ventre, et la religion du Bouddha s'est corrompue bien avant l'écoulement des cinq mille années assignées par les prophéties. Et ceux qui ont faim, je dois songer aussi à les nourrir, comme le nuage qui s'est élevé des quatre régions du ciel fait pleuvoir sur la terre aride une ondée qui ne cesse pas. Toutes ces choses, je les ai méditées quand, si longuement, j'ai peiné pour établir ce royaume. Allons! le temps est venu : que ma volonté s'accomplisse!

« Alors, à coups de gongs, il fit quérir les pauvres du pays, et dépensa en aumônes son propre poids d'or et de pierres fines. Puis il fit commandement aux trois fraternités de s'assembler et de conférer au mieux des intérêts de l'Église, et semblablement, il réunit de grands docteurs, habiles à reconnaître le coupable et l'innocent. Et comme il était instruit des règles de l'Église, et savait discerner le faux du vrai, il rechercha lesquels dans les monastères menaient une vie pure, et lesquels une vie impure. Et parce qu'il était juste aussi, et que ni l'amour ni la haine ne le conduisaient, mais seulement le souci constant, jour et nuit, du devoir, ce roi sage, comme un subtil médecin qui distingue les maladies guérissables et les mortelles, rendit à l'Ordre ceux qui étaient sains et en chassa ceux qu'avait corrompus le péché. Ainsi, ayant résolu dans ses naissances antérieures de purger a religion, ce roi sage rendit pour cinq mille ans la

religion du Conquérant pure comme les eaux de la mer. »

Suit le détail de ses œuvres et fondations. D'abord un palais pour y loger les moines, quatre autres pour les pauvres, et dans chacun, des vases de cuivre, des coussins, des lits, avec des jardins, des fontaines, des arbres à fruits, des greniers d'abondance, mille vaches qui donnent du bon lait. « Et ce chef des hommes bâtit encore un grand hôpital pour des centaines de malades, et à chaque malade il donna un serviteur et une servante pour le veiller le jour et la nuit, et les remèdes nécessaires et la nourriture. Et il entretenait là des médecins sages et savants. » Or, dans cet hôpital, les malades sont les malades du roi. Car sa charité est directe, personnelle, elle va du cœur au cœur et des yeux aux yeux. C'était sa coutume, aux quatre sabbats, de dépouiller ses robes royales après avoir scrupuleusement observé les commandements de l'Église, et s'étant purifié, de se couvrir d'un vêtement neuf pour visiter ceux qui souffraient, accompagné de ses ministres. Et parce que la bonté habitait son cœur, il attachait sur chacun des regards de pitié, et comme il était grand clerc en toutes choses, et savait l'art de guérir, il mandait les médecins et s'informait de quelle sorte ils traitaient chaque malade. Parfois lui-même administrait les potions de sa propre main, et il ne manquait pas de s'enquérir de la santé de tous, et à ceux qui étaient guéris il faisait présent d'un vêtement.

Jusqu'ici nous sommes, semble-t-il, en plein idéal

chrétien, et nul roi n'a tant ressemblé à Saint Louis que celui-là. Mais, çà et là, un épisode purement bouddhique nous étonne : « Un certain corbeau, affligé d'un cancer à la face, et qui était en grande peine, entra dans l'hôpital du roi qui ouvrait à tous également le trésor de sa grande charité. Et ce corbeau, attaché là par le charme tout-puissant qu'était l'amour du roi pour les créatures souffrantes, ce corbeau ne quittait pas l'hôpital, et restait à la même place, comme s'il avait les ailes brisées, et croassait très pitoyablement. Mais les médecins ayant découvert sa véritable maladie l'accueillirent par l'ordre du roi et le soignèrent, et lorsqu'il fut guéri, le roi le fit promener autour de la ville sur le dos d'un éléphant et commanda qu'on le mît en liberté. »

Au milieu de tant de pages qu'un moine de Cluni pourrait avoir écrites il y a huit cents ans, c'est ici le détail spécifique où nous reconnaissons une religion de l'Inde, et que le Bouddhisme et le Christianisme ne sont pas de même essence. Nous étions dans un monde tout analogue à celui dont le nôtre n'a pas encore fini de se dégager. Il n'était question que de princes pieux ou que le dévot historien blâme pour leur impiété, et de guerres entre chefs féodaux, et d'expéditions en « Terre Sainte », et d'hommes et de choses d'église : saints, moines, abbés, missions, reliques, miracles, ordinations, carêmes, offices du matin et du soir ; on nous prêchait la retraite, le dédain du monde, l'amour de « notre Seigneur » ; nous retrouvions encore une fois tout ce que nous

avons connu depuis l'enfance, et tout d'un coup, voici que cette histoire nous parle d'aumônes aux bêtes, de paradis provisoires, de renaissances, et de l'Univers fantôme, et de la suprême sagesse qui « distingue le réel de l'irréel ». La reine du Grand Roi a les grâces et les perfections d'une Blanche de Castille : douceur, sagesse, piété, charité, mais, de ces vertus, le principe, c'est une conception pessimiste qui naquit et régna pendant des siècles dans la vallée du Gange : cette reine se répète que « tourbillonnant en cercles toujours renouvelés dans le grand Océan de l'existence, les êtres n'ont d'autre remède à ce destin que le mérite des œuvres ». Et de même, quand les Hollandais hostiles au Bouddhisme s'emparent de la capitale, si les theras gardent leurs robes jaunes, « *c'est qu'ils ont moins à craindre de l'ennemi que du retour éternel de l'existence* ». Voilà le petit détail d'âme qui tout d'un coup nous ouvre les abîmes.

Mais bien souvent, aussi, dans cette chronique, je perçois les influences spéciales de l'Inde. Des splendeurs lourdes y passent. Elles baignent, ces pages bouddhiques, dans la lueur de l'or et des joyaux comme l'intérieur du temple de Kandy. Les châsses somptueuses, les reliquaires brodés d'émeraudes et de saphirs, les statues d'or, les candélabres d'or, les encombrent; des perspectives sacrées s'y ouvrent où jouent l'un dans l'autre les jaunes, les chauds reflets de l'or.

Et ce vieux livre est chargé des mêmes aromes que

j'ai respirés dans le temple et dans les jardins de Peradinya. Jasmins, champaks, frangipanes, voilà les mots dont les parfums les saturent [1]. J'en suis sûr à présent : ce n'était pas seulement l'impression neuve d'un Européen qui m'a tant arrêté devant les fleurs cinghalaises. Si merveilleuses sont-elles, si inséparables de la vie de l'île, que lui-même, le chroniqueur indigène, ne peut conter les annales de Ceylan sans y mêler à profusion leurs noms embaumés. Souvent il en est comme grisé. Sa tête se prend, son imagination trop envahie par des souvenirs de parfums, extravague : ainsi lorsqu'il décrit ces dagobas immenses *dont le ciment ne fut préparé qu'avec de l'eau de jasmin.* Pour donner idée de l'air que l'on respire dans le sanctuaire de Kandy, j'ai parlé de celui qui étourdit si l'on plonge son visage dans un grand bouquet. Quelle surprise de retrouver la même image dans un chapitre ancien de ces annales! Elle s'est imposée au bouddhiste à peau sombre qui décrivait — il y a combien de siècles au juste ? — les autels dressés par le grand Parakkama. « Il fit construire une demeure religieuse, ceinte de tous côtés de multicolores tentures, couverte d'une étoffe d'or excessivement précieuse. Et à cause des fleurs par-

1. Par exemple : Ch. LXXIII, 102, où vingt espèces de fleurs sont nommées. Cette page est l'une des plus somptueusement indiennes du livre. Il s'agit d'un parc entourant un pavillon royal de bois de santal, d'or et d'ivoire. Les paons déployant leurs queues merveilleuses crient dans les arbres couverts de fleurs, et toutes ces splendeurs se reflètent en des vasques, parmi les lotus, entre les balustrades d'ivoire.

fumées qu'on présentait aux autels, la splendeur de ce lieu était celle d'un grand bouquet. » Et la vapeur des encens, et l'odeur ecclésiastique des huiles qui brûlent perpétuellement, des cierges qui s'allument et qui meurent en fumée, flottent aussi dans ce *Mahavansa* comme dans la chapelle étroite. « Car les chambres de ces pavillons de prière sont toujours illuminées de veilleuses et de lampes que nourrit une huile parfumée. Et partout, l'air y sent les exhalaisons du benjoin. » Et parfois, « autour des statues saintes, les bayadères dansent, couvertes d'étoffes somptueuses ». Je les vois qui tournent, un doigt sur la tempe, comme leurs sœurs brahmaniques du Dekkan, et puis déploient leurs bras languides et cerclés de métal, et renversent la tête, et ferment les paupières. Et les éléphants habillés de brocarts passent, à pas énormes et mous.

Alors je me rappelle que le pays dont parle ce livre est la terre de l'Inde où je suis, celle des épices et des palmes prodigieuses, des gemmes troubles et rayonnantes comme le saphir étoilé, l'opale et la pierre de lune, celle du ciel rouge dans la nuit. Et je me rappelle que cette vieille humanité dont l'histoire ressemble tant à celle de nos pères était demi-nue, gracile et belle, couleur de bronze ; que les images adorées et servies par les rois pieux, les moines, les nonnes et le peuple dévot, n'étaient pas celles d'un Homme-Dieu, les bras en croix, les mains clouées, le flanc percé, supplicié volontaire pour le rachat de sa créature, et rayonnant

d'amour, — mais d'un gymnosophiste accroupi sous un riche feuillage des tropiques, tout retiré en soi, le corps replié, la face immobile, et dont les paupières ne se lèvent plus sur le monde trop magnifique des apparences.

VII

LA FÊTE DU RIZ

Le hasard m'a fait assister à des pompes où survit quelque chose des splendeurs décrites par le *Mahavansa*. Solennités religieuses en l'honneur de la récolte du riz.

Je me rappelle une fête du même genre. C'était bien loin d'ici, dans l'extrême ouest de l'Angleterre; cela se passait dans une froide petite église dont la tour crénelée se levait près d'un estuaire boueux, entre deux collines toutes noires de lande sous la pluie brumeuse de la côte. L'autel était décoré d'épis, de coquelicots et de bluets. Des fermiers honnêtes et massifs, à figures rouges, endimanchés de noir, somnolaient sous la prédication d'un *clergyman* en surplis qui parlait de la terre de Chanaan, de grappes miraculeuses, de Jehovah fidèle à son peuple, de moissons terrestres et de moisson des âmes. C'était le service d'actions de grâce pour la récolte du blé. Au dehors, la cloche tintait de minute en minute : une seule note qui tombait, lentement, en gouttes monotones, sur le silence figé des champs. La marée baissait, et l'estuaire, peu à peu, se changeait en boue luisante et désolée où couraient des courlis.

Ici, trompettes, orage de gongs qui m'éveillent à

six heures du matin : ce n'est pas l'appel ordinaire aux dévotions bouddhiques. Nous courons au temple d'où vient le tumulte, et là, entre les admirables gerbes de cocotiers et le vert miroir du lac, dans la jeune lumière du matin cinghalais, qu'est-ce que ces masses de pourpre et d'or surgissant au-dessus d'un remous d'humanité multicolore et demi-nue ? Des éléphants ! Dix éléphants, énormes, immobiles, couverts de housses somptueuses, dix « présences », car il n'y a qu'eux ; la foule, à leurs pieds, n'est qu'un flot bruissant. En vain le tintamarre fait rage, en vain de petits humains qui semblent des chefs, vont et viennent, crient, jettent des ordres, font ranger le peuple : ces géants demeurent étrangers au tumulte, à tout ce qui se passe au-dessous d'eux ; ils ne bougent absolument pas.

Quelle patience dans leur attente ! Quelle puissance qui somnole ! A quoi rêvent-ils ? Mieux que les cocotiers, mieux que les femmes aux yeux d'Apsaras, ils me rendent sensible l'étrangeté de cette terre dont ils sont les créatures indigènes, l'étrangeté de la civilisation qui les fait servir à ses cultes. De quel passé sortent-ils ? Celui du centre, le plus grand, est un ancêtre, me dit-on ; ses défenses courbes et gainées d'or descendent plus bas que ses genoux. Quand les vieillards de l'île étaient des enfants, c'était lui déjà, et depuis longtemps, qui tenait la tête des processions religieuses. Combien en a-t-il conduites ? Ces brocarts, ces colliers et ces boucles d'oreilles larges comme des cymbales, tout cela qui fait partie du trésor antique du temple, c'est le vêtement propre à son métier, à son

métier de bête ecclésiastique. Il y est à son aise ; il le connaît, son costume, comme il sait les traditions, car mieux que les officiants, il prévoit ce qui s'apprête : le détail des cérémonies, les rites, les musiques et les danses. Et son œil sage et petit ne s'émeut pas des générations différentes. S'aperçoit-il seulement que les vivants d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'autrefois?

Tout le luxe de l'Inde fabuleuse est sur lui. Les autres portent des manteaux de soie, — soie jaune, soie verte ou zébrée de rouge et de noir, soie de pure écarlate. Lui seul est habillé de drap d'or qui lui descend jusqu'aux genoux. Le caparaçon doré de sa tête est percé de deux trous pour les yeux ; des bosselures d'or et d'argent y sont suspendues, couvrant de chaque côté du front les vastes lobes intelligents ; et jusqu'au milieu de la trompe, l'étoffe magnifique s'allonge en pointe. Là brille le signe de sa religion : sous une pierre de lune grosse comme un œuf, et dont la lueur gelée bleuit entre ses yeux, une figure découpée dans une plaque d'or, comme une amulette, — l'antique Bouddha de l'Inde, les jambes croisées, dans la pose sacramentelle.

Et déjà les monstres parés comme des galions de fête portent leurs équipages. D'abord, sur chaque tête volumineuse, agenouillés en des coussins de velours, trois *mahouts*[1], trois sombres nudités (mais la

1. Cornacs indiens.

semelle retournée sous leurs cuisses est claire comme celle des blancs), des vieillards à longues barbes, de type général et noble : l'éternel homme de l'Inde, tel qu'Alexandre le vit sur l'éléphant indien. Celui du centre tient à la main l'*ankus*, le crochet d'acier par lequel la volonté humaine se fait sentir à travers le crâne du colosse. Et sur chaque dos, huit personnages sont accroupis dans l'or et la pourpre d'un palanquin de gala, sous des ombrelles ou des tentes tissées d'argent. Leur costume est celui des sacerdotes laïques du temple, gardiens de l'autel et des voiles sacrés. Chapeau blanc et plat, robe blanche, serrée au torse sous les aisselles, laissant les clavicules et les épaules nues. Ceux qui trônent sur l'éléphant doré tiennent précieusement, devant eux, des choses scintillantes : les cassettes, le trésor religieux qui vient des anciens rois. Les autres, sur les éléphants verts, jaunes et rouges, portent sous les parasols de blancs ballots gonflés du riz nouveau.

Alentour, maintenant, le tumulte de la foule a fait place à l'ordre de la procession. Les rangs sont formés, les théories successives sont prêtes : d'abord, entre les monstres, des pelotons de musiciens et de danseurs, ensuite, à droite et à gauche de chaque bête, les *mahouts* à pied, l'*ankus* dans une main, l'autre posée sur l'ivoire d'une formidable défense. Et derrière, en file, harnachés de cuivre et de bijoux, les porteurs de palmes, de fleurs, de parasols, éventails, chasse-mouches, drapeaux, emblèmes, et ceux qui tiennent les lances, les boucliers d'autrefois, les vieilles épées

cinghalaises dont la poignée se recourbe en dragon. Plusieurs rangs aussi de ces mystérieux personnages en blanc, aux épaules découvertes, qui semblent jouer ici le premier rôle, et ne sont pas des prêtres, mais les administrateurs, les *trustees* du temple et de son trésor, les dépositaires des richesses et des traditions anciennes. Pas une seule robe jaune. Et cela s'explique : fondés par des rois, des corporations, des villes ou des villages, les temples, leurs sacraires, leurs fêtes, manifestent la religion du peuple, comme les monastères, leur nudité, leur pauvreté, la religion des moines. Deux religions qui ne sont pas tout à fait semblables, le symbole des initiés étant dieu vivant pour la foule. En celle-ci persiste l'éternel besoin qu'a l'homme de puissances analogues à lui-même, maîtresses de sa destinée et qu'il puisse invoquer, fléchir. Le Bouddha de ce peuple n'est pas « inexistant ». Il trône quelque part, plus haut que les *devas*, au-dessus de ce Vichnou que Lanka n'a jamais cessé de fêter, lui aussi, par des processions annuelles. Bouddha soit loué, tous les dieux remerciés pour la belle moisson !

Et maintenant en route ! Tonnent les tambours, glapissent les musettes, les dix éléphants sont partis, si brusquement qu'à peine ai-je le temps de me jeter dans une *rickshaw* pour courir après. Une nuée d'autres *rickshaws* traînées par de lestes adolescents, roulent avec la mienne sur la route rouge, sous les jaillissantes verdures : tous les notables de Kandy

filent entre les haies cheminantes et fleuries du peuple, — très vite, car les éléphants marchent à grandes enjambées, et pour les suivre, les petites jambes humaines sont obligées de courir. Là-bas, sous la très haute voûte des palmes, les énormes bêtes s'en vont, noires, car je les vois par derrière, et les housses magnifiques ne couvrent pas les croupes, — noires et comme habillées de vastes pantalons de basane, pliant les jarrets à la façon des hommes. Et, portées haut sur ces masses, tanguent avec lenteur des choses brillantes : l'or et l'argent des *howdahs*, des palanquins, des parasols, des grands dais, et plus haut encore, les groupes nus des cornacs juchés sur la nuque des colosses.

Peu à peu nous rattrapons le dernier éléphant, puis le neuvième, le huitième.... Nous voici maintenant tout près du premier, du vieux chef éblouissant et sacré. Quel cortège! Avec le frissonnement des bannières, des emblèmes multicolores qui les entourent, avec les centaines d'humains qu'ils traînent à leur suite, avec les espaces qui les séparent, les bataillons de chanteurs et batteurs de gong qui peuplent ces intervalles, ils ont l'air de s'être multipliés et d'avoir grandi. On ne peut pas croire que dix éléphants suffisent à une file si longue et que jamais on ne voit tout entière. Il faut les compter un à un pour savoir qu'il n'y en a pas davantage.

Les larges coussins de leurs pieds s'étalent sur des fleurs ; nous marchons sur les précieuses fleurs bouddhiques : jasmins, frangipanes, champaks. Car,

tout en tête, une troupe d'enfants nus qui portent des corbeilles, lancent devant eux en gestes cadencés une pluie de pétales, et la route est toute jonchée de blancheur, et d'invisibles nappes embaumées montent du sol.

De temps en temps surgit une sorte de reposoir, comme dans les belles Fêtes-Dieu de notre enfance, un édifice de feuillage et de fleurs, — mais les fleurs et les feuillages de Ceylan ; et de ces masses végétales où notre procession fait halte, de telles fragrances s'épanchent que nous ne pouvons pas rester tout à côté. Et je ne sais pas si musiciens et danseurs en ont le vertige, mais alors, et tout d'un coup, ils semblent saisis de folie. Les trompes s'exaspèrent, les coups de gong se précipitent; les jeunes gens bondissent, battant leurs tambourins au milieu de leur saut, et, retombés à terre, ils restent là, soudain attachés au sol, pliés en deux, cataleptiques. Et puis les voici qui se mettent à pivoter sur eux-mêmes, par saccades, avec des arrêts brefs, et subitement, d'une nouvelle détente, tous les corps repartent en l'air. Ces sombres et grêles éphèbes de Ceylan ! Toujours ils me sont apparus comme de possibles démons, démons rêveurs, démons de sexe ambigu dont le sourire inquiète un peu. Cette fois ils ont rejeté tout rêve et tout mystère ; le diable apparaît en eux et se déploie ; un principe maléfique les tourmente, les crispe en contorsions d'enfer.

Mais ce qui rend plus extraordinaire encore cette scène de sabbat, c'est le sérieux profond des assistants.

En haut de leurs palanquins, les vieillards en blanc ont croisé leurs bras pour suivre, avec des mines impassibles, ces entrechats d'épilepsie. Toute la procession garde son ordre ; chaque théorie reste rangée ; les physionomies sont plus fixes, plus intenses qu'à l'heure des offrandes silencieuses, sous les luminaires du temple. On sent qu'elle aussi, cette minute, est chargée d'électricité religieuse, et que très solennelle est cette danse de Saint-Guy. C'est même à croire qu'elle est plus sacrée (comme sans doute elle est plus ancienne) que le culte bouddhique. Car on m'a permis d'approcher des autels, et voici qu'un chef qui paraît commander à tous (on me l'a déjà désigné comme un descendant de la race royale, et c'est le seul ici qui, par-dessus son pagne cinghalais, porte un veston d'Européen), un chef à barbe blanche, m'ordonne d'un geste impérieux de contempler de moins près ces mystères.

Mystères, en effet, car c'est la puissance que les hommes ont appelée tantôt diable et tantôt dieu, qui vient de surgir et se manifeste là : elle agite et lance ces corps nus de danseurs ; leurs yeux qui se ferment ou se retournent à demi disent bien que l'individu conscient s'est évanoui en eux ; il a fait place à ce dieu que les gongs ont suscité et qui les tient, les habite, — un dieu de toutes les races et de tous les temps, des Bacchantes antiques comme des convulsionnaires modernes, — celui qui possède encore les derviches hurleurs, les Aissaouas, et dans les grands *revivals* chrétiens des États-Unis, ces nouveaux élus

de la Grâce que l'on voit, pareils aux premiers méthodistes anglais, tomber brusquement à terre, l'écume à la bouche, dans leur suprême débat contre le diable. Frénésie, délire ou pure extase, toutes les religions les connaissent, ces états sacrés où l'homme, *ravi* à lui-même, se sent emporté par delà les limites de sa personne, ou bien envahi, secoué par une force inconnue qui n'est pas lui.... Mais combien elles diffèrent de qualité, ces religions, suivant que l'action qui produit l'hypnose est mécanique ou spirituelle — coups de cymbales, rythme étourdissant ou endormeur, point brillant que fixe l'œil du *Yogin*, — ou bien concentration subite ou méthodique de l'esprit sur une image ou une idée ! Et combien plus essentiellement encore elles diffèrent, suivant la nature des forces sorties du fond de l'être — rage destructrice, appétit de volupté, appétit de néant, amour mystique — qui élancent l'esprit hors du moi et le fixent à l'image ou l'idée fascinante, — suivant surtout ce qui s'attache et se subordonne à celles-ci de croyances et de dogmes pour orienter les vies dans tel sens et produire tel type d'homme et de société !

Après une halte plus longue nous sommes revenus au temple de Kandy par un autre chemin, le même eût-on dit que le premier, — route rouge sous des fusées de palmes ; — mais l'air commençait à s'enflammer. Nous descendions de toute la vitesse de nos *rickshaws*, tout le ruban multicolore des humains entraîné par les éléphants qui marchaient plus vite

encore que tout à l'heure, entraîné par l'oscillation rythmique et lourde de leurs masses géantes.

L'aîné, le plus magnifique de tous, que je suivais (sans trop oser approcher, car l'homme en veste noire, le fils des rois, me surveillait encore), l'éléphant de tête était vraiment « la montagne d'or » dont parle le *Mahavansa* quand il décrit les processions d'autrefois. Derrière nous, à quarante pas environ du premier, précédé de ses musiciens, escorté de ses *mahouts* et de ses drapeaux, venait le second monstre en robe rouge, berçant son équipage, la tête encapuchonnée, ses boucles d'oreilles balancées en cadence, le front chargé de plaques de métal et de cabochons d'émeraudes. De celui-là surtout je pouvais m'ébahir, car je le voyais de face en me retournant. Il avançait, hochant un peu la tête comme dans une somnolence, prodigieux survivant avec ses frères d'une faune disparue, d'un âge où la vie n'était pas à la même échelle qu'aujourd'hui. Il avançait, si étranger à cette armée de petites créatures à deux jambes qui l'employaient à servir les dieux de leurs rêves! Vraiment il avait l'air de dormir; mais le bout intelligent de sa trompe vivait, oscillait, se repliait au-dessus de la route rouge, se tordait incessamment. Par delà, derrière un espace vide, montait une troisième silhouette de la même taille : l'éléphant vert. Du suivant je n'apercevais au loin que le tangage majestueux des vieillards accroupis sur sa tête. Des nuages roses de poussière nous cachaient toute la suite....

* * *

Puis le temple, où nous revenons et dont la cour, les abords sont envahis par une multitude extraordinaire. D'où sont-ils venus ? Est-il possible que tant de vie humaine se cache dans la paix des forêts de Kandy ? On doit s'écraser dans les sanctuaires, si l'on en juge à cette mêlée de couleurs et de chair brune sur les parvis. Par-dessus les têtes fourmillantes, des centaines de bras cerclés de métal portent les plateaux de fleurs que l'on présentera tout à l'heure aux images si l'on peut les approcher.

Il n'y a pas à tenter de fendre ces épaisseurs compactes ; on ne peut que se laisser emmener par ce flux qui, très lentement, approche des pavillons. Mais on sent une jouissance singulière à s'enfoncer ainsi, à se perdre, à baigner à même dans la masse de cette mystérieuse humanité indienne. Il semble que toute celle de Ceylan soit là. Rien à chercher, à imaginer : la beauté de ce peuple se livre à nos yeux, non par quelques spécimens, mais totalement, dans ses nombres, ses individus, dans toute la matière vivante où elle se réalise....

Et devant nous, au-dessus de nous, de plus en plus près, d'autres rangs couvrent la terrasse du kiosque central, debout, semble-t-il, sur les têtes de la foule : ondoiement de rouge, de vert, de rose, que frappe en plein le soleil de neuf heures. Et là-dedans des bustes demi-nus, des bras élégants de femmes, des

barbes d'argent, des corps enfantins. Les silhouettes qui sont en avant s'érigent comme des statues au ras de la ligne horizontale de pierre, sur le fond des fresques polychromes, dans les beaux cadres des architraves et piliers indo-chinois. A la colonne d'angle, un jeune Satan de sexe équivoque s'appuie, tenant une conque dont il tire d'affreuses vibrations.

Au delà du pavillon, à gauche, j'apercevais un peu de l'arrière-cour, qui par là était clairsemée. Des groupes de femmes et de vieillards, quittant sans doute l'espérance d'arriver jusqu'aux sanctuaires, y étaient venus faire leurs dévotions. Ils s'orientaient minutieusement du côté qu'ils savaient être celui de la Relique, s'accroupissaient dans la posture rituelle, sur la pointe des pieds, les pouces collés au front, et puis tendaient les mains. A l'extrémité du parvis, sous une galerie, on voyait des hommes apporter des sacs de riz qu'ils vidaient en de grandes cuves, tandis que, par terre, des personnages en blanc costume hiératique, semblaient écrire et compter. Ces portefaix chargés du grain de la dîme, ces scribes assis sur leurs talons et penchés sur leurs papyrus, ces groupes accroupis, les genoux au menton, et dont les mains s'élançaient pour l'offrande et l'adoration, tout cela c'était une scène antique de Thèbes ou de Denderah qui, étrangement, à trois mille années d'intervalle, revenait sous les palmiers de Ceylan bouddhique, et se répétait dans l'éternelle humanité.

Maintenant, les portiques franchis, on y voit à peine, tout d'abord, dans ces couloirs où notre trou-

peau se resserre et se pousse aveuglément. Voici que nous passons devant la porte ouverte d'une chapelle, mais impossible de s'en frayer l'entrée. Tout au plus, en me haussant sur la pointe des pieds, puis-je apercevoir un peu le pointillement des têtes, les rangs refoulés qui, près des murs, semblent remonter pardessus les autres. Et cela dans la plus faible et solennelle clarté des lampes. Vaguement on voit luire des épaules, des bandeaux de cheveux lisses, et des cuivres, des bijoux. Mais nul mouvement dans cette ombre et cette atmosphère aggravée de parfums. Le silence étreignant, l'émotion d'un mystère religieux, comme dans une de nos églises, lorsque l'officiant élève devant le peuple courbé le calice au-dessus du tabernacle. Là-bas, entre les points d'or des cierges, brille un calme Bouddha d'or.

Ensuite un lieu plus vaste où l'on respire un peu, une hypostyle que nous traversons avec lenteur, mais tout droit, car le gros de la foule s'endigue dans la travée centrale. Ce qu'elle cherche, cette foule, je le comprends à présent, c'est par delà cette salle, le pied de l'escalier qui monte à la chambre redoutée de la Relique. Là convergent sans doute les colonnes humaines qui, des portes diverses du temple, avancent, avancent dans l'ombre....

Autour de nous, en ce moment, siège toute une assemblée de Gautamas. On les voit entre les rangées de piliers qui trônent sur leurs lotus, derrière des barreaux de métal. Ils semblent très anciens, leurs ors tout enfumés. Il en est un qui ne se révèle pas tout de

suite, et qui, soudain, surprend comme une apparition, — tout de cristal, immatériel : un Bouddha désincarné, nirvanique, sur des nappes ondulantes d'encens.

Plus bas que les dieux, un peuple pieux s'affaire dans les colonnades latérales, et ce n'est pas une difficile poussée comme ici, dans l'allée du centre, mais un va-et-vient actif, et pourtant silencieux toujours. Une à une sonnent les pièces de monnaie qui tombent à coups pressés dans les caisses grillées de bronze.

Et l'on entend aussi de vagues voix dolentes. Par terre, contre les piliers, je reconnais les mendiants, les éclopés, tous les hôtes familiers de ce lieu, dont les mains ou les moignons supplient. Voici la vieille Siamoise aux pitoyables et minaudantes grimaces, avec ses deux poussahs minuscules d'Indo-Chine. Elle les tend pour qu'on les vénère au passage, et les gens en effet s'arrêtent, font deux salutations aux statuettes, et puis tirent d'un pli de leur pagne un minuscule liard. Mimique passionnée, modulations aiguës de remerciement. Sourire affreux de vieux masque japonais.

Puis recommence l'étouffement dans un étroit corridor. Nous approchons de l'escalier central où, par différents chemins, tend la multitude. J'en devine l'entrée noire et bâillante, tout obstruée de masses qui n'avancent plus.

Mais une seule idée me reste : ne pas me laisser engager dans cette trappe — arriverait-on vivant là-haut? — respirer, fuir le cauchemar de tous ces

corps humains dont la pression augmente, car le courant qui nous porte vient s'écraser ici contre un autre courant : deux flots convergents qui s'engorgent ensemble dans l'escalier, et cela sans bataille ni bousculade, ni cris dans cette obscurité, presque sans bruit, — telle est la souplesse d'anguilles de ces corps indiens.

Par bonheur, une porte s'est ouverte à côté, dans le mur, nous montrant la clarté d'une salle presque vide. D'un saut je gagne ce refuge, et quelle surprise de me trouver en pays ami! Cette rotonde, c'est la tranquille bibliothèque du temple. De l'espace, du jour, des verdures aux fenêtres : la bonne délivrance! Voici des robes jaunes; voici, tout souriant, Silananda Théra qui me fait accueil. Et voici même quelques fidèles encore; car, en un tel jour, les plus dévots n'oublient pas de venir adorer aussi les vénérables évangéliaires bouddhiques. Ils ne sont admis que par petits groupes, mais qui, sans arrêt, se renouvellent. Brève hésitation d'abord sur le seuil où le grand jour, la vue des robes jaunes, les effarouchent; et puis ils s'approchent avec des timidités d'oiseaux, s'inclinent devant les tables en versant quelques fleurs dans les bassins de cuivre.

*
* *

Silananda Théra m'a conduit par des chemins réservés aux moines jusqu'à la terrasse de ce premier étage que je n'espérais plus atteindre. Impossible

toujours de pénétrer dans l'oratoire, mais nous nous serrions avec d'autres religieux sur l'étroit balcon qui en fait le tour. Aidé par eux, pendant quelques minutes j'ai pu contempler dans l'entre-bâillement d'une porte ce qui se passait à l'intérieur. Cela est indescriptible.

Je n'apercevais pas le lieu le plus sacré, les tables, le trésor, la châsse, mais seulement l'avant-chambre. Là, dans une pénombre que mes yeux éblouis encore de soleil pénétraient mal, toutes les coulées humaines qui, depuis des heures, avançaient ou stagnaient comme en des souterrains, venaient aboutir. C'était une seule pâte, prise, coagulée, sans mouvement, semblait-il d'abord, mais en réalité, qui progressait très lentement, sous la poussée de ce qui montait toujours. Et déjà, sûrement, les premiers rangs voyaient sous le portique d'ivoire les lumières de l'autel et le miraculeux reliquaire. Car leurs yeux étaient fixes, en extase, et tous ensemble, leurs fleurs dans leurs mains, ils approchaient peu à peu dans cette obscurité fumeuse, dans cette irrespirable atmosphère, comme ravis, fascinés, comme attirés d'un mouvement insensible et continu par quelque invisible aimant. Un état extraordinaire et très rare de l'homme, mais sans doute essentiel, se révélait, et, sans être vus, nous regardions, avidement. Ainsi, lorsque ne connaissant des abeilles que leur vol et leurs besognes de plein air, on les aperçoit dans l'intérieur d'une ruche qui suivent quelque chenal étroit de cire, et dans la chaleur de leur propre vie, collées ensemble,

agglutinées, se poussent lentement pour une fin que nous ne savons pas, sous l'influence de quelque mystérieux instinct de l'espèce.

Un instant j'ai pu voir le naos. Flammes de cierges, feux de rubis, lueurs d'or ; deux vieillards très maigres, drapés de jaune, statues augustes de vermeil. A leurs pieds, l'enivrante pureté d'un monceau de pétales. Par devant, le jubé d'argent ; et là, dix fidèles abîmés à terre dans une dévotion absolue, passionnée, — une rangée qui se relevait de seconde en seconde, car la masse humaine emprisonnée par derrière affluait toujours, imperceptiblement.

VIII

Le même soir, nous respirions le souffle du large, et tout cela, déjà, semblait le souvenir d'un rêve. Nous quittions l'île bouddhique à minuit, et notre dernière heure à Ceylan, nous étions venu la passer, comme la première, sur une plage vide, immense, de l'océan Indien. Elle fuyait, concave et creuse comme une conque, pleine de clair de lune, et bordée d'une forêt de cocotiers dont les ombres se projetaient sur le sable blond, précises comme celle de la grande marguerite sur le rocher.

Dans les silences de cette clarté lunaire, tout s'enchantait, paraissait, vraiment, d'une autre essence que pendant le jour, — ténue, spirituelle. Partout de l'âme. Et cela se révélait comme une confidence que l'on reçoit parce que l'on est seul, comme une musique que l'on entend parce que tout se tait et que l'on s'arrête de marcher.

Les choses étaient colorées comme pendant le jour : le sable était blond, et les cocotiers étaient verts, et la mer était blanche, de la blancheur et de la magnificence évanouie des perles, et les nuages étaient mauves, roses imperceptiblement. On distinguait même, tout à l'horizon, à de grandes distances dans

l'espace transparent, un voile très léger de vapeurs roussâtres.... Mais ces couleurs, elles aussi, étaient enchantées : un mystérieux et paisible esprit émané du profond des choses et délicatement posé sur les surfaces. Des teintes plutôt que des couleurs, des teintes unies, sans détail, très simples, et qui n'étaient presque plus que du sentiment. Ainsi lorsque la voix s'abaisse et se met à chuchoter pour dire ce que l'âme gardait en soi....

La mer était blanche, de la blancheur et de la magnificence évanouie des perles, — oui, de ces perles que l'on pêche ici, devant la plage de Ceylan. C'était bien la mer de Ceylan, lourde et somptueuse dans la clarté de la nuit, pleine de phosphore et de reflets d'astres, « infusée d'astres et lactescente ».

L'étendue était calme et lisse autant que le premier soir, et cependant, comme le premier soir, cette nacre liquide se gonflait pesamment de houles promenées depuis les glaces du sud. Chacune arrivait à son tour et venait s'abattre d'un seul coup, d'un bout à l'autre de la grande plage, d'un seul coup massif et retentissant dans le silence, — tout son mouvement anéanti soudain, toute sa masse écroulée et ne rebondissant plus qu'en blanc tumulte de poussière....

Je les regardais, ces houles, arriver l'une après l'autre, plus emportées de vitesse à mesure qu'elles approchaient, avides, eût-on dit, de trouver leur terme, et prises de vertige au moment de s'assouvir de néant. Tête baissée, en plein élan, elles s'assommaient, avec un grondement intérieur, presque un

cri, sourd, profond, chargé de désir, de passion, cri de triomphe et de joie dans la mort, cri de toute leur énergie accumulée, emprisonnée en elles, et qui d'un seul coup, éclatait et leur échappait, — joie sauvage de la délivrance après avoir trop longtemps erré sur l'infini en formes innombrables.

Serait-ce devant ces houles que l'âme indienne a rêvé de ne plus renaître à la vie particulière ?...

Après chaque rugissement bref, toute la mer semblait retenir son haleine, et l'on recommençait d'entendre chuchoter les palmes dont les ombres bougeaient sur le sable, lentement.

LE MATIN A BÉNARÈS

Le Matin à Bénarès[1]

Comme les vapeurs déroulées de son haleine, sortent, montent de Lui les tourbillons de créatures. (*Bhagavad-Gitâ.*)

Sur le mur sans limite du néant, un peintre sans corps trace des figures fantômes, en multitudes éternelles. (Tulsi-Das. *Vinaya-Pratika.* Traduction anglaise de Bhagavan-Das.)

De nouveau, après un intervalle de bien des années, vient briller à mes yeux la vieille Bénarès. Ce fut autrefois une vision tellement à part, si différente de toutes les images qui nous composent le monde régulier de la veille, — tant de choses s'y mêlaient étrangement que j'avais, depuis l'enfance, lues et songées du passé fabuleux, et de Rome, et de Ninive,

1. Je décris ici la rive du Gange à Bénarès telle que je l'ai revue au moment de la fête de *Maha-Siva-ratri*, en l'honneur de Siva, en février. Ce jour-là, les pèlerins affluent encore à Bénarès. L'année 1895 fut une date fatidique dans l'histoire du Gange. Il était prédit que ce fleuve perdrait alors en faveur de la rivière Narbada son caractère sacré, et il est certain que depuis, bien que l'on y procède encore chaque matin aux ablutions rituelles, les foules quotidiennes sur les *ghats* (escaliers) n'ont plus le caractère énorme qu'elles avaient quand je vins à Bénarès pour la première fois, en 1888. Voir les photographies que l'on vend à Londres et à Bombay. La plupart furent prises avant 1895.

et de l'Égypte, que le souvenir m'en était resté comme d'un rêve. Peu à peu dépouillé de son détail, réduit à la seule mémoire de l'émotion lumineuse, le voici qui revient aujourd'hui tout entier, ce rêve, et recommence à développer son innombrable et changeante fantasmagorie.

Oui, ce que j'éprouve soudain à l'aspect de ces architectures où la multitude hindoue d'aujourd'hui vient présenter au Soleil les oblations aryennes du matin, c'est une sensation d'ordre hindou. Ce prodigieux morceau de nature et d'humanité m'apparaît d'abord spectral, composé d'images sans substance et qui vont s'évanouir : un fragment de l'universelle Mâya. Et cette brusque sensation fait place à une idée d'espèce hindoue, inévitable elle aussi, et claire. C'est que ce tableau déployé dans la lumière de l'Inde au-dessus de l'eau où vacille son multicolore reflet, ces milliers de corps sombres, ces physionomies intenses, façonnées par des idées spéciales dont les plus puissantes, les religieuses, agissent en ce moment sous mes yeux, ces gestes, ces attitudes de dévotion à des puissances imaginées, à des dieux qu'impose une suggestion héréditaire, cette file dorée de palais asiatiques, ces escaliers tombant en nappes de pierre obliques et bien réglées, ces cônes écailleux de granit, — tout cela, c'est une civilisation manifestée aux sens, un mode entre tant d'autres par où la vie se détermine, une forme, comme là-bas le tronc multiple, les racines aériennes, le grand feuillage sombre de ce banian tropical, — une forme que revêt, soumise à certaines

conditions, l'universelle énergie. Le Védantiste a dit : une projection de Brahma.

* * *

Un jour de fête. Le matin, six heures. L'heure des ablutions rituelles pour le peuple brahmanique, l'heure où, du haut des grands palais, les foules de Bénarès descendent par théories les escaliers monumentaux, viennent célébrer au bord du Gange divin le vieux culte aryen des morts, des Pitris et du Soleil. Nous sommes en bateau sur le fleuve. Derrière nous, l'Astre se dégage des brumes, monte au-dessus des sables, de la pure étendue sans vie[1]. Mais devant nous, à sa face, dans sa lumière, dans la rose et tressaillante fraîcheur de l'aurore indienne, l'immense croissant des gradins et des édifices va s'emplir du fourmillement de la vie. La vie admirable, les milliers de corps nus ou noblement voilés, les mouvantes statues humaines peuplant les degrés de marbre et les colonnades, au pied des monuments superbes, comme dans les grandes cités antiques.

La rayonnante vision et que n'a point rêvée Turner ! Des brumes traînantes, l'ambre et le rose du matin tropical, une file de palais lumineux, comme il s'en ébauche et s'en évanouit dans les nuages ! Féeriques

1. La rive nord du Gange seule est sainte. Les morts que l'on brûlerait sur la rive sud ne seraient pas sauvés. C'est pourquoi, en face de la religieuse Bénarès, il n'y a qu'une plaine vide. Le fleuve coule entre un désert et un pêle-mêle de monuments.

palais où se suivent tous les styles de l'Inde, car chacun d'eux fut construit par un rajah de la péninsule pour ses pèlerinages ou pour ceux de son peuple : palais rajpoutes et mahrattis, palais du Népâl, du Penjab, du Dekkan, des princes de Gwalior, de Nagpur et de Bénarès, palais du Nord et du Sud, évoquant toutes les merveilles rêvées de l'Orient. Kiosques turcs, façades mauresques, coupoles byzantines, bulbes persans, créneaux, porches arabes, s'alignent derrière les quenouilles feuillues des sanctuaires sivaïtes, voisinent avec le shivala demi-chinois du Népâl, avec les minarets conquérants, les deux aiguilles dardées en plein ciel d'une haute mosquée mogole. Suis-je vraiment à Bénarès ? Je vois des morceaux du Caire, de Téhéran, de Grenade, de Venise. Un mur de briques entre-croisées, une rose étendue verticale sur une colonnade, le vide portant le plein, m'évoque le palais des doges. Des tours dont la tête s'évase en collerette tuyautée encadrent le fer à cheval des portes cyclopéennes. D'énormes ogives bâillent. Les grandes murailles rectangulaires s'étalent en nappes lisses où l'on ne soupçonne point l'assemblage des puissants blocs, — surfaces massives, aveugles, sans fenêtres ; mais tout en haut, des consoles guillochées accrochent comme des bijoux de filigrane les saillies des vérandas grillées.

Et tout cela déployé sur une longueur de quatre kilomètres, couronnant à une hauteur de quatre-vingt-dix pieds la courbe du Gange, déroulant jusque dans l'eau les étendues obliques des *ghats*. Admirables

escaliers dont les plans de granit parallèlement réglés par les lignes de gradins s'inclinent comme pour mieux s'offrir au soleil et s'inonder de splendeur. Quelques-uns, larges de cent mètres, avec leurs faces d'ombre et de lumière qui s'intersectent en arêtes obliques, sont des monuments massifs, des troncs de pyramides à degrés. Il en est qui montent, scandés de terrasses successives, et si raide est leur pente que, d'en bas, on ne voit pas où ils conduisent : leur première nappe finit comme la crête d'un pylône, en barre rigide, horizontale et tendue sur le vide. Ailleurs, dépassant la base des palais, entre les intervalles étranglés des puissantes murailles, ils se resserrent, les escaliers, non plus pour magnifiquement monter, mais pour grimper en raidillons jusqu'à la ville — obscurs corridors par où la foule religieuse déborde à chaque aurore des ruelles de Bénarès, coule et se répand le long du fleuve.

Et c'est l'heure. Déjà la vie ondoie, s'élargit au grand amphithéâtre qui semble la présenter comme une oblation au Gange, au Soleil. Au sommet des escaliers, des groupes apparaissent, lointains, tout petits, en silhouettes sur le ciel, puis commencent à descendre dans l'espace plein d'ombre entre les édifices. Et les voici qui se révèlent, bronzes vivants, canéphores drapées, dans la pleine lumière des larges perrons, et les fières nudités des éphèbes ne sont pas plus admirables que les plis graves où s'élargit le rythme des calmes démarches. Purs sont les bras

cerclés de métal qui se lèvent pour tenir droits, sur les têtes voilées religieusement, les vases de cuivre que le soleil éclabousse. Tranquilles et nobles, les genoux dont le fléchissement alternatif rompt à chaque pas la verticale tombée du péplum. Des ombres et des lumières tressaillent sur le modelé mouvant des corps héroïques.

A présent, toute cette humanité commence à s'épaissir au pied des *ghats*, sur les radeaux, les tréteaux de bois amarrés à la rive, sur les gradins qui de bas en haut se peuplent comme un amphithéâtre, — à s'entasser entre les édicules rectangulaires, les chapelles, les artichauts de granit, les cônes dorés, les guérites où trônent les Sivas à trois yeux, les Hanumans à masques de singe, les rouges Ganeshas à trompes d'éléphant. Sur chaque dé, sur chaque socle de pierre dont s'accidentent les rectilignes cascades des perrons, un ascète s'accroupit, face au soleil, dominant la vulgaire multitude, l'ignorant, ne la voyant pas, — fixe dans sa contemplation comme un Bouddha sur son haut piédestal. Les vastes boucliers de sparterie qui pendaient aux soubassements des temples se sont dressés pêle-mêle sur leurs piquets : on dirait une forêt de monstrueux champignons où s'abrite la méditation des brahmes. Et les hommes, leurs *sarangs*, leurs *langoutis* retirés, leurs beaux torses au soleil, les femmes, serrant autour d'elles une frileuse mousseline, entrent dans l'eau jusqu'à mi-corps, et restent là dans la première attitude sacramentelle, les bras tendus vers l'Astre, les mains attentivement jointes. D'autres sur

les radeaux, entre leurs vases religieux, leurs *lotas* de cuivre, s'assoient sur leurs jambes croisées, dans la pose antique du gymnosophiste qui s'isole et s'absorbe. Et les yeux se fixent, les lèvres se mettent à vibrer de la récitation automatique des *mantras*. Le vieux culte védique, dont Bénarès, mieux que le reste de l'Inde, a conservé la tradition, le culte aryen des Puissances naturelles est commencé. Une vaste rumeur s'élève de cette frange humaine répandue au pied des architectures, le long de l'eau divine : bourdonnement infini, immense et vague palpitation comme celle des pullulants insectes que pousse devant soi, sur le sable, le flot de la marée montante.

Lentement, dans la lumière et la chaleur croissantes, ma barque longe cette frange de chair, cette humaine et bruissante écume qui, depuis les temps antiques, revient chaque matin couvrir la rive du Gange. Souvent la jonque s'éloigne et gagne le milieu du courant pour mieux embrasser l'ensemble de la prodigieuse perspective, l'alignement triomphal des palais dressés dans le brouillard rose sur le rempart des escaliers pyramidaux ; et puis nous revenons aux *ghats* pour retrouver la foule et l'infini détail humain. Quelle trouble émotion, à mesure qu'on s'en rapproche, de sentir naître et grandir la chaude rumeur religieuse, d'y entrer comme dans un effluve invisible qui flotte au-dessus de ces pullulants degrés, d'avancer dans cet innombrable murmure où l'oreille distingue, si l'on est tout près, de nasillantes mélopées qui se croisent,

des psalmodies liturgiques, des intonations orientales de messe !

Magnifique affluence de la vie dans la magnifique lumière ! Comment dire la splendeur liquide des silhouettes sculpturales qui sortent, lavées, du fleuve et se redressent au soleil ? l'ondoiement de toute cette chair que nous frôlons presque et dont je sens l'odeur ? Luisent les membres, les torses, les vieux crânes penchés sur le fleuve. Aux chevilles, aux poignets, aux narines, les bracelets, les bijoux piquent des points de lumière. Mille cuivres radieux jettent leurs scintillements. Là-dessus les simples, les vibrantes couleurs : pourpre, émeraude, safran des draperies féminines, et le blanc des monceaux de jasmin sur les radeaux, et l'or des lourdes guirlandes d'œillets, — toutes les fleurs dont l'arome flotte sur l'eau en nappes alanguissantes que nous traversons, toutes les fleurs d'offrande que l'on va jeter au fleuve, qui trempent dans son onde, qu'elle charrie déjà par paquets et jonchées.

Et, mêlées à la foule, les bêtes. En haut des escaliers, des vaches divinisées se profilent contre le soubassement des palais, et plus bas, des chevaux sellés attendent, immobiles, sur les degrés. A droite, autour d'un cône bourgeonnant de temple, des milliers de pigeons font un bruissant nuage, et tous ensemble, pliant leurs ailes, s'abattent sur ses milliers de pointes. Partout filent, brillent des traits de lumière verte qui sont des perroquets ; ils se posent, émeraudes vivantes, aux corniches, aux balustrades des terrasses. Je vois des singes dont les souples corps bondissent entre les

verdures au pied des édifices. Je vois sur un édicule de granit un groupe fauve de vautours. Que viennent-ils faire au milieu des humains, ces carnassiers, ces sauvages, ici plus étrangers que les autres bêtes ? Sans doute ils surveillent les bûchers funèbres que je n'ai pas oubliés et dont nous devons approcher ; leurs yeux guetteurs ne quittent pas la crique noircie où l'on pousse à l'eau, avec les cendres, des morceaux mal calcinés de chair. Une pointe doublée, la voici qui se révèle. Là-bas, près de trois pyramides sivaïques dont les flèches étincelantes et les drapeaux glorifient le dieu de la Mort et de la Vie, j'aperçois déjà les flammes basses et courtes, les pesantes volutes de fumée, nourries de substance humaine.

Et de nouvelles lignes de pierre passent, chargées d'humanité qui prie, nue, luisante d'eau et de soleil, les mains tendues vers son rêve. Une fastueuse procession de tableaux, où le fouillis des chapelles, l'ombre sous les paillassons qui plafonnent les radeaux trop peuplés, l'éclat des granits au soleil, les vastes trapèzes des escaliers, leurs faces fuyantes, le pêle-mêle des grands parasols de sparterie, les silhouettes nues et de teintes diverses, le flot des chairs et des couleurs, s'agencent, à chacun de nos coups de rame, en combinaisons nouvelles de kaléidoscope. Au premier plan, le barbotement des grenouilles religieuses. Des corps accroupis, en ligne sur la plus basse marche, soudain se débandent, et leur plongeon crève la mouvante moire. Des çoudras bruns, le crâne rasé, sauf la touffe que saisira Siva

pour les introduire en son paradis, se courbent sur le fleuve, portent à leurs lèvres la coupe débordante de leurs paumes jointes. D'autres, penchés en avant, éparpillent du bout des doigts la surface liquide, la font à petits coups pressés jaillir vers le soleil. Beaucoup de vieilles brahmines dont la mousseline trempée se colle à leurs tristes côtes. Toutes raidies et courbées par l'âge, leurs mèches grises défaites et pendantes, elles grelottent, et pourtant avec quelle attention fixe de folles qui suivent un délire méthodique, elles pivotent sur elles-mêmes, se bouchent une narine d'un doigt, puis l'autre, élancent leurs mains de vieillards vers l'Astre, le dieu d'immortelle jeunesse! Auprès de la misère de ces corps, voici la forme humaine dans sa force et sa perfection de fleur : un rang d'éphèbes debout, dans l'eau jusqu'aux genoux. Ils semblent se baptiser eux-mêmes : chacun se penche, recueille un peu d'eau dans le creux de sa main, et se la verse sur la tête. Ample mouvement du torse qui se baisse et se relève ; remous de lumière dans le gonflement des muscles; geste auguste du bras qui se déploie pour l'aspersion védique ; resplendissement soudain des belles poitrines qui ruissellent. J'imagine qu'ils murmurent les vers fameux du Rig-Véda; ils font partie de l'office du matin [1] : « Eaux, disent les jeunes hommes, donnez-nous la santé, la vigueur, afin que nous sachions la joie. Comme des mères aimantes, versez sur nous votre bénédiction.

1. Appelé office du *Sandhya*.

Lavez notre péché, faites-nous féconds, faites-nous prospères ! » — « Soleil, disent les vieilles femmes, dont les bras décharnés supplient, radieux Soleil, absorbe-nous, absorbe nos fautes en ton immortelle clarté ! »

Cependant, derrière ces figures qui s'empressent aux ablutions, j'en compte beaucoup d'immobiles, des brahmes surtout, reconnaissables à leur peau claire, au fil blanc — celui des deux fois nés — qui leur ceint le torse. Accroupis en bouddhas, au milieu des vaisselles du culte, ils s'absorbent dans l'accomplissement des exercices yogis. Et ces visages tendus, ces yeux fixes, ces regards que nous traversons sans les émouvoir les montrent déjà ravis en Brahma. Sans doute des *smartas*, des initiés, des orthodoxes de la vieille école védantique. En voici un très maigre, très vieux, debout sur un seul pied, l'autre jambe repliée, — en héron qui somnole. Deux autres ont levé leurs bras vers le ciel, et jusqu'à dix heures garderont la même attitude. Mais la plupart baissent la tête, égrènent automatiquement des rosaires, ou bien, les paupières closes, ils ont enfoui leur main droite dans un sac rouge où je sais que leurs doigts travaillent sans trêve, s'entrelacent, se contournent, tricotent des figures mystérieuses : le sanglier, la corde, le poisson, les cent huit incarnations de Vichnou. Plusieurs sont invisibles, emprisonnés dans un de ces cubes de granit qui se dressent sur le dernier degré du *ghat* : on ne découvre leur présence qu'à l'effroi d'entendre une voix qui, tout d'un coup, sort de la pierre. Au

moment où je passe devant le trou grillé, je l'entends qui module, liturgique, secrète, mystérieuse, à peine humaine. Une seconde, la voix s'est détachée de l'universelle rumeur où, parmi les gammes chromatiques de musettes, les battements de cloches, bourdonnent les essaims de formules saintes, les noms des dieux, les *Ram*, *Ram*, *Ram*, les *Shiva*, *Shiva*, *Shiva*, et surtout l'innombrable vibration de la terrible syllabe *Aum*.

Cependant plus émouvante, peut-être, est la fixité des postures où chacun s'isole. On hésite à venir si près : on craint de passer entre ces brahmes absorbés et l'objet-fantôme où leur vision se concentre. Mais chacun reste imperturbable, inaccessible, mentalement seul, inconscient de la présence des autres. Pas un ne paraît me voir, mais moi je les regarde, ces hommes qui se laissent dévisager comme des statues, et, venant du sud, je m'étonne de leur pur type aryen : bel ovale de la face, morbidesse italienne du teint, hauteur du front de marbre, — tant de figures parentes des bustes classiques de la Grèce et de Rome, quelques-unes sœurs des physionomies modernes de nos villes d'Occident. Mais un songe que je ne puis imaginer les possède, et je m'effraye de leurs expressions tendues de manie, d'hypnose, quelquefois de leur rigidité de mort. Ces beaux jeunes gens de haute caste, aux mines de prêtres et d'étudiants d'Europe, quelle suggestion atavique les enlève aux joies et aux travaux de la vie pour les immobiliser là, six heures par jour, toutes leurs énergies concentrées sur le

dévidement des litanies qui s'accélèrent, sur le mécanique et vertigineux manège où sentiments, pensées, tous les événements de l'esprit se brouillent et s'effacent comme fondent en grisaille les couleurs d'une toupie fixe dans la vitesse de sa rotation ? Et ces dévotes qui s'aspergent, ces blanches septuagénaires dont j'aperçois un peu, sous le bord du voile, les cheveux d'argent bien séparés, en deux nappes, — comme elles ressemblent à nos grand'mères ! Oui, j'ai vu ces maigreurs et ces pâles bouffissures, ces mêmes lèvres amincies et rentrées, ces mêmes prunelles fanées, chez de vieilles matrones de France, dans les sombres appartements de nos villes. C'est toute la même usure vénérable. Mais celles-ci sont vêtues à l'antique, et de blancheur ternie, — triste voile, celui des pauvres veuves-parias dont la rencontre est de mauvais augure; pourtant il tombe en beaux plis de dignité, comme la draperie des sérieuses figures qui se penchent sur les morts aux bas-reliefs de la Grèce. Le nom qu'invoquent à présent leurs lèvres tandis que leurs mains implorent l'Astre, c'est Mitra, c'est le nom du dieu solaire que l'Occident jusqu'au fond de la Gaule connut en même temps que le Crucifié. De la Perse, de l'Inde, de l'Orient déjà fabuleux, sa gloire avait gagné, traversé l'empire romain. Elle règne toujours à Bénarès [1]. « Mitra, chantent les brahmines, Mitra soutient la terre et le ciel, Mitra d'un

1. Exactement, le Mithra perse fut à l'origine le même dieu solaire que le Mitra védique, mais il eut ensuite son développement indépendant.

œil inflexible contemple toutes les créatures. Offrez à Mitra le sacrifice du beurre ! » Et ces aïeules accomplissent les gestes des vieux cultes classiques. L'une d'elles, inclinant un cuivre en forme de patère, fait une libation de crème : une tache blanche s'élargit dans l'eau verte où traînent des jasmins.

Mais autour d'elles, les hommes, les vieillards de leur race ne sacrifient point. Ils méditent, en rangs, la tête baissée. Crânes vastes, aux aigus méplats qui brillent au soleil avec les luisants clairs, l'aspect dense de l'argent poli, si différents des têtes rasées des çoudras dont le cuir est obscur. Avec leurs bésicles, leurs sèches lèvres intellectuelles, ces vieux brahmes ressemblent à des évêques chenus, à des savants vénérables de nos académies. Deux ou trois sont énormes, soufflés par le riz, impotents de graisse blafarde : leur tête en boule, leur menton qui s'étage, font songer à de pesantes figures d'empereurs romains. On s'étonne, après les ordinaires foules à peau sombre des bazars et de la rue, de trouver là, rassemblé, ce peuple de brahmes, ces blancs, ces Européens égarés — depuis quand ? — sous les tropiques, étrangement mêlés à l'humanité de l'Inde et si différents d'elle ! Des frères d'autrefois, fidèles aux premiers cultes aryens, et dont le front, les traits intellectuels annoncent la race philosophique, celle qui, regardant l'univers, s'est mise à le penser. Seulement, le climat torride, le régime théocratique qui depuis trois mille ans les fait souverains spirituels de l'Inde, la nécessité d'assurer par la crainte superstitieuse et la complication croissante du

rite leur domination sur deux cents millions de cerveaux inférieurs, les vertigineuses métaphysiques, toutes ces influences de déséquilibre leur ont fait à la longue des âmes que nous ne savons pas lire.

Trois coups de rame détachent notre barque de la rive. Mes regards quittent le dessous ombreux des plafonds de paille; ils se relèvent sur l'étendue oblique des *ghats*. De nouveau, jusqu'à la base des palais, ils s'y promènent, largement, à l'aise, et l'étonnement disparaît dans la pure joie d'admirer. Rien que de la beauté, — beauté d'ordre universel et dont un Grec se fût enchanté, comme j'en sens l'ivresse, Européen moderne. Je ne sais si je suis sous les tropiques, en Asie, je ne vois plus le barbotement, ni l'extase, ni le détail dément du culte hindou. Au-dessus des gens de l'Inde, brahmes et çoudras affairés aux dévotions sur les marches d'en bas, il n'y a plus que des figures d'un caractère général. Librement, par groupes, elles s'étagent, s'ordonnent comme pour des frises et des frontons, sur les degrés immenses, sur les fonds de pierre lumineuse. Des bronzes vivants sont assis là-haut, se reposent après les lustrations, et sous la moulure grecque d'une muraille, sous son étendue lisse, ces corps virils prennent un sens émouvant : l'éternelle simplicité de la pierre, des lignes, des plans géométriques, et la simplicité de l'éternelle forme humaine ! Comme des gladiateurs, des jeunes gens se frottent d'huile, et puis déploient leurs membres, font des gestes de gymnique. Un escalier monte droit

de la crête du *ghat* jusqu'à la terrasse d'un grand palais : l'observatoire dont les instruments antiques dessinent là-haut leurs formes étranges ; et sur les marches, des athlètes qui s'étagent jusqu'au toit brandissent des massues, tendent des silhouettes héroïques. Plus bas, en voici d'autres qui se dressent en paix, hanchant un peu : d'une main distraite ils retiennent leur pagne autour de leur ceinture. Plus bas encore, de belles nudités escaladent les degrés d'un pas élastique, sur la pointe du pied, les bras écartés, leurs deux mains balançant chacune un petit vase.

Mais rien ici n'est plus classiquement beau que les processions de femmes. Elles ont rempli leurs jarres de l'eau sainte qui doit servir aux cultes du foyer, et maintenant, à travers les cent lignes parallèles qui rayent l'oblique nappe de pierre, elles remontent de la berge : longue ascension rythmée par les paliers qui se succèdent avec une régularité de stances. Sous la féerie des palais, noblement, elles gravissent les escaliers de lumière ; au-dessus de la foule confuse le jaune, le vert, la pourpre lamée d'or de leurs voiles exaltent leurs simples accents de triomphe. Elles montent, le col droit, la tête haute, sous la charge de la sphère de cuivre qui fait la rigidité fière de leur démarche. Avec lenteur, l'un après l'autre, leurs pieds nus posent sur les dalles que tant de pieds nus ont polies, et les plis verticaux de leur draperie oscillent au rythme alternatif des genoux qui, de gradin en gradin, fléchissent et se relèvent. Et plus légères, d'autres troupes descendent et les croisent, leurs urnes

vides à l'épaule, ou bien portant des brassées de fleurs qu'elles vont jeter à la sainte Ganga. Mais beaucoup de belles filles demeurent immobiles dans ce va-et-vient ; à des niveaux différents elles s'espacent sur les lignes de pierre. Avec art elles remettent les frissonnantes mousselines de leurs voiles : un envolement d'orange, de jaune qui se pose sur les têtes, les épaules; et par-dessous, tandis que leurs bras se déploient, tressaille tout entier le mauve *sari* qui les enveloppe jusqu'aux chevilles.

Et puis c'est un très long cortège de vieilles, drapées de blanc et qui tiennent des bols de cuivre. Elles ont surgi de la fente obscure entre deux grands perrons, et les voici qui cheminent, une à une, en file égrenée tout le long du même degré. Mais elles s'arrêtent à l'angle d'un *ghat* dont le côté plan tombe d'une chute perpendiculaire dans le fleuve, et dressées sur la muraille à pic, avançant le bras au-dessus du vide et retournant d'un même geste leurs cratères, toutes ensemble font leur libation. Après quoi, tout de suite, les voilà reparties, les blanches vieilles femmes, à travers les étendues des gradins, et longtemps ma barque suit leur ligne qui passe d'un *ghat* à l'autre, descend jusqu'aux berges de marbre ou de poussière, contourne la crique charbonneuse où brûlent les feux des morts, remonte, parfois disparue derrière le fouillis des chapelles, mais circulant toujours. Et soudain elles ont trouvé leur issue : toute la blanche théorie s'est enfilée dans la cheminée qui grimpe raide entre deux palais jusqu'à la ville.

*
* *

Il est plus de dix heures ; toute brume s'est évanouie. Sauf quelques brahmes encore perdus dans l'extase, le grand recueillement sur les marches d'en bas est fini. Finies de même les dévotions aquatiques ; mais sur les degrés le feu du soleil exaspère la vie de la multitude. On dirait que de ce fourmillement qui s'attise sort la chaleur croissante, réverbérée par les perrons, les façades, avec l'insupportable lumière.

Nous venons de nous arrêter devant le plus bruissant de tous ces *ghats*. Jusqu'en haut il bouillonne, celui-là, d'humanité mouvante. Les chapelles, les petits sanctuaires, les cubes et prismes de granit le hérissent avec les autels improvisés, les plates-formes chargées de fleurs, de feuilles et de scintillements. C'est un encombrement qui déborde sur le Gange et dont son eau pénètre les interstices comme la mer une masse ramifiée de coraux. Là-dessus les prodigieux champignons-parasols s'entremêlent dans leur foisonnement ; par endroits le *ghat* disparaît sous leur multiple carapace. Et par derrière, à mi-hauteur, de belles terrasses surgissent, portées par des colonnades, couvertes de splendeur vivante et bariolée, car des femmes en longs voiles s'y érigent, leurs purs éclats de couleur isolés, exhaussés au-dessus de l'universelle confusion comme de claires fanfares sonnant sur un tumulte d'orchestre.

Mais tout en bas, à gauche, quelles catastrophes ont produit ces désastres ? Des architectures éventrées

et demi-englouties dans le Gange, ruines colossales où les parfaites arêtes des murs finissent en des masses déchirées, ruines admirables par la précision adamantine des plans de granit, par la rigide pureté de la grecque brodée sur les contours, par le lisse, le net des matériaux bien taillés et jointoyés. Des constructions stables pour toujours, et pourtant des effondrements ! Les poussées des crues ou les secousses de la terre ont rompu le quai superbe que voici. Tout zigzaguant et disloqué, il est encore chargé de ses édifices : tours d'angle, murailles, pyramides brahmaniques restées entières, inusables, mais penchées ensemble dans une attitude de chute, et disjointes parfois en trois, quatre longs morceaux qui glissèrent à demi l'un sur l'autre, comme des piles de dames qu'un enfant vient de faire crouler. Des terrasses intactes, un cône culbuté sortent de la pesante eau verte, et les guirlandes qui tournoient dans le courant s'accrochent à leurs saillies.

C'est au pied de ces ruines, dans une anfractuosité de la berge, que brûlent les bûchers. Qu'ils sont petits et bas ! Quoi ! voilà qui suffit à dévorer la forme humaine ! Mais les flammes dardent de vives aigrettes, et les tourbillons d'étincelles pétillent dans les grasses vapeurs de la chair qui fond. Le lieu est sinistre, noir comme d'un incendie. Les hauts murs ébréchés l'enveloppent, avec de tristes talus de poussière. Sur la vase, des cadavres ficelés en de roses mousselines attendent leur tour dans un humide semis de braises éteintes et de tisons : quatre longues

et rigides momies ligotées dans l'étroit linceul. A l'extrême bord de la plage, elles trempent à demi dans l'eau plate, sanctifiées avant de passer au feu, par cette onde où, tout à l'heure, les parias à peau noire chargés des besognes funéraires pousseront leurs cendres.

Devant la crique, un pêle-mêle de jonques amarrées, toutes chargées de bûches : le combustible qui afflue sans cesse pour l'entretien de ces feux éternels où, de siècle en siècle, vient s'anéantir la matière des générations.

Et tout près, palpite la vie hindoue, qui ne s'inquiète pas des écroulements ni de la mort. Au-dessus des fumées sinistres s'élargit la mêlée des chairs et des couleurs. Ainsi l'ascension des beaux degrés continue la pente des escaliers rompus ; les temples où les vivants se ruent aux adorations se haussent par-dessus les monuments submergés dont ils répètent exactement les formes ; les cultes d'aujourd'hui continuent ceux d'autrefois ; l'éternel présent émerge de la mort, de la mort illusoire où tout s'abîme en vain, et qui n'est rien, puisque l'univers triomphant en surgit toujours, peuplé de vie, illuminé de conscience, comme ce *ghat* radieux et pullulant sort du Gange et des ruines englouties.

Nous sommes au centre du monumental croissant déployé le long du fleuve, au plus brûlant foyer de la frénésie religieuse. On songe à la démence héréditaire et systématique qui l'entretient ici, cette fièvre, à tous les rêves qui flottent depuis si longtemps, avec

l'immense rumeur, sur ces lignes de gradins. Trois fois sainte à tous les millions d'habitants de l'Inde est chacune de ces dalles. Le pied béni de Vichnou les a marquées de son empreinte. Dans leurs niches, parfois dressés à même sur les marches, gesticulent les Hanumans-singes, luisants d'huile ; et les Krishnas bleus jouent de la flûte, les Kalis noires dont les yeux sont tout blancs brandissent des têtes coupées, les Parabattis dansent, les Durgas dorées, appuyées à leurs lions, agitent des couteaux au bout de leurs dix bras, les Ganeshas obèses, à trompes d'éléphant, oppriment les minuscules souris qui leur servent de destriers, les cobras de pierre gonflent leurs capuchons. Et voici des vaches vivantes qui ruminent, supérieures à la folie humaine, trop rassasiées d'adoration pour prendre la peine d'ouvrir les yeux. Voici des stèles qui commémorent des autodafés, voici des lingams générateurs : des femmes les arrosent, les couvrent de feuilles fraîches pour calmer les incandescences qui ne cessent pas de produire la vie de l'univers. Vénération à tous les grands dieux de l'Inde, et puis aux dieux locaux de ce *ghat* ! Gloire à la châsse d'Amapurma qui détourne les famines de Bénarès, à celle de Shunrakeshwar où les femmes viennent prier pour des enfants mâles, à la pierre de Mansarowar qui chaque jour grandit de l'épaisseur d'un grain de millet, à la citerne du Destin où les pèlerins avides se penchent pour lire leur fortune aux mouvements de leurs reflets, à la chapelle de Tarakeshwar, bon génie des morts, celui qui leur

murmure à l'oreille les mantras sauveurs : il trône sous l'eau au fond d'un réservoir ! — Derrière les palais, sur le plateau, invisibles d'ici, mais tout près, se lèvent les fameuses pointes d'or du grand temple de Siva, à vingt pas du temple-étable, où j'ai vu les dévots tourner, la face préoccupée, tourner comme les agités d'un asile autour des vaches saintes, leur jeter aux naseaux des pincées de riz, des fleurs, de l'eau bénite, leur saisir la queue pour, avidement, s'en caresser la figure. Et par là, c'est aussi le puits de Kali, dont les malades boivent l'eau pourrie par les fleurs d'offrande, et celui non moins fétide de la science, où réside Mâhâdeva, et le taureau de pierre qu'il vient chevaucher la nuit. Sur un autre *ghat*, vers l'extrémité orientale du grand amphithéâtre, s'allonge la forme du grand Bhima, ce héros Pandava, fils du Gange, que chantait, il y a plus de vingt siècles, le poète de la Bhagavad-Gîtâ. Colossal et béat, long de dix mètres, il gît, les yeux dans le soleil, sur les degrés d'où le Gange, dit-on, l'emporte une fois par an pour le rapporter exactement à sa place.

Cependant plus merveilleux encore est le *shivala* de Bridhkal. Un rajah dévot à qui Siva rendit la jeunesse le construisit, disent les brahmes, à l'époque Satjug. Or n'oubliez pas qu'elle a duré, l'époque Satjug, 1 720 000 années, que les ères Trata et Dwapura vinrent ensuite, dont la première compte 1 296 000 et la seconde 864 000 ans ! La période actuelle est la triste Kalijug, la plus mauvaise, où les hommes dégénérés ne savent plus adorer les dieux, — heureuse-

ment la plus brève : elle ne durera que quatre mille deux cent soixante-dix siècles ; mais à peine en avons-nous atteint le cinquième millénaire! Tout calcul fait, ce petit monument a donc au moins deux millions cent quarante mille années[1]. Dans ces vertigineuses perspectives s'enfonce le rêve dont s'hallucinent les yeux des pèlerins de Bénarès.

Autour des lieux sacrés se pressent les pèlerins de toutes les races de l'Inde. Le parfait rectangle d'une haute plate-forme, sur de beaux encorbellements, n'est peuplé que de femmes du Sud. Je les reconnais. Voilà bien leurs visages plus lourds que ceux du Nord, plus chargés d'orfèvrerie et de sérieux animal, et qu'un jus de safran dore comme des masques d'idoles. Physionomies sauvages, voiles de pourpre sombre et largement rayés de jaune, de noir, harmonies de gravité somptueuse, quelle surprise de retrouver ici tout cela! Comme, soudain, la vue de ces femmes groupées m'emporte loin du Gange! Un instant je revois l'Inde tamoule, les puissants cocotiers jaillis de l'ardente terre rouge, les cénacles de dieux géants et peinturlurés, sous les palmes, dans les campagnes, — surtout les pagodes vastes comme des villes et de type inconnu dans l'Hindoustan, leurs pylônes démesurés où s'écrasent, ondulent, rang sur rang, les milliers de formes animées, et l'obscure

1. En ne comptant pas, disent les brahmes qui ne veulent rien exagérer, la période Satjug, puisqu'on ne sait pas à quel moment de la Satjug ce *shivala* fut construit.

immensité des corridors, et les grimaces des noires idoles de cauchemar, et la nudité des prêtres-démons, et les ténèbres des naos qui les font ressembler, ces pagodes, aux temples de la vieille Égypte.

Mais vibrent soudain de stridents appels de trompes, et cette vision s'est dispersée. C'est une secousse qui détourne nos regards ; ils cherchent, s'arrêtent au faîte du *ghat* où je distingue un remous plus épais de nudités et de splendeurs. C'est bien de là que jaillit le mugissement rauque, et des battements de sistres s'y mêlent, des tam-tams sauvages, transpercés à présent d'un charivari chromatique de fifres. Musiques de fête, me dit le batelier qui s'arrête et s'informe, joyeuses sonneries en l'honneur d'un rite religieux dont s'acquitte un puissant banquier de Calcutta. Bon vichnouiste, c'est-à-dire conservateur rassis et respectueux des traditions[1], il a laissé là Bourse, reports et commis, pour venir laver ses péchés d'usure dans le puits de Manikarnika, plus saint encore que ceux de la Science et du Destin. Un cortège de brahmes lui fait un rempart contre la presse des curieux et dévots ; son *gou-*

1. Siva, dieu des intégrations et des dissolutions, de l'amour, de la vie, de la mort, de la vie qui sort de la mort, est surtout adoré par les pauvres, les femmes, les ardents, les ascètes, les fanatiques L'office propre de Vichnou est de *maintenir* l'univers, de conserver les formes en voie de devenir, par suite de protéger ce qui est établi. Viennent l'âge, les enfants, les honneurs, la fortune, l'Hindou tend à quitter le culte dyonisiaque de Siva, de ses femmes amoureuses du sang, pour celui de Vichnou et de ses avatars. Le socialiste-révolutionnaire se change en bourgeois conservateur.

rou[1] lui dicte les mystiques formules ; il les répète, et le triomphal tintamarre sonne au loin son pardon : le voilà nettoyé ! il a fait le plongeon dans l'onde trois fois puante, — trois fois pure et purifiante, car elle est la sueur même répandue par Vichnou qui creusa la grande cuve, et le dieu Siva, y voyant danser des millions de soleils, trembla d'un tel plaisir que sa boucle d'oreille y tomba.

J'ai quitté là ma barque. Traversant un rang de brahmes encore fixés dans leur hypnose, je me suis aventuré sur le *ghat*. Quelle sensation de s'y perdre, de s'enfoncer au sein de cette humanité étrange que son rêve avait amenée là, possédait, agitait, — un rêve que seul peut-être parmi tous ces milliers je ne partageais pas ! On se pressait à l'ombre des prodigieux parasols d'osier; les gourous y siégeaient, traçant avec des cendres, sur les fronts qui s'offraient, les signes redoutables de Siva, de Vichnou. J'en voyais qui tiraient des horoscopes, ou, d'un doigt rapide, accomplissaient des opérations magiques : on leur jetait des pièces de cuivre. Des hommes s'éventaient avec des plumes de paon pour conjurer les néfastes influences. Des malades, des vieux aux côtes saillantes, gisaient sur des claies, amenés de très loin pour agoniser là, car la vue du Gange écarte les anges infernaux de Yama. Et maintenant la vie reprenait son mouvement ordinaire ; le *ghat* se changeait en bazar;

1. Directeur spirituel. Chaque Hindou est soumis à un brahme qui est son gourou.

on y vendait des fleurs, des idoles, des étoffes, des cuivres; des piles de fruits montaient en tas multicolores sur les beaux degrés; des *hookahs* s'allumaient. Accroupis entre les bras des barbiers accroupis, des çoudras abandonnaient au rasoir le cuir de leurs sombres têtes. Les changeurs, à leurs tables, devant leurs piles d'*annas* et de *païces*, devant les chapelets de coquilles dont la douzaine vaut la moitié d'un liard, provoquaient les clients. Et par troupes, les statues nues ou voilées remontaient avec nous, entre les groupes de brahmes, de marchands, de malades, emportant l'eau sacrée dans leurs vases pour les autels domestiques.

Mais plus haut, du côté du Manikarnika, on s'arrêtait autour des chapelles pour de nouvelles dévotions, et la presse était grande : une foule lentement mouvante, dont s'engorgeaient les espaces étroits entre les sanctuaires, et je n'avançais que poussé, porté par son flot. De temps en temps, pour de nouveaux pénitents, pour de nouveaux plongeons, les trompes du Manikarnika reprenaient leur sabbat. Des cloches battaient dans les édicules, tirées par toutes les mains qui passaient, battaient pour attirer l'attention des dieux. Si près des surfaces réverbérantes de granit, l'air frémissait d'ondes enflammées; et de troubles odeurs flottaient, d'aromates, d'œillets, d'épices, de fade chair humaine, traversées parfois d'écœurantes bouffées de grillade, car la fumée des bûchers nous arrivait d'en bas, à droite, en tourbillons soudains. On vociférait, on appelait les dieux : *Hari! Hari! Shiva! Shiva!*

Mais surtout c'était un infini murmure, et dans l'universelle rumeur, j'entendais à peine, mais, sur les lèvres, je lisais les syllabes *Shiv*, *Shiv*, *Shiv*, et *Ram*, *Ram*, répétées si rapides que ces lèvres vibraient dans un tremblement continu. J'avançais, glissant sur les dalles trempées de l'arrosage des lingams, sur les fleurs tombées à terre et fripées par les milliers de pieds nus. Des bousculades me heurtaient à des taureaux de basalte, à des vaches vivantes. Une fois, ce fut une chose grisâtre et dont le choc froid et mou me terrifia : une statue de mastic, accroupie sous un portique et dont une voix sortit caverneuse, — un fakir impassible, terreux, inhumain, sa chevelure, sa face, toute sa nudité enduite de blanchâtres cendres humides. J'avançais entre les corps, les têtes, les épaules, mais les yeux ne semblaient pas me voir, ne semblaient absolument rien voir. D'ailleurs je me sentais passer là comme invisible. Sensation de vertige, de détresse, de solitude surtout, d'angoissante solitude....

Cette masse humaine franchie, j'atteignis un des corridors qui montent jusqu'à la ville. Étourdi encore, je m'arrêtai pour respirer. Tout le *ghat* s'étendait à mes pieds, et par delà, vers l'ouest, l'admirable perspective des autres *ghats* et des vieux palais. Où me trouvais-je transporté? En quel point de l'espace, en quel instant de la durée? Il me semblait retrouver un monde pour lequel le pendule des siècles avait cessé de battre. N'était-ce pas un lumineux matin des temps antiques, une grande cité païenne d'autrefois, une Babylone, une Carthage, menant toujours ses pompes, ses

triomphes, ses théurgies, ignorante d'aujourd'hui, se livrant à ses cultes, — culte de l'Eau, du Soleil, du Ciel, — sacrifiant à ses familles d'idoles dans le beuglement féroce des conques, sous le hérissement des terrasses, des grands édifices, sous les drapeaux claquants et portant aux pointes d'or de tous les temples les noms et la gloire des grands dieux?

Une ville antique, mais une ville de l'Inde, de la vieille Inde panthéiste dont le renom attirait déjà le Macédonien. Par-dessus les hommes, les bêtes, les choses, des groupes de pyramides feuillues affirmaient l'Inde, les plus minces pareilles à des épis, les plus épaisses à des artichauts, à des fruits de conifères, — toutes répétant le thème unique du bourgeon, chacune rutilante et dorée, traduisant avec magnificence aux yeux, portant haut dans le ciel l'idée brahmanique de germination, de croissance graduelle et multiple, l'idée contenue dans le nom même de Brahma[1], celle de l'univers que sa vie déploie du dedans, en processions inépuisables de formes, celle de l'unité qui se *produit* et se développe dans le nombre.

Mais parfois l'âcre effluve déjà senti montait jusqu'à nous, avec la fumée des bûchers. Le voile de mort passait, subtil, à peine visible. Aussitôt toute la fourmillante perspective semblait ondoyer, et se troublait, se décolorait, fondait comme du rêve, comme une vision, comme un fantôme sans substance....

1. La racine de Brahma est *brih* = croître.



LA SAGESSE D'UN BRAHME

La Sagesse d'un Brahme

Celui qui naquit de Soi-même perça les sens vers le dehors. C'est pourquoi l'homme perçoit le monde qui est au dehors et non l'Atman qui est au-dedans. Çà et là un sage replie son regard en dedans et voit le Soi intérieur. (*Katha-Upanishad*, IV, I.)

O nuit, affranchis-moi de l'univers! Le monde pâlit, le monde, spectre décevant que le jour place devant moi, et c'est moi-même qui suis le monde. (Richard Wagner, *Tristan et Isolde.*)

— Le fantôme du monde! C'est une idée qui règne depuis très longtemps à Bénarès. Une des plus vieilles *Upanishads*[1] raconte la leçon qu'Ajataçatru, un ancien roi de cette même Bénarès, enseignait ici même au brahme Balaki. Brahma, expliquait-il, c'est-à-dire l'Être réel n'est point dans les apparences, ni même dans l'âme qui les voit; il est plutôt dans l'âme qui les rêve, ces apparences n'étant que les

1. *Upanishads* : traités philosophiques, généralement dialogués, annexés aux Védas à des époques différentes, et dont les plus anciens semblent bien antérieurs au Bouddhisme. Le sens primitif du mot *Upanishad* serait donné, suivant Max Müller, par les racines *sad* : s'asseoir, — *ni* : en bas, par terre, — *upa* : près de, et *Uspanishad* aurait signifié à l'origine : séance ou assemblée de disciples autour d'un maître. (*Sacred Books of the East.* Vol. I.)

rêves successifs de Brahma. A son plus haut degré, il est dans l'âme qui dort et ne rêve pas, dans le sommeil noir d'où sortit, où s'évanouira tout fantôme[1].

Dès que l'on a quitté l'hallucinante vision du matin au bord du Gange, on se sent hanté par ces vieilles idées de l'Inde. Nul morceau de réalité sensible ne tient plus du songe, du songe lumineux qui se déploie et va s'effacer dans la nuit. Aussi bien, la philosophie de l'Illusion n'a point quitté Bénarès. Par-dessous les Puissances que le vulgaire adore sur les *ghats*, par-dessous les multitudes des dieux, des hommes, des bêtes, des choses, par-dessous l'infinie nature diverse et colorée, le Purusha aux mille têtes, aux mille bras, aux milliers d'yeux, qu'invoque le pieux Hindou, des pandits initiés cherchent encore l'*Atman*[2] primitif, le Brahma neutre que l'on ne décrit qu'en disant : non, non. Nul ne peut le connaître, cet *Atman*, ni l'entendre, ni le sentir, ni le voir; on ne peut même pas le penser. Et pourtant il se laisse trouver, ou plutôt retrouver, car il est en nous ; il n'y a rien d'autre en nous. Pour atteindre cette unique réalité, que le brahme s'efforce de supprimer en soi tout ce qui n'est point substantiel : pensée, sensation, désir, tout mouvement, tout événement de l'âme ! Ce qui reste c'est son vrai *Lui-même*, c'est Dieu, l'Ame unique qui ne devient plus et ne reflète plus rien, le sujet pur, délivré de l'objet, le miroir dans la nuit, le Premier

1. *Brihadarayaka-Upanishad*, II. Ad. 2, Brah. 1.
2. *Atman*, souffle, âme, substance, soi.

Brahma[1] qui revient à l'absolu sommeil et dont le rêve s'est effacé. En abolissant en lui toute conscience de ce dehors où se limite sa propre personne, toute conscience de cette personne où se limite le dehors, l'homme trouve Dieu, commune essence du monde et de lui-même. C'est l'extase, et quand elle est complète son effet est complet : rien ne reste de l'illusion. L'élan de la vie peut bien se poursuivre pendant quelques années jusqu'à la mort, mais, ce terme atteint, l'homme est délivré : il ne renaîtra plus. Rare est une telle félicité ; il faut des milliers de vies pour la gagner, et la plupart ne connaîtront jamais que les Paradis ordinaires[2]. Mais on s'en rapproche par les méthodes yogas, par les minutieuses disciplines dont je suivais les gestes ce matin sur les escaliers du Gange.

Ainsi, à la différence du panthéisme moderne d'Europe qui voit dans la vie et la conscience croissantes du monde le Dieu qui devient et se dégage, l'Inde a fait son Dieu suprême du pur inqualifié, et ce que l'Europe considère comme le progrès de l'Être, elle l'appelle sa déchéance. C'est que les deux grands aspects par quoi se détermine *ce qui est*, le monde du dehors et celui du dedans, n'existent que par notre effort, comme le sait l'homme fatigué qui sort à regret

1. Appelé simplement *le Premier* par les Alexandrins qui durent connaître les doctrines brahmaniques et par qui se fit le croisement entre l'Inde et la Grèce.

2. Les paradis temporaires de Siva et de Vichnou et les mondes invisibles ou lointains que peuplent les formes d'être supérieures à l'homme (esprits, génies, dieux), ces formes d'être n'étant que des étapes sur la route des transmigrations.

du sommeil, et recommence avec un serrement de cœur, une angoisse de lassitude, à composer sa vision de la veille. Grand effort qui met en mouvement, assemble des images, les oppose en deux groupes généraux, celui dont je dis *moi*, et l'autre, l'univers ; puis, à l'intérieur de chacun de ces groupes, en forme, en classe une infinité d'autres. A l'Européen normal cet effort sembla toujours le bien. Mais à la race blanche dont le soleil de l'Inde tuait les énergies de joie et de vouloir, toute activité parut bientôt un mal. Elle ne vit le bonheur que dans le repos, le bonheur absolu que dans l'absolu repos, dans l'arrêt de ce travail de l'esprit qui construit et maintient l'un devant l'autre le monde intérieur et celui qui nous entoure. L'Inde jugea donc que l'état suprême de l'homme, c'est la dissolution de la personne, l'extase, l'anesthésie, la mort en soi du désir, père de l'éternelle et double illusion. Elle jugea que le plus sublime état de Dieu, c'est le vide, la réduction de la sphère infinie à son centre inétendu, l'indétermination pure, celle de l'absolu sujet qui ne perçoit rien et ne se perçoit pas lui-même. Le rêve est supérieur à la veille et le pur sommeil au rêve. C'est pourquoi, disait le vieux roi, le plus haut Brahma est celui qui dort et que ne trouble aucun rêve.

Ainsi, comme des musiques, comme toutes les créations spontanées de l'homme, les philosophies de l'Inde ne traduisaient que des états de volonté, — les degrés négatifs de son vouloir vivre.

⁂

L'enseignement qu'un roi de Bénarès donnait à son disciple, il y a, sans doute, plus de deux mille ans, un brahme me le répétait hier à Bénarès. De l'Atman primitif, de ses diverses apparences, de ses relations avec l'âme humaine, avec le monde, il me parlait, et j'entendais sonner dans sa bouche les mêmes noms sanscrits que l'on trouve dans les vieux textes augustes. C'était toujours l'antique doctrine de l'Inde, celle qui, par le bouddhisme, se propagea vers l'Orient jusqu'au Japon ; celle qui, probablement au début de notre ère, rayonna vers l'Occident jusqu'aux écoles gnostiques d'Alexandrie, et dont la trace se décèle à l'analyse dans notre christianisme. Seulement, le pandit que j'écoutais est pénétré des idées modernes d'Europe en même temps que d'ancienne sagesse d'Orient. Hegel et Fichte, Stuart Mill et Spencer lui sont familiers comme toutes les vues générales de notre science. Il les transposait en termes de philosophie hindoue, et les profondes intuitions des vieux ascètes, il les traduisait en langue scientifique d'Occident. Il poursuivait la pensée de ses ancêtres, mais en s'éclairant des résultats de nos patientes méthodes expérimentales.

C'était au *Hindu College*, forteresse de la tradition religieuse et du mysticisme de l'Inde contre l'invasion des idées d'Occident. Car celles-ci exercent une action dangereuse sur les étudiants indigènes des universités où se donne la haute culture anglaise. Pour des âmes

d'une autre espèce et que nulle hérédité n'a préparées, cette greffe soudaine est un principe de désordre. Le développement harmonique de leurs tendances natives est rompu. Elles se *démoralisent*, arrivent au désarroi, au scepticisme cynique et veule que l'on remarque aujourd'hui chez les babous qui savent trop bien l'anglais.

Dans ce collège où il professe les philosophies sanscrites, j'eus quelques entretiens avec le pandit qui s'appelle Bhagavan-Das, c'est-à-dire : Serviteur du Seigneur. Il me reçut dans une petite chambre faite pour la méditation, et dont la pâleur de chaux, l'ombre fraîche et le silence me pénétrèrent, après trop de lumière et de fourmillement hindous. Il me semblait quitter la surface ardente des choses, et loin des bruits du monde, m'enfoncer dans ce calme et secret dedans que désirèrent les anciens maîtres. Cette chambre était nue, sans meubles, mais deux images sacrées brillaient au mur blanc, derrière des plateaux de jasmin. Je n'en sus reconnaître qu'une, celle de Sarasvati, fille de Brahma, mère des Védas, déesse de la sagesse et de la science. Portée sur un lotus, elle siège au milieu des fleurs, et ses doigts jouent dans les cordes d'une viole. Au-dessus de ces images, des caractères dêvanâgaris s'alignaient, superbes et précis sous leur forte barre horizontale. L'un de ces textes, tiré du *Mâhabhârata*, me fut traduit. Il disait : « Que t'importent les richesses? Que t'importent des parents ? A quoi te serviront des femmes, ô fils qui dois mourir? Cherche l'Atman, Cela qui est caché

dans la nuit de la caverne. Où sont allés ton père et les pères de ton père? » Mais la principale inscription au-dessus de la porte ne portait que ces mots : « Paix à tous les êtres! »

A voix basse, dans le demi-jour de cette petite chambre, le « Serviteur du Seigneur » parlait. Avec quelle patience, quelle lucide simplicité il répondait à mes questions! Une sérénité modeste et qui ne s'échauffait pas tandis qu'il déroulait devant moi les grands traits de sa vision du monde. J'ignore s'il sentit mon respect croissant, ma tristesse à l'idée que tant de science se cachait là, et que jamais il n'appartiendrait à cette légion de chercheurs qui, en Europe, se connaissent, s'excitent, s'applaudissent, et dont la foule apprend les noms. Il parla très longuement, et quand l'heure vint de nous séparer, après nous être dit tant de choses de ce qui tourmente les hommes, ceux de l'Inde comme ceux d'Europe, il croyait bien prononcer pour toujours son pensif et tranquille adieu.

Mais avec le même sourire profond et sans gestes qu'il m'avait dit cet adieu, il m'accueillit de nouveau quand, le jour suivant, je le fis prier encore une fois de me recevoir. Simplement cette âme se prêtait en toute complaisance, en toute courtoisie, se prêtait à un être qui passait, avec cette bonté qui s'adresse à tous les êtres et ne s'émeut point de les voir passer. De nouveau, il parla des plus hauts sujets, tout uniment, mais son regard, son accent me frappaient; j'y sentais une dignité singulière, celle de l'esprit qui a fait sa demeure de la paix des hautes régions, le sérieux

constant, intense et pourtant si calme qui nous émeut dans les dialogues des vieilles *Upanishads.* Il était vêtu du plus simple et sévère costume européen, mais on ne regardait que sa figure ; elle en ressortait plus étrangère et lointaine. Elle me charmait, jeune et belle, d'un bronze très clair, nuancée d'une gravité, qui tenait ou peut-être ne tenait pas de la mélancolie, et souvent se détendait dans le sourire qui recule, s'attarde et contemple. Sûrement nul rire ne venait jamais rompre le calme de cette physionomie; lentement elle allait de la gravité au sourire pour, lentement, revenir à sa gravité douce. Il se penchait en parlant, et ses yeux attachés aux miens me captivaient de leur noire lumière. L'amour brahmanique y rayonnait, cet amour qui ne fait plus la distinction entre autrui et soi-même, et se fonde sur la certitude que Dieu est la substance commune de tous les êtres. Admirable et tranquille lumière, clarifiée par l'ascétisme et la méditation, purgée de passion et d'égoïste vouloir, l'homme ayant atteint les deux états supérieurs : la *varyaga*, la mort en soi du désir et la *krita buddhi*, l'intelligence vraie, celle qui ne voit plus les choses que sous le caractère d'éternité. Cette douce et ferme paix du regard! Je l'imagine chez les maîtres stoïciens, chez un Lucius Verus, chez un Marc-Aurèle, avec cette bienveillante austérité du visage, cette expression de haute et modeste dignité, de vigilance exercée sur soi, cette tenue attentive et discrète, cette mesure disciplinée du geste et de la parole, et cette forme amincie du corps, du corps à qui rien n'est

accordé que le nécessaire et le convenable, et qui disparaît, qu'on ne remarque pas sous la spiritualité radieuse du front.

De ce qui me fut dit en ce lieu de retraite, sous l'image de la déesse Sarasvati, je garderai moins la mémoire que de ce lointain sourire, de ces yeux, du ton de ces paroles, et de tout ce qui me frappa de la plus durable impression de respect. C'était un tête-à-tête, une véritable *Upanishad*, avec les questions brèves du disciple qui demande l'initiation et les réponses peu à peu chargées d'éternité du maître, mais une *Upanishad* moderne, où surgirent quelques idées bien étrangères à l'Inde.

Le soir, je notais ces leçons. J'en rapporte ici l'essentiel, en supprimant, pour abréger, le dialogue, les répétitions. Il me disait :

« Il est plus facile aux hommes de l'Inde qu'à ceux d'Europe de connaître leur *Moi* véritable. L'Illusion est chez vous tellement riche ! De jour en jour, par votre activité, votre civilisation, vous en faites les fumées plus épaisses. De quel énorme et futile matériel vous avez accablé votre vie ! Dans vos cerveaux, quel inlassable manège d'idées, d'images, de sentiments et de désirs ! Plus ce mouvement est actif, et plus le Temps semble réel, plus il s'élargit et s'emplit, plus vite il nous entraîne dans son courant illusoire, plus, enfin, il nous faut lutter pour revenir à la rive immobile. Vous savez bien que les minutes et les siècles n'ont d'existence que par nous. Nos sensations

et nos idées en fabriquent la substance. Connaissez-vous ces héros de nos Puranas qui vivent cent années en une seconde? Mais, à qui sait voir et scruter, ce flux irréel révèle son Moi fixe et véritable, comme un vol de vapeurs, en frôlant une cime que l'on prenait pour un nuage, fait apparaître la permanence et la solidité du roc.

« Une autre difficulté, c'est qu'en Europe chacun va se compliquant de son côté, et les diversités se multiplient entre les rêves différents que sont les *jivas*, les âmes particulières. Bien plus que dans l'Inde, ces âmes semblent des unités distinctes, des individus. Ici les nombres humains sont tellement vastes, les vies, les pensées, les visages sont à ce point semblables qu'à certaines minutes, le plus simple d'entre nous s'aperçoit un peu comme un flot parmi les flots de la mer, comme une feuille sur un arbre immense : l'Arbre dont parlaient les anciens brahmanes. Et puis, le moi personnel n'est pas très fortement constitué dans l'Inde. Il n'est point tendu sur des axes rigides de volonté. La multitude ne connaît qu'un Moi enfant (*a baby Ego*), un mouvant reflet qui ne se distingue pas très nettement du dehors. Et le sage, tout son effort est de s'oublier, de ne vouloir plus, de ne désirer plus. Bien souvent, aujourd'hui comme autrefois, à peine l'homme instruit a-t-il amassé les fruits de la vie et va-t-il pouvoir y goûter, qu'il se désiste et n'aspire plus qu'à se détacher de lui-même. C'est par « le sentier de l'action égoïste » que Brahma tombe dans les mirages de Mâya, dans

le non-moi, la matière, s'y enfonce, y revient en vies successives, car c'est l'action égoïste qui produit le *Karma*[1] et nous contraint à renaître. Ce sentier-là, avec quelle ardeur les peuples d'Occident s'y précipitent, s'y coudoient! Dans l'Inde, la foule y est à peine entrée, et l'homme *qui sait* s'en détourne; sa voie, c'est le renoncement[2]; elle monte hors de l'Illusion, de la matière, aboutit au retour de l'être séparé dans l'Être véritable.

« Pour persister dans ce chemin et pour y marcher vite, il est des méthodes, celle des anciens yogis[3] et que nous essayons de reprendre. Par de minutieuses gymnastiques du corps et de l'esprit, nos pères savaient concentrer, accroître leurs énergies, monter au-dessus

1. *Karma* : force individualisante et matérialisante, produite par l'ensemble de nos actions et qui, suivant ce que furent ces actions, nous réincarne dans telle ou telle forme pour tel ou tel destin. Pour les bouddhistes qui n'admettent pas que l'âme dure et soit autre chose qu'un composé, le Karma fait seulement apparaître *à l'occasion* de notre mort un individu nouveau, mais entièrement déterminé par ce que nous avons été et qui prend toute notre succession. En un certain sens on peut dire qu'il est nous-même.

2. *Nivritti-margah.*

3. Le système du *Yoga*. Voici ce qu'en a dit un yogin : « Le germe d'où sortent tous les maux est l'ignorance, tandis que la véritable intelligence les extermine. De même que la médecine a quatre objets principaux : la maladie, la cause de la maladie, la guérison et le remède, de même ce système (du yoga) consiste en quatre parties, à savoir : le *Samsara* (tourbillon des apparences), la cause du *Samsara*, la délivrance, le moyen de la délivrance. » (Cité par Kern, *Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*.)

de l'homme et des lois de la matière qui régissent son corps. Mais notre époque est mauvaise[1]; nous sommes plus loin de Dieu qu'autrefois; les yogis que vous avez vus sur les radeaux du Gange ne savent plus les anciennes pratiques. Il y a trop peu d'années que nous les étudions dans ce collège pour que nous puissions parler de miracles.... Ne vous étonnez pas : nous avons beaucoup de temps devant nous. Nous croyons à des chaînes d'existence, et que l'effort d'une vie se continue dans l'autre, que chacune, à travers la mort, transmet son acquit à la suivante....

« Comment s'unir à Dieu, sauf en le voulant, en y tendant toujours? C'est le sens du mot *yoga*. Qui le prononce dit union (*yog*, unir; latin : *jugum*; anglais : *yoke*). Pratiquer le *yoga*, c'est vouloir s'absorber en Dieu; c'est monter de degré en degré vers lui, hâter l'évolution du *jiva* à travers les cycles en spirales du Cosmos, et la naissance en lui d'organes plus délicats, plus prompts à reconnaître le divin. Cette accélération n'est pas impossible à la nature. Déjà l'une de vos sciences européennes, l'embryologie, nous apprend que cette nature traverse de plus en plus vite les stades qu'elle a déjà parcourus. Par l'application du vouloir, par la méditation qui se concentre sur son objet, l'homme peut aider à ce progrès. Est-ce que l'organe n'est pas le produit visible d'une tendance constante vers une certaine fonction? L'ensemble de

1. C'est la Kali-yuga, époque dégénérée, où les hommes ne voient plus l'Unité suprême. De là, disent les brahmes orthodoxes, l'éparpillement en sectes de la religion populaire.

notre corps actuel est le résultat accumulé de toutes les tendances de nos anciennes vies. C'est du vouloir réalisé[1]. Ignorez-vous cette parole de notre Écriture : « Dieu voulut entendre et il devint l'oreille[2] » ? Car l'oreille est née d'un profond appétit travaillant l'Unique, le Réel, le Soi, qui se cache sous la matière et le nombre illusoires. Sourd désir, toujours orienté dans le même sens, agissant durant des millions d'années par un infini de tentatives répétées et de plus en plus précises, désir analogue à celui qui nous pousse vers le beau, vers le bien, vers une intelligence et un amour plus profonds d'autrui, vers des intuitions plus durables et plus claires de l'éternel, vers le retour à Dieu. « Dieu voulut entendre et il devint l'oreille.... » Emportez avec vous cette parole : on peut y réfléchir toujours.

« Qu'est-ce que le retour à Dieu ? Simplement c'est la fin du rêve. Le sage qui dit *non* à l'illusion et laisse derrière lui « l'année qui tourne avec les jours », c'est Dieu qui se réveille. Brahma rêvait l'univers, les dieux, les éléphants, les hommes, le Moi séparé qu'était le sage. Mais le sage a vraiment et complètement pensé : « Je suis Brahma. » Aussitôt un fragment du rêve s'est

1. C'est en ce sens que le corps (notre incarnation actuelle) est l'effet du Karma, *est* du Karma réalisé. Les bouddhistes japonais vont plus loin : pour eux, tout le monde sensible est du Karma qui se manifeste, la terre, les montagnes, les mers, aussi bien que les formes organisées.

2. *Chhandogya-Upan.*, VIII, XII, 4-5.

aboli [1]. Par cette pensée Dieu reconnaît qu'il n'est autre chose que Lui-même. Un acte libérateur s'est accompli, — le seul qui soit véritablement libre, car il procède de ce qui est le fonds divin et absolu de l'homme. C'est la reprise de l'homme par Dieu ; c'est le flot qui rentre au sein de l'Océan.

« Ces idées vous semblent étranges ? Pourtant l'intuition dont elles dérivent ne peut pas vous être tout à fait inconnue. Ignorez-vous ces minutes d'amour, d'extase devant le Beau, par où s'ouvre un autre monde, un monde où le Temps ne vient pas entraîner les choses ? N'avez-vous jamais senti que toutes les façons d'être qui composent votre personne séparée ne sont pas votre essence ? Votre propre nom, ne vous est-il pas arrivé de le répéter et de découvrir avec

1. « Quiconque a trouvé et compris le Soi qui est entré dans cette cachette faite de pièces et de morceaux (le corps), celui-là est vraiment le Créateur ; à lui est le monde, et *il est le monde.* » (*Brih.-Up.*, IV, 4, 13.) Cf. Richard Wagner : « Et c'est moi-même qui suis le monde. » (*Tristan et Isolde.*)

« Dans cette roue de Brahma où toutes les choses trouvent leur vie comme leur repos, dans cette roue sans fin ni limites, tourne et tourne le cygne (l'âme individuelle) aussi longtemps qu'il se croit différent de Celui qui fait tourner la roue. Mais reconnaissant qu'il ne fait qu'un avec Celui-là, il atteint aussitôt la paix de l'immortalité. » (*Svetasvatara-Upan.*, I, 6.) Suivant les brahmes, l'âme individuelle est appelée ici *hamsa* (cygne) par un jeu de mots symbolique d'espèce fréquente dans les Écritures. Dans le mot *hamsa* sont retournées les syllabes qui composent le mot *saham* qui veut dire l'âme non séparée (*sah aham*, je suis cela). *Hamsa* qui semble signifier le Cygne indique donc le contraire de *saham*, c'est-à-dire l'âme séparée, individuelle.

effroi qu'il ne s'applique pas à votre être vrai, qu'il ne désigne rien du tout qu'un fantôme [1] ? Est-ce que vous ne vous apercevez pas directement, je ne dis pas comme immortel, mais comme éternel? Pour nous, c'est la conception ordinaire. Pas plus que je ne puis penser la totale extinction de moi-même, je ne puis concevoir que j'eus un commencement. Cela seul ne peut pas finir qui n'a point commencé. Ce qui véritablement *est* fut toujours et sera toujours. Écoutez cette parole d'un sage : « A travers les mois, les années, les *Yugas*, « les *Kalpas* sans nombre du passé et de l'inépuisable « avenir, l'Astre qui ne se lève ni ne se couche, c'est la « conscience unique et lumineuse du Soi [2]. » Un autre texte dit : « Jamais ne fut observée la cessation « de la conscience, ou si elle le fut, l'observateur lui- « même incarne cette conscience. » Ce qui se dissout au flot irréel du Temps, c'est le souvenir. Le Moi si différent qui, dans mon enfance, rêva tant de choses que je ne sais plus est moi-même, mais il ne l'est pas davantage que celui qui rêva les vies antérieures que je ne sais plus. Il l'est autrement mais il ne l'est pas

1. Kipling note dans son *Kim* que les Hindous connaissent et cherchent le vertige de cette sensation. Kim lui-même se répète : *Who is Kim? Kim? Kim?...*

2. *Panchadashi*, I, 7. C'est l'image qui est développée dans la *Chhandogya-Upanishad* : l'âme y passe à travers des mondes successifs que le soleil traverse de l'est à l'ouest, de l'ouest à l'est, du nord au sud, du sud au nord, en arcs de plus en plus longs. Elle entre enfin dans le monde où le soleil suspendu au zénith reste éternellemen fixe L'âme alors a trouvé la connaissance.

davantage que le Moi qui rêve en ce moment toutes les autres vies actuelles que je ne sais pas.

« Ainsi je suis dans l'éternel, mais mon rêve se développe dans le nombre et la durée. De là le raisonnement où s'appuie notre foi, d'ailleurs toute instinctive, inévitable, innée, à la transmigration. Puisque c'est dans l'éternel que Dieu rêve mon existence, mon existence est pour l'illimité du Temps. Nulle issue hors de la spirale sans cesse déroulée des renaissances, sauf si le temps lui-même s'évanouit, Brahma reconnaissant qu'il n'est rien d'autre que Brahma. Nous avons eu bien des écoles de philosophie : il n'en est pas une qui n'ait posé la transmigration parmi ses postulats ou ses axiomes. Échapper, ne plus renaître à cette vie qui est la mort, sortir de l'agité, du fragmentaire, du multiple, des vagues sans fin de l'existence séparée, revenir à l'Un, tel est le salut, et sa condition, il faut le répéter, c'est la connaissance, — non pas la connaissance raisonnée, la mienne, par exemple, l'intellectuelle, qui se traduit en mots, et tantôt présente, tantôt absente, fait partie de la vie consciente et diverse de l'esprit, mais celle qui naît, dure et ne change plus quand tout vestige du moi distinct est aboli, — la connaissance de Brahma par où Brahma se réalise. Comme l'a dit un *Smriti* : « Le triomphe de l'esprit c'est sa destruction, et sa « destruction c'est son triomphe. »

« A présent, le dernier, ou plutôt, le premier problème. Pourquoi toute l'Illusion ? Pourquoi Brahma

s'est-il mis à rêver ? Ou, comme dirait un Européen, pourquoi le changement ? Car c'est bien la même question. Le changement, la procession du monde [1], c'est l'effort que répète le Soi pour se définir lui-même en langage des sens. Effort éternel, éternel insuccès. Le Soi se demande toujours : Suis-je Bhagavan-Das, suis-je André Chevrillon, suis-je un éléphant, suis-je un insecte ? Or ces choses sont et ne sont pas lui, comme les personnages d'un roman sont et ne sont pas le romancier qui les invente et, dans le feu de son imagination, s'identifie à chacun d'eux au point de s'en attribuer l'histoire [2]. De cette façon les choses sont un mélange d'être et de non-être ; elles tiennent du réel et de l'illusoire.

« Mais pourquoi donc le romancier imagine-t-il son roman ? Encore une fois, pourquoi *ce qui est* rêve-t-il *ce qui n'est pas* ? Pourquoi le changement ? C'est la question des questions, et tous les systèmes qui tentèrent d'y répondre s'y sont brisés. Les uns ont dit : « Je suis Cela qui suis ; c'est la formule der-« nière ; il n'y en a pas au delà. » Les autres ont affirmé : « Il désira devenir ; Il pensa : puissé-je être « plusieurs ! » Mais ceux-là ne posaient que l'immobile, et ceux-ci ne posaient que le changement. L'énigme c'est la relation de ces deux termes, le passage de l'un à l'autre. Voici la réponse que j'entrevois. Je vais la traduire du sanscrit en latin. Il n'y a que dans ces

1. *Samsara.*

2. Montant et descendant dans son rêve, le Dieu produit des formes multiples pour lui-même. (*Brihad.-Upan.*, IV, 3, 14.)

vieilles langues synthétiques que ces formules se puissent concentrer. »

Le Serviteur du Seigneur réfléchit un instant, et, dans le silence de la petite chambre obscure, quatre paroles latines sonnèrent, brèves, marquées d'une intonation singulière, saccadées, étrangement scandées par cette bouche hindoue : *Ego — Non ego — Non !*

Il reprit :

« Le Moi éternellement ne pense et n'affirme que lui-même. Mais il peut s'affirmer en niant qu'il soit autre chose que lui-même. *Aham etat na* (*asmi*), c'est-à-dire : Je ne suis pas cela (autre chose que moi-même), *Ego non ego non* (*sum*) ! Par cette négation se produit l'illusion du monde. Car toute négation contient l'idée de ce qu'elle nie. Pour nier l'existence réelle d'un objet, il faut le penser, et le penser, c'est lui conférer une existence imaginaire, c'est le créer idéalement. Le *Paramatman*[1] (le Un, l'Éternel, l'Inqualifié) se dit : « *Aham etat na*, je ne suis pas cela (le « multiple, le changeant, le qualifié) », et par là même, implicitement, le *cela* s'est posé comme une thèse, la thèse que détruit la négation dont elle est, forcément, le premier temps. Cette thèse imaginaire, c'est l'Illusion, c'est le non-moi, c'est le moi séparé, c'est la partie visible, sensible, pensable et caduque de

1. *Atman* = moi, soi, âme;
Paramatman = Moi, Soi, Ame suprême;
Jivatman = moi, soi, âme incarnée, vivante, individualisée.

l'Univers, c'est la matière telle qu'elle nous apparaît, c'est l'esprit tel qu'il s'apparaît à lui-même. Apparences où de l'être se mêle à du néant[1], qu'on ne peut décrire uniquement en termes de l'un ou de l'autre, puisqu'elles sont le produit d'un oui et d'un non, puisque c'est l'Être même qui les rêve dans son éternité. Elles sont et ne sont pas : elles deviennent. Leur vie, c'est le oui qui les pose ; leur mort, c'est le non qui les emporte. Mais, par delà ce devenir, pardessous les rythmes des naissances et des morts, pardessous les cycles d'univers, elles ont leur substance. Brahma est le fil[2] où s'assemblent, se suivent toutes ces perles de Mâya. Son unité fait la régularité du Cosmos ; par elle, le rêve de la matière n'est pas incohérent, mais régi par des lois éternelles.

« Éternelles, car tout ce qui procède de Paramatman participe, encore qu'illusoire, de son infini, de son éternité ! Pseudo-infini est l'espace, pseudo-éternelle est la matière, pseudo-éternelle est l'énergie. Et l'âme individualisée, elle aussi, est une portion du rêve universel. C'est Paramatman qui se prend pour un jivatman, c'est le romancier qui ne se distingue plus de son personnage. Mais parce qu'elle participe à l'éternité du Moi véritable, cette âme ne peut naître ni périr ; elle est une des lignes infinies que suit dans

1. Ceci n'est pas emprunté à Hegel. « Le monde est un mélange de vérité et d'erreur, de réalité et d'irréalité. » *(Brihadaranyaka-Upanishad.)*

2. *Sutrâtma* : l'âme-fil. Un texte dit : « Tout ce monde s'égrène sur le Moi comme des pierres précieuses sur un fil. » (*Bhagav.-Gita*, VII, 6-7.)

l'infini la pensée de Brahma. Elle passe à travers les formes : suivant qu'elle s'impose à la matière ou s'en détache, il y a intégration ou dissolution, la vie étant la prise du moi sur le non-moi. Vous voyez déjà qu'il suffit de traduire pour trouver ici vos idées d'Occident sur l'inconnaissable, la conservation de l'énergie, l'évolution.

« Mais ce serait une longue histoire de suivre l'action de la formule initiale dans le détail du monde, de vous montrer comment elle développe et fait tourner la roue sans fin des apparences, tout le *samsara* : l'espace, le temps, le mouvement, la matière, la forme, l'âme, les lois, les cycles, les rythmes de progrès et de régression, d'évolution et d'involution, les alternances de vie et de mort, les balancements successifs et simultanés des choses, et les divers infinis, ceux qui se juxtaposent, ceux qui se pénètrent sans se mêler, ceux qui s'enferment dans du fini, et les niveaux, les plans distincts d'existence à travers lesquels l'âme se meut vers de plus hautes capacités d'intelligence, de joie et de douleur, et les atomes contenus dans les mondes et les systèmes solaires inclus dans les atomes, les révolutions à l'intérieur des révolutions, les vibrations dans les vibrations, le rêve dans le rêve, le reflet dans le reflet, — toute la merveilleuse sphère de cristal dont la rotation fait apparaître au-dedans d'elle un éblouissement de lignes tourbillonnantes, des cercles palpitants et qui se déploient en sortant l'un de l'autre, des spires de lumière qui tournent et semblent

toujours grandir, des ondulations, des symétries illusoires et toujours renouvelées, une fantasmagorie harmonique de kaléidoscope qui n'a pour loi que la répétition dans l'éternel changement.

« Et tout est dans le *logion*, dans l'*aham etat na*, dans *l'Ego non ego non* (*sum*), dans l'*Aum* antique où se répète secrètement la même chose : car nos pères, qui ne dévoilaient leur doctrine qu'à ceux qui pouvaient comprendre, aimaient à cacher toute une idée dans un mot symbolique, dans une syllabe, parfois dans une seule lettre, et la réunion de plusieurs de ces lettres condensait une proposition dont, seul, l'initié connaissait la valeur. Dans la syllabe *Aum*, *A* signifie l'*Aham*, le moi ; *U*, signifie ce qui n'est pas moi ; *M*, leur indissoluble relation qui est une négation mutuelle et active, le *non* par lequel le moi éternellement s'identifie à son contraire et s'en sépare, produit dans le Temps toutes les formes possibles de Mâya et les rejette au fur et à mesure, crée le mélange d'être et de non-être, le met en mouvement, lui communique la pulsation de vie qui en fait le devenir. Voilà ce qui se concentre dans l'*Aum*, et c'est pourquoi nos ancêtres disaient que les *Védas*, les *Upanishads*, toutes les Écritures s'y résument. « L'*Aum* est tout, dit un vers sacré ; son « développement est le passé, le présent et l'avenir. « Tout est l'*Aum* [1]. » Écoutez cet autre texte qui nous dit la formule suprême, et sûrement, nous traduit le

1. *Mandukya-Upan.*

mystérieux vocable : « Comment, de quelle subs-
« tance (ce monde s'est-il formé) ? Comment pourrai-je « tout comprendre à la fois ? » Ainsi rêvait Makunda (Vichnou). Alors la divinité souveraine, Bhagavati, prononça cela qui donne en un demi-vers toutes les réponses : « Moi, non un autre, suis seul véritable-« ment cet éternel tout[1]. » Et n'est-ce pas l'*Aum* encore qui s'explique dans les vers suivants ? « Moi, pure « conscience, plus subtile que l'espace, *je ne suis rien* « *du limité* : telle est l'éternelle idée qui délivre des liens « du *samsara* (la procession des choses)[2]. »

« Remarquez ces derniers mots : *qui délivre* ; voilà l'essentielle vertu de la mystique syllabe. Les textes le répètent à satiété. « Cet *Udgita*, ce son de musique, « cet *Aum*, c'est le Brahma suprême. En lui sont « cachés les trois, bien indiqués par les trois lettres. « Sachant le secret qui se cache entre elles, qui « connaît Brahma s'absorbe en lui, et s'affranchit des « renaissances[3]. » L'affranchissement, la délivrance, telle fut pour nos pères, telle est encore pour nous la fin de toute spéculation. C'est le besoin du divin, ce n'est pas la soif du savoir qui a replié l'homme de l'Inde dans la méditation jusqu'à ce qu'il ait reconnu la syllabe créatrice qui, répercutée jusqu'au fond de l'espace et du temps, se propage dans toutes les vibrations du monde. Que nous importe la science

1. *Devi-Bhagavata*, I, xv, 51-52.
2. *Yoga-Vasishta*.
3. *Svetasvatara-Upan.*, I, 7.

que vous appelez positive, si, volontairement, elle se limite à l'illusoire? Nous ne l'appelons que curiosité vaine, passe-temps; elle nous détourne de l'essentiel et nous fixe sur l'apparence. Nos maîtres n'ont vu dans le phénomène qu'un dehors, — le mur qu'il fallait percer pour pénétrer jusqu'au secret du temple. Même nos vieux ouvrages de grammaire, d'arithmétique, se donnent pour une introduction à la connaissance de Dieu, un premier, un lointain acheminement vers la haute route du salut et de la paix. C'est toujours de l'homme, de nous-même qu'il s'agit, de notre destin, de nos relations avec autrui comme avec ce divin que l'âme humaine pressent avec tant de force. Faut-il agir? Comment dominer la souffrance? « Brahma est-il « la cause? D'où venons-nous, de quoi vivons-nous? « Où allons-nous [1]? » Voilà l'éternelle question toute pratique et religieuse, que se pose le solitaire de la forêt, et toutes les métaphysiques de l'Inde ont tenté d'y répondre.

« Que ces questions touchent l'homme directement, qu'elles sortent de son fonds tout entier et non du seul jeu de sa cervelle, qu'elles le remuent dans sa fibre profonde et sensible, le ton, le ton passionné, lyrique de notre littérature philosophique vous le fait entendre. Songez aux dissertations de vos penseurs sur l'inconnaissable et l'indestructible énergie, et comparez le mystique, le solennel accent de la *Bhagavad-Gitâ* où, religieusement, se révèlent les mêmes choses,

1. C'est le début de la *Setasvatara-Upan.*

l'éternité du Brahma agissant par qui se manifeste l'impensable Brahma. « Sache que l'action sort de « Brahma et que ce Brahma sort de l'indivisible. » Il s'incarne au cours du poème, ce Brahma vivificateur qui multiplie le germe unique de l'univers ; il apparaît aux yeux d'Arjuna : « Si je n'étais toujours à l'œuvre, « inlassable, ces mondes s'abîmeraient à l'instant « dans la ruine. » En ce mouvant Brahma, et par lui, s'assemblent et s'effacent les formes : il est « la « source et le destructeur de la vie ». « Comme les « vapeurs déroulées de son haleine, sortent, montent de « lui les tourbillons des créatures. » Arjuna se prosterne et l'adore : « Pareilles à des phalènes qui s'élancent « avec une vitesse croissante vers la flamme d'une « torche pour s'y brûler, ainsi les multitudes se préci- « pitent de plus en plus vite vers ta bouche pour « y mourir.... »

« Mais elles n'y meurent pas, car rien ne meurt. « Jamais, dit le Dieu, je ne fus non-existant, ni toi, « ni aucun de ces chefs ; aucun de nous ne finira « jamais d'être. » La vie est à jamais, sous toutes les formes, seule réalité, car véritablement ces formes *ne sont pas*. « Ce qui est irréel n'a point d'existence, « et ce qui est réel ne cessera jamais. » En tous est l'éternel, et c'est pour cela que Krishna conseille au guerrier de faire son devoir de Kshattrya et de combattre : il ne tuera jamais rien. L'être vrai de chacun ne connaît ni la naissance ni la mort. « Non né, non mort, indestructible, il n'est point tué « quand ce corps est tué. »

« Donc qu'Arjuna bande son arc! « La loi de « chaque être, c'est d'accomplir la fonction que lui « prescrit sa forme propre. » Qu'il ne tente pas d'y échapper pour échapper à l'Illusion. Il ne le pourrait point. « Le Seigneur qui est au centre de chacun, « oblige, par sa puissance illusoire, comme s'il diri- « geait une machine, l'ensemble des êtres à décrire « les cercles assignés [1]. » « Que chacun accepte l'action, « puisqu'il fait partie de cette nature dont les modes « l'obligent à l'action [2] », mais qu'il accomplisse son œuvre sans passion, en homme *qui sait*, délivré de cette soif qui pousse le chevreuil vers les eaux irréelles du mirage [3]. Qu'il agisse avec détachement, dans le calme pur de l'âme, sans désir de gain, sans espoir de bonheur, sans crainte de souffrance, et simplement parce que telle est la loi. « Que son acte « soit un sacrifice. » Ainsi voulu, cet acte ne produira point de *karma*; il ne s'emparera pas de l'individu, il ne se réfléchira pas sur lui pour l'engager plus avant dans les liens de la matière et le séparer davantage de son être vrai. Il ne sera plus une puissance d'illusion qui, jusqu'à l'épuisement de ses effets, va l'obliger à renaître. Au contraire; car l'acte-devoir, l'acte-sacrifice hâte cette connaissance par où Brahma redevient Brahma, cette *jñana* qu'on appelle « un feu

1. *Bhagav.-Gitâ*, chap. XVIII, v. 60-61.
2. *Ibid.*, III, 5.
3. Le désir est souvent appelé métaphoriquement « soif de chevreuil » (*mrigatrishna*).

« par où tout *karma* se brûle jusqu'à la cendre[1] ». Agir avec tout l'univers, dans le sens général de l'univers, non pour l'amour du moi illusoire, mais pour cet univers qui est l'enveloppe de notre moi véritable, voilà le principe de la vie pratique. « Qui n'aide pas « à maintenir dans leur rotation les cycles que j'ai mis « en mouvement, mais cherche le plaisir de ses sens et « vit dans le péché, en vérité celui-là vit en vain, ô fils « de Prithâ ! »

« Ne rien regarder comme étranger à soi-même, comme *extérieur*, qu'est-ce là sinon le commandement d'universel amour ? « Ce qu'est le dedans est le « dehors ; ce qu'est le dehors est le dedans : celui qui « voit des limites et des différences va de la mort à la « mort[2]. » Et Krishna dit : « Sache que cette science « est bonne qui affirme une essence unique, éternelle « en toutes les créatures, le non divisé dans le divisé[3]. « Car il ne fait que voir, celui qui aperçoit tous les « êtres comme son moi-même. » Ne disons donc pas seulement : aime ton prochain comme toi-même ; mais aime ton prochain : c'est toi-même. A mon

1. Voir tout le chapitre XVIII de la *Bhagav.-Gitâ.* « Le renoncement vrai (*tyâga*), ce n'est pas le renoncement à l'action, mais le renoncement au désir qui accompagne l'action. » « Le fruit (*karma*) de l'œuvre est de trois sortes pour qui n'a pas renoncé : désiré, non désiré, mélangé. Mais il n'y a aucun fruit pour qui a renoncé en agissant. » « En rendant honneur par l'œuvre qui est le propre de sa nature à Celui qui déploya cet univers, l'homme atteint la perfection. » (V. 46.)

2. *Katha Upanishad.*

3. *Bhagav.-Gitâ*, chap. XVIII.

prochain je dis, suivant la vieille formule : « *Tat tvam* « *asi* : tu es Cela », c'est-à-dire Brahma ; et moi aussi je suis Brahma : *Aham Brahmasmi !* Car les liens d'amour qui nous attachent aux autres vivants nous unissent à Dieu. Voilà ce que dans l'une des plus anciennes *Upanishads*, un vieux sage enseigne à sa femme : « En vérité, un mari n'est point cher pour que « l'on aime le mari, mais pour que l'on aime le Soi ; « en vérité une femme n'est point chère pour que « l'on aime la femme, mais pour que l'on aime le Soi [1]. » Ainsi, tendre vers autrui, c'est le commencement du retour à Dieu ; c'est le premier pas hors des illusoires limites de l'individu.

« Fixons donc notre regard sur l'éternel, afin que nous vivions de l'éternel, sachant que rien de ce qui est hors de l'éternel, rien de ce qui est moins que l'éternel ne peut nous aider. Là est la paix, et la paix n'est que là. Car dans l'Atman il n'est point de souffrance. La douleur est fille du désir, créature non de la grande Unité, non de la nature qui est paix, ordre, harmonie, progrès, mais du moi individuel, du *jiva*, pauvre *jiva*, pauvre âme qui, si facilement, s'offusque de ses propres vapeurs, et de rien se fait tant de mal ! « Celui qui s'est reconnu, qui sait que le tout, c'est « lui-même, quelle illusion, quelle souffrance trou- « verait-il dans l'unité [2] ? » Lentement, lentement, à la clarté de la connaissance, son esprit se concentre, persévère, tourne en cercles plus étroits autour de

1. *Brihad. Upanishad*, II, 4, 5.
2. *Isa Upanishad.*

l'Atman et s'y absorbe. Jour ineffable où mille vies successives trouvent enfin leur terme! Comme la larve, à force de rêver de l'abeille, a fini par se réveiller abeille, l'être particulier est devenu *Cela*. Pendant un peu de temps encore il semble séparé. Pareil à la roue que ne lance plus la main du potier, mais que son propre élan entraîne encore pendant quelques tours, il épuise les actives, les matérialisantes puissances de karma qui sont en lui. Mais en lui nul karma nouveau ne peut plus se former[1]. Simplement il achève sa vie; mort il ne renaît plus, ni dans ce Cosmos ni dans un autre, ni dans ce *kalpa* ni dans un autre, pas même comme centre d'un système de planètes, pas même comme dieu. Son lot c'est cette *moksha* qui n'est ni dans les cieux ni sur la terre, ni dans les profondeurs du Patala[2], qui consiste dans la dissolution de l'*Ahamkara*[3], dans la fin du désir. Par delà cette face de la nature, il est revenu à ce commun foyer de la matière et de l'esprit où il n'y a plus ni esprit ni matière. Par delà le Brahma masculin dont l'espace est le corps, dont les mondes sont les membres, dont la vie est l'énergie de l'univers, il est rentré dans le Brahma neutre. Il est Dieu dont le rêve a cessé, l'Existence sans existence, l'Étendue non étendue, le Sujet sans objet, le Penseur qui

1. Sur le Karma, la renaissance et la délivrance, voir l'un des plus anciens exposés de la doctrine : *Brihad. Upan.*, IV, 4, 5-8.

2. La première des régions inférieures.

3. Individualité (*Aham*, je).

ne pense pas, le Voyant qui ne voit pas, solitaire Soleil qui, ne recevant point la lumière parce qu'il est toute la lumière, l'émet sans la connaître, en sorte qu'on peut aussi bien l'appeler la Nuit que la Lumière [1]. »

Voilà ce que, dans la petite chambre nue, m'enseignait le Serviteur du Seigneur, en l'illustrant des textes augustes que tout initié conserve avec respect dans sa mémoire comme aux temps anciens où les grandes paroles sacrées ne se transmettaient qu'oralement. Je résume comme je le peux ces leçons. Le style en était autre, bien plus calme, plus simple, plus pur. Il ne professait pas; il répondait à mes questions peu méthodiques : il expliquait, s'arrêtait pour trouver ses images, souriant de son sourire lointain à mes difficultés. Car je l'entendais mal, tout d'abord, ou ne l'entendais que par fragments. Pourtant, sauf quand il citait, la *forme* de sa pensée était très européenne, spécialement anglaise, décevante,

1. *Brih. Up.* IV, Ad. 3, Brahm. v. 22-30. « Quand on dit qu'il ne pense pas, il pense, bien qu'il ne pense pas. Car penser est l'essence du penseur, mais il n'y a point de second, point d'*autre* qu'il puisse penser. »

« Celui qui est la nuit et la lumière » est une des épithètes fréquentes de l'Inqualifié.

Depuis que ces lignes furent écrites, Bhagavan-Das a publié à Bénarès le livre de ses idées : *The Science of Peace*. On peut se le procurer à Londres, à la librairie de la Société théosophique.

vraiment, pour qui serait venu chercher là de l'exotisme, aussi naturelle, aisément portée que son vêtement européen, aussi façonnée aux gestes spontanés de son esprit que ce vêtement à l'attitude habituelle de son corps. Mais plus hindoue encore que les maigres mains, que la douce face de bronze qui sortaient de ce vêtement, aussi antique de type était la substance native de cette pensée, si nourrie pourtant de nos idées et dressée aux méthodes d'Occident. Certaines de ces calmes phrases me donnaient d'abord le vertige, me révélant d'un trait quels abîmes séparaient nos esprits. Combien étranges les axiomes, les points de départ de cette pensée! L'irréalité du monde, l'âme éternelle dans le passé autant que dans l'avenir, les vicissitudes de ses transmigrations, toute vie particulière jugée mauvaise, tout moi personnel une déchéance, les êtres, que dis-je! les objets du dehors considérés comme d'autres aspects du Moi profond, surtout cet appétit de l'Être abstrait où mon esprit européen ne voyait qu'un insatiable appétit de néant, puisque cet Être que l'Inde convoitait il y a trois mille ans déjà, on ne peut le définir qu'en termes négatifs, puisqu'il est l'absence de toute façon d'être, c'est-à-dire proprement le vide, — tout cela c'était pour lui la philosophie ordinaire, presque le sens commun, la vision naturelle, spontanée, héréditaire du monde, et c'est bien celle, en effet, qui s'est présentée aux hommes de sa race aussitôt qu'ils commencèrent de penser, celle qu'on retrouve aujourd'hui, confuse, jusque dans les plus idolâtres des religions hin-

doues, celle d'où naquirent toutes les sectes brahmaniques, dont le bouddhisme ne fut que la plus illustre.

Cette vision je la connaissais à peu près, du moins j'en connaissais la traduction en termes de langage. J'ignorais, ou plutôt je n'avais pas assez remarqué l'état de conscience qui, singulier pour nous, familier sans doute aux brahmanes, la produit chez eux, directe, vivante, émouvante, donne à toute leur idée du monde et d'eux-mêmes un autre point de départ qu'à la nôtre. Je parle de ces moments étranges où le moi, se prenant à lui-même, cesse de se connaître, de se sentir comme substance distincte, résistante et limitée. Ce moi, tout d'un coup l'homme découvre qu'il n'est défini ni par son nom, ni par son âge, ni par ses qualités de Français ou d'Hindou, de père ou de fils, par rien de ce qui le situe dans le monde social et dans l'espace, par rien de ce qui le désigne à autrui comme personne discernable ; que tout ce qui constitue cette personne est adventice, contingent, n'a dépendu et ne dépend que du jeu des circonstances changeantes. Allant plus loin, par-dessous ses propres modes extérieurs, les seuls qu'aperçoive autrui, et cherchant à tâter sa propre substance, dans ce qu'il connaît, dans ce que lui seul peut dire et définir de lui-même, il ne trouve que la courbe, arrêtée à l'état actuel, d'une série d'états dont chacun n'a duré qu'un moment infinitésimal, dont chacun, à chaque moment, se fût trouvé différent si les circonstances l'eussent autrement déterminé. Modes extérieurs ou intérieurs, l'homme se dit alors qu'il est quelque chose d'autre et de plus

profond que tout cela ; dans l'éclair de son intuition, toutes ces qualités, tout ce qui jusqu'alors, à ses yeux inattentifs, composait sa personne et son moi, tout cela s'est évanoui. Il cherche, tâtonne et ne trouve rien à saisir, rien que du virtuel et de l'indéterminé, rien que du non fini, rien qu'une possibilité de phénomènes. C'est la base même de la vie psychologique qui, sous l'effort de l'analyse et de l'attention, cède tout d'un coup, cette base illusoire que, de jour en jour, cette vie n'a jamais cessé de construire de sa propre substance pour s'y appuyer. Elle se dérobe : le gouffre métaphysique s'entr'ouvre ; l'homme, les yeux fermés, la respiration coupée, s'y abîme, et dans son vertige, une seule pensée, vague, subite, inexprimée, s'ébauche en lui : suis-je ou ne suis-je pas? — et comme il sent son être s'épandre à l'infini, il ne sait plus s'il n'est rien ou s'il n'est pas tout l'univers.

Cet ordre étrange de sensations, connu, désiré, méthodiquement cherché des brahmes, était bien loin de moi quand pour la première fois j'écoutai Bhagavan-Das. Aussi je suivais le lien de ses phrases et de ses idées ; des notions abstraites s'éveillaient en moi, mais je ne *voyais* pas, *I did not realize*, comme disent les Anglais. Cette philosophie ne se ramassait pas pour moi dans l'une de ces intuitions simples, immédiates, qu'accompagne un émoi direct de l'être sentant. Ce ne fut qu'après cette première leçon, dans la nuit qui suivit, que je crus atteindre son point de vue. Un point de vue! C'était là, vraiment, la différence entre nous. L'angle sous lequel son esprit

apercevait et mesurait les choses n'était pas le nôtre, et j'en avais eu la claire intuition en remarquant les significations singulières qu'il prêtait si facilement à ce mot : *moi*, — le naturel avec lequel il l'appliquait, comme de toute évidence, à la diversité des êtres extérieurs à lui-même.

Quand sa conception m'apparut, ce ne fut point l'effet d'un raisonnement ou d'un effort de l'esprit. J'avais été préparé par notre entretien, et soudain, ce qu'il voyait se révéla. Ce fut comme un déplacement dans l'espace : le paysage s'éclairait autrement que d'habitude ; de nouveaux rapports entre les objets, des aspects neufs, une signification inattendue de l'ensemble se découvraient. Ce point de vue-là, je l'avais déjà connu, mais comme beaucoup d'Européens, par hasard, en de fugitifs et singuliers instants, avec trop de trouble pour regarder autour de moi le paysage changé. Le souvenir très lointain d'un de ces instants me revint, plus pur, lucide et profond, peut-être, à cette distance que les sensations originelles, et chargé d'un sens dont, jadis, je n'avais pas mesuré l'étendue. Ce sens était analogue à la pensée de Bhagavan-Das. A cette image qui, par cette nuit de l'Inde, remontait, je ne sais pourquoi, du fond de ma mémoire, les idées du pandit hindou venaient se rattacher comme à un centre visible. Elle leur prêtait un corps et leur communiquait la vie.

Je revoyais un soir de prime jeunesse, passé en mer, à une lieue des côtes, — mer d'été, toute

engourdie de calme grisaille, à peine rayée d'argent par de lents et pâles pinçeaux de soleil qui s'évanouirent bientôt. Laissant mon canot à l'ancre, derrière moi, j'avais gagné à la nage une cime de roc que le jusant commençait tout juste à découvrir. J'étais assis sur les varechs de la pierre, sur les algues et les mousses sous-marines dont l'or vert et le vert révélaient la pure et lourde transparence de l'élément. Mais, alentour de cette flore mystérieuse, tout dévalait, fondait vaguement dans le noir de la profondeur. Au-dessus de la surface infinie, sans vagues, mais qui montait et baissait imperceptiblement au flanc du rocher comme une respiration de sommeil, ma tête émergeait seule, — petit objet dont nul, en approchant, n'eût imaginé la nature, et que l'on n'eût pas distingué, à quelque distance, de ces têtes de récifs, — d'essence si différente, pourtant, si extraordinaire, puisque ce paysage, ces eaux éternelles, ce ciel d'un soir et de tant de soirs, puisque tout cela se reflétait en sensation dans ce petit objet solitaire. Je ne voyais rien d'autre; je tournais le dos à mon canot, à la côte, d'ailleurs lointaine et fondue dans la brume. Telle était la placidité des eaux que, par moments, leur respiration si lente s'arrêtait tout à fait sur un soupir profond qui, chaque fois, semblait être absolument le dernier. On eût dit alors qu'elles se suspendaient dans une attente, attente muette et que le temps ne mesurait plus. qu'elles retenaient leur faible mouvement pour se recueillir, écouter au-dedans d'elles ce que je n'entendais pas. Elles s'ava-

guissaient au loin jusqu'à s'anéantir, la ligne d'horizon n'étant point visible, et leur surface lisse ne commençait à se révéler que tout près, à d'imperceptibles reflets d'étain. Vraiment, il semblait que l'étendue ne fût encore qu'à demi rassemblée. Le ciel non plus n'était pas entièrement séparé, mais là où il se distinguait dans la profondeur de grisaille, c'était une tenture monochrome abaissée sur l'infini silence, et ce grand voile se nuait çà et là des plus vagues, des plus fluides replis, — seules ébauches de formes distinctes. Je ne percevais rien d'humain, rien de particulier; mon corps devenu vague et sans poids dans l'eau glauque, avait comme perdu sa réalité; il ne sentait plus la fraîcheur de l'eau. Rien ne me révélait ou me rappelait mon être séparé. Il avait comme fondu dans cette solitude bien plus ancienne que l'homme, où rien ne sera changé quand notre espèce ne sera plus. Je ne me distinguais pas de ce paysage; je n'en étais plus que la conscience. La série des événements intérieurs qui, dans le cours ordinaire de la vie, se lient l'un à l'autre pour composer le moi personnel, cette série avait cessé : l'état actuel, trop insolite, ne s'y rattachait pas. Sans doute, à cet instant, si j'avais prononcé mon propre nom, il m'eût étonné comme un son vide et dépourvu de sens.

En effet, tant que durèrent ces minutes, tant que la série familière ne se renoua pas, qu'y avait-il réellement en moi d'individuel? Supposons un être qui m'eût immédiatement précédé ou suivi à cette même place sur ce même rocher; supposons en lui le même silence

de contemplation passive, le même oubli de sa vie antérieure, en quoi cet être n'eût-il pas été moi? En quoi eussions-nous été plus différents que deux reflets identiques du même objet à deux moments consécutifs de ce Temps qui n'a pas de réalité en dehors de nous-mêmes? Cet autre n'eût-il pas été bien plus identique à moi que le moi passé, aboli, que je ne connais plus? C'est la question même des indiscernables qui se pose là, plus impérieuse et troublante dans le monde moral où les visibles différences de position dans l'espace ne distinguent plus les événements.

A mesure que j'étais repris, envahi par ce souvenir, je me sentais rentrer, comme alors, dans cette conscience anonyme, impersonnelle, dont parlent les Hindous. Ma conscience redevenait *la* conscience, celle qui ne subit ni la Mort ni le Temps, celle que l'on appelle l'une des faces générales de Brahma, l'universelle Conscience dont le devenir infini correspond au mouvement infini de l'universelle Matière, en sorte qu'elle paraît, comme cette Matière, se fragmenter, s'assembler en groupes innombrables dont chacun se prend pour un être à part. Mais ces groupes ne sont pas vraiment « séparés »; ils changent, ondoient, se mêlent, passent l'un dans l'autre, liés, solidaires, se déterminant entre eux comme s'influencent par l'attraction et la répulsion, par mille actions inconnues, les îlots de matière. Les événements qui composent mon être moral, est-ce qu'ils ne se communiquent point par l'écriture, la parole, le geste, la

physionomie, peut-être plus simplement encore et directement, par des transmissions invisibles et silencieuses ? Est-ce qu'ils ne sont pas toujours en train de s'intégrer en d'autres consciences ? Et, réciproquement, combien d'idées et de façons de sentir que j'appelle miennes, me sont venues d'autrui, des morts, et de vivants que je ne connais seulement pas ? Et puis-je dire qu'une seule de mes plus personnelles sensations n'a pas été plusieurs millions de fois perçue ? Pour reprendre une vieille comparaison brahmanique, dont les deux termes offrent des analogies d'essence, imaginons cet univers dont le monde moral n'est qu'un aspect, comme un océan. A la surface de cette mer, quelque branle ayant été donné dont nous ne savons pas l'origine, du mouvement se propage ; des vagues se lèvent, courent, croulent en écume et ne s'évanouissent qu'en transmettant leur impulsion à d'autres flots, en sorte que du mouvement total et de la population des vagues, leur mort ne retranche rien. A chaque seconde, chacune est composée de nouvelles parcelles liquides, et d'un bout à l'autre de sa vie, rien d'elle ne subsiste que sa forme, l'ordre de groupement de ces parcelles, et cet ordre même, de la naissance à la mort, est bien loin d'être fixe. Elle est si peu distincte, cette forme, que l'œil a du mal à la suivre : au milieu des rencontres, des entrechoquements, elle se mêle à d'autres formes, elle se transmet à d'autre vagues. Elle n'a rien de permanent, rien non plus de nécessaire. Elle est le hasard d'une combinaison réalisée. Elle se déplace, change au milieu de

toutes les autres, et dans son incessant devenir, à chaque instant infinitésimal, chacune de ses actions et réactions varie suivant les énergies et les positions fortuites de toutes les autres, si bien qu'à chaque instant infinitésimal, elle se détermine à travers un infini de possibles. Ainsi cette forme est le produit changeant de l'ensemble changeant, et le plus fugitif de ses états est porté, soutenu par l'ensemble, par tout le passé comme par tout le présent de l'ensemble. En elle se manifeste la force générale qui remue la mer. En ce sens encore elle contient le tout, et dans son fonds véritable elle est identique à sa voisine.

« Comme au dehors, ainsi au dedans », dit le vieux texte védantique. Vue du dehors, notre vague est une certaine loi graduellement variable suivant laquelle s'ordonnent et se remplacent des molécules. Au dedans, en elle-même et pour elle-même, s'il est vrai que le mouvement soit l'apparence d'un événement moral, elle est encore une loi, la loi d'un tourbillon de faits spirituels, c'est-à-dire une personne, un moi. Mais ce moi, ce tourbillon, qu'y a-t-il en lui de réel et de permanent que la force qui l'a suscité, le soutient, le pénètre avec tous les autres, la puissance qui en ce moment agit en lui, qui sera différemment, mais qui sera toujours quand il ne sera plus ? Une ride mobile dans le frémissement innombrable des eaux se prend pour une substance distincte entre des milliards d'autres; elle sait qu'elle va s'effacer et croit que d'elle-même tout va disparaître, que de celles qu'elle a vu tomber tout s'est anéanti. Elle ignore que

son être réel s'étend au delà d'elle-même, à l'infini, existait avant elle, et lui survivra toujours. Krishna dit vrai : Il n'y a point de naissances ni de morts. La population de vagues que je contemple du haut de ce promontoire n'est-elle pas essentiellement la même aujourd'hui qu'il y a cent mille ans ? Est-ce que le flot qui portait Ulysse à la rive phéacienne n'est pas celui qui brise en ce moment sur une plage de Corfou ? Mais nous savons quelle est la force qui soulève et pousse les flots sur les océans de notre globe. Sur l'Océan solitaire de l'Être pourquoi les jeux de la matière et de l'esprit ? Pourquoi des images passent-elles sur le miroir dans la nuit ? Pour reprendre comme le Serviteur du Seigneur la question des questions, et comme lui, la poser en langage de l'Inde et puis d'Europe, pourquoi Brahma s'est-il mis à rêver ? Pourquoi le changement?

Le pandit m'a donné la réponse : tout est dans l'*Aum* ineffable. Mais il est encore permis d'y rêver.

LA MORT A BÉNARÈS

La Mort à Bénarès

« Je ne fus jamais non-existant, ni toi, ni ces chefs, et nul d'entre nous ne cessera jamais d'être. »

(*Bhagavad-Gitâ*, II, 12.)

Pourquoi ces problèmes hantent-ils l'esprit avec plus d'insistance à Bénarès qu'ailleurs ? Est-ce que, vraiment, comme nous le disait hier un des théosophistes qui viennent étudier ici, toute la pensée métaphysique qui s'est élaborée, qui s'élabore encore sur cette rive du Gange, a fini par créer une sorte de subtile, de rayonnante atmosphère mystique où les activités du cerveau s'exaltent jusqu'à pressentir, jusqu'à vouloir saisir l'au-delà ? Est-ce plutôt l'effet de cet incessant murmure de prières, la contagion de l'ivresse religieuse qui remue ces foules, — ou bien encore le spectacle quotidien, au sein des multitudes bruissantes, des bûchers où fond et s'anéantit la forme humaine ? Surtout c'est l'étrangeté même de cette humanité hindoue. Avec ses dieux sans nombre, ses rites extraordinaires, sa vie à part, intense, que dirigent des idées incompréhensibles, elle se pose devant nous, cette humanité, comme pur objet, chose extérieure à laquelle nous n'appar-

tenons aucunement. C'est l'humanité d'un autre astre, hallucinée par un rêve spécial et compliqué, auquel je ne participe pas, et qui est sa représentation propre de l'univers. Je traverse ici des foules qui voient ce que je ne vois pas et ne voient pas ce que je vois. Alors une notion d'espèce abstraite et banale prend tout d'un coup un caractère évident, impérieux, et qui étonne : c'est que ma vision comme la leur est relative ; c'est que mon univers est un système d'apparences au milieu d'une infinité d'autres, — un reflet qui ne signifie rien que la forme et l'espèce du mouvant et fragile miroir. Et, tout de suite, voilà les éternels problèmes qui se posent.

Oui, étrange, cette humanité, étrange sa vie, au point de présenter, plus pressant, plus accablant que d'habitude, le mystère de toute vie. Même impression qu'à suivre en certaines ruches perfectionnées, derrière une glace disposée pour l'observation, le travail, la presse, l'affairement des abeilles. Elles entrent, elles sortent, elles cheminent dans les couloirs, en files serrées, elles se palpent, se parlent, se comprennent, et cette vie dont l'épaisseur d'une plaque de verre me sépare, cette vie dont je perçois la chaleur et la sourde vibration, cette vie m'est aussi étrangère que si je la découvrais au bout d'un télescope, dans une autre planète. On me décrit les mœurs de ces mouches, la structure de leur société ; on me parle de reines, de mâles, d'ouvrières, d'essaims, de vol nuptial, comme ici on me parle de dieux, de brahmes, de yogis, de rites, de castes. Mais tout se

borne à des notions. Cette vie, je ne puis la concevoir directement ; je ne sais pas en reproduire en moi, par sympathie, les tendances, les démarches, les instincts et sentiments directeurs. Il faut que je me borne à la constater. Simplement, c'est une forme que j'ignorais, une des innombrables formes de l'éternelle vie.

On peut m'expliquer les prunelles de ces fakirs, leurs expressions d'anesthésie, leurs immobilités ou leurs gesticulations démentes. Je comprends ce qu'on m'explique ; je ne comprendrai jamais ces hommes, moins encore la société qui les accepte et leur reconnaît une fonction. Il en est un que je retrouve chaque matin en haut du grand *ghat* de l'Observatoire par où descend le plus épais de la foule. Au sein de ce peuple qui s'écarte avec vénération, il va, vient, gris de cendres, nu des pieds jusqu'au sternum, tatoué de tridents et de *lingams*, le haut du torse lacé de lanières de cuir. Sans plier le genou, il marche avec des pas saccadés d'ataxique, brandissant deux lames d'acier qui ressemblent à des baïonnettes. Mais on ne s'effraye pas de ces dangereuses allures ; on lui jette des fleurs. Mon interprète me dit : « C'est un saint homme. » Près du temple d'or, j'en vois un autre qui gît sur le ventre, maigre, les omoplates saillantes, entre deux petits tas de bois qui brûlent, où, de temps en temps, un dévot vient jeter un peu de combustible. Mais la plupart sont accroupis sur une table, à ce point inertes, si peu vivants de couleur et d'aspect, sous leur enduit grisâtre, que tout d'abord

le regard ne s'y fixe pas: vaguement l'œil n'a vu qu'un objet parmi tant d'autres objets, — une masse dont il ne suit pas le contour humain. Mais quand, au passage, on frôle cette chose dans la ruelle étranglée, c'est une sensation inexprimable, un contact mou, tiède, qui vous traverse d'un frisson d'effroi et de dégoût. On reste là, cloué dans une stupeur; on s'ébahit de ce corps en caoutchouc qui semble collé au mur, de ce masque tout blanc entre les anneaux de chevelure farineuse et déroulée, face morte où vivent les yeux : deux trous dans le plâtre, deux trous de noirceur liquide. Un fascination vous retient devant cette apparition qui plus tard reviendra vous hanter. On regarde : on a pris l'habitude ici de dévisager de près des êtres extraordinaires qui ne semblent point voir, dont rien ne dérange les immobilités cataleptiques.

Mais, de ces ascètes, le plus terrifiant trône dans une cour sacrée, entre le puits putréfié de la Science et le taureau de Siva. Il est énorme. Lourde statue de plomb que coiffe une sorte de monument : une tiare faite, semble-t-il, de noyaux enfilés, en réalité de rosaires tissés l'un dans l'autre, — un casque qui se bombe, se renfle, piqué de fleurs, et dont le sommet s'érige en *lingam*. Sur le front, comme une fleur ouverte et rutilante, s'élargit le signe mystérieux de Vichnou. Sans que l'homme bouge ou semble vivre, sans que s'abaissent ses yeux de statue, les dévots touchent son genou, et puis vénèrent une vache qui, tout près, mâche des fleurs et ne s'étonne point de sa divinité.

* * *

Petites ruelles de Bénarès, quelles ardeurs circulaient et nous portaient à travers leur fiévreux labyrinthe ! De troubles influences y règnent, plus excitantes, peut-être, quand le soir y fait la solitude, qu'à l'heure où la foule s'y pousse pour toutes les stations aux innombrales sanctuaires qui, de chacune, font une voie sacrée. Tant de tièdes corps humains qui coudoyèrent ces murs, tant d'haleines et de sueurs qui les ont imprégnés, tant de pieds nus qui usèrent ces dalles, tant de gestes élancés vers ces dieux adorés dont les chapelles, les niches se suivent de mètre en mètre, usées par les mains suppliantes, — tout cela a fini par laisser ici comme un riche effluve qui a pénétré la pierre, qu'elle exsude, et dont nos nerfs surexcités perçoivent les énergies concentrées. Ces murs, ces pavés ne sont plus de la matière inerte. Ils sont saturés d'âme et d'odeur humaines, d'âme et d'odeurs hindoues. Ils agissent, vivent, rayonnent en mystérieuses effusions. Vie secrète que les choses reçoivent de l'homme, plus intense, dirait-on, quand elles ont longtemps baigné dans une atmosphère religieuse, au milieu des ferveurs sacrées où la vie se concentre. Ainsi à Paris, dans une galerie déserte, vers six heures du soir, j'ai vu, secrètement, s'animer de saints objets du vieux Japon. A mesure que le jour baissait, on eût dit que leur ancienne vie bouddhique renaissait en eux : le lieu banal se

changeait en lieu sacré. Un invisible et mystique esprit s'épanchait de ces objets, tièdes encore, semblait-il, et frémissants du contact des mains dévotes, enrichis de noirceur précieuse par les fumées séculaires des cires allumées, des encens. En silence, comme un parfum d'autel, se dégageait l'âme que leur avait faite leur séjour au fond des oratoires japonais, dans l'ardeur des prières et des cœurs bouddhiques.

* * *

C'est le matin dans la très vieille fourmilière hindoue. Le flot humain coule épais dans les anguleux corridors : files tremblantes de vieillards qui sont venus attendre la mort à Bénarès. Les prières, les ablutions rituelles achevées au bord du fleuve, ils ne sont pas quittes des besognes religieuses. Du temple de Visevera, du temple des vaches, du puits de Siva au sanctuaire de Baironath, mille divinités exigent des offrandes, des *mantras*, des adorations. Certaines ruelles ne sont habitées que par des dieux. Au lieu de logis humains, rien que des chapelles en files zigzaguantes, rien que des Hanumans-singes, des Ganeshs-pachydermes, des Parabattis dansantes, des Krishnas joueurs de flûte, des Kalis noires en manteaux rouges, de féroces Durgas, tous les fils, toutes les femmes, tous les avatars, tous les symboles de Vichnou et de Siva. A droite, à gauche, elles se suivent, les idoles, sur leurs bornes, sur leurs terrasses, dans leurs niches, leurs guérites,

leurs tabernacles dont les battants de bronze sont ouverts, dans leurs cônes de basalte noir qui avancent et barrent presque le passage. Il y en a dont les châsses sont accrochées aux pipals et banians sacrés, aux beaux arbres dont le feuillage suspend un riche et vert rideau sur la ruelle. Il y en a d'enfermés dans de sombres cages, comme des monstres dangereux ; à peine les aperçoit-on derrière le grillage serré. Devant chacun, une sorte d'autel, des plateaux de fleurs, de riz, des feuilles de tulsi, quelques pots de cuivre. Et tout cela si petit : édicules de granit, pyramides feuillues dont la main peut toucher le sommet, naos creusés dans l'épaisseur des murs, à la base des petites maisons ventrues qui, par en haut, se rejoignent souvent au-dessus de la rue et bouchent à demi la lumière.

Et dans l'étouffant boyau, le froissement des pieds nus, le plus mol arome de jasmins, l'odeur et la chaleur des vaches, de toute la chair humaine qui flue difficilement. De vieilles brahmines, surtout, drapées à la romaine, pâles, ridées, marmonnantes. D'une main elles étreignent un vase contre leur corps, — et l'autre, rapide, machinale, y plonge, pour arroser, rafraîchir tous les *lingams*, pour lancer cette eau dont le sol ruisselle : marécage où les pieds écrasent parmi les bouses des paquets de feuilles et de pétales. Sans arrêt, chancelantes, elles vont, les hallucinées, chacune solitaire, comme, tout à l'heure, au pied des *ghats*, les brahmes extasiés dans la multitude, chacune poussée par une mécanique intérieure, avec,

toujours, cet air de ne point voir, cette allure de somnambules, cette intense expression de manie, — le front plissé par le souci de ne rien oublier entre tant de rites nécessaires. Ce n'est pas assez d'inonder les *lingams* ; vite une guirlande au cou de ce Siva! vite, d'une chiquenaude, à travers les grilles, une pincée de riz à cette Kali dont les yeux blancs s'écarquillent! vite des œillets à ce Krishna, à cette Devi, à ce Rama, à cette extraordinaire famille de noirs embryons qui nichent au fond d'un réduit dans une corbeille suspendue! Et puis il faut dire aux vaches les paroles rituelles, saluer les arbres saints, les cailloux sacrés, huiler les petits Ganeshs rouges, les barbouiller de vermillon, les graisser de beurre qui rancit tout de suite, coule à terre, s'ajoute à l'eau, aux fleurs fripées, à la fiente, à l'innommable mélange dont s'englue le pavé. Et quand se présente le porche d'un grand sanctuaire, il faut s'y aplatir, toucher du front le seuil de cuivre, plonger les doigts dans le bénitier de l'entrée, heurter la cloche qui appelle l'attention du dieu sur le nouveau fidèle et qui bat, bat, danse la sarabande, car toujours dix mains à la fois se lèvent pour frapper à leur tour.

Avec la foule fiévreuse, je franchis ce portique, et voici le quadrilatère intérieur, voici, de l'autre côté, sous les pyramides d'or, le sanctuaire où, seuls, les brahmes ont accès : noire profondeur où barrissent toutes les deux minutes d'affreux appels de trompes. Car c'est là qu'il réside, le maître de Bénarès, le grand dieu de l'Amour et de la Mort; c'est là, dans cette obscu-

rité que, chaque jour, les prêtres le saluent de leurs torches agitées, le lavent, le parfument, le revêtent de brocades, joyaux, guirlandes, lui présentent dans sa vaisselle d'or le riz, la crème, le curry, le déshabillent, le couchent. Et de tout ce qui se passe dans ce tabernacle nous n'apercevons rien, rien que des lueurs de flammes, rien qu'une mystique scintillation. Mais, par devant, dans la cour quel brûlant foyer de l'universelle folie ! Des femmes — des grecques, des romaines, — des hommes demi-nus, le front barré du triple signe de Siva, tournent en rond autour d'un noir *lingam* central, l'inondent de toute l'eau du Gange qu'ils ont rapportée dans leur *lotas* de cuivre. D'autres traversent la cour en tous sens, se croisent si vite, si nombreux que l'œil n'en peut pas suivre un seul. C'est le va-et-vient, l'excitation d'un essaim de guêpes furieuses. Un instant, ils font halte aux chapelles de l'enceinte ; ils se prosternent, ils entonnent leurs kyrielles, ils jettent leurs offrandes : feuilles de bilva sur les lingams, molles fleurs sans verdure dont la chair splendide et satinée s'entasse dans les niches ; — et toujours les gestes automatiques, pressés, précis, car il y en a tant à faire, de ces gestes, qui ne comptent pas s'il en est un seul d'imparfait ! Partout volent l'eau, les graines, les poudres rouges et bleues, lancées par les cuillers à libations. Cependant, paisibles, raisonnables au sein de la frénésie humaine, des vaches, divinités nonchalantes, laissent tomber leurs fientes, ou bien tendent la bouche, happent çà et là un morceau de canne à sucre. L'une est entourée de trois brahmes à demi nus,

vieux, à blanche poilaison. D'une voix spasmodique, avec des hoquets, des sanglots suraigus, la figure contractée par l'effort, ils lui chantent une interminable mélopée, coupée de subits silences, et que nous entendons mal, car en voici qui vocifèrent, en voici qui frappent dans leurs mains, en voici qui brandissent des sonnettes. Les yeux trop brillants ou mornes ont l'air obsédés par un mauvais rêve; une fièvre circule dont l'hystérique ardeur nous prend à la tête comme une fumée trouble et nous ferait vite tourner, si nous restions là, tourner comme tous ces possédés autour du grand lingam. En même temps, par-dessous les musiques, les voix, le tumulte, bat une sourde vibration. *Poum, poum, poum, poum*, semblent bourdonner toutes les lèvres : — peut-être la syllabe *Aum*, génératrice de l'univers, et que l'incessante répétition rend méconnaissable. C'est ici l'un des centres frémissants de la fourmilière. Vous avez vu ces extraordinaires activités d'insectes qui, pour des besognes inconnues, s'assemblent, s'amassent en ardents et bruissants paquets. Nous nous penchons sur eux; nous pouvons les toucher du doigt : ont-ils seulement conscience de notre présence? Leur vie se continue suivant ses lois immuables et spéciales, située sur un autre plan que la nôtre, toute proche de la nôtre, mais sans la rencontrer jamais, sans que jamais nous puissions rien savoir de l'âme qui pense et dirige leurs mouvements.

Autour du temple d'Or, les ruelles s'élargissent et

s'éclairent. C'est le domaine des pèlerins : leurs dévotions enfin achevées, ils traînent, stationnent par familles aux carrefours, surtout dans la grande place centrale où des campements sont installés devant le taureau de Siva. Et c'est aussi le domaine des fakirs, *sannyasis*, yogis, tireurs d'horoscope : à tous les angles des venelles, ils siègent, jambes croisées, à leurs tables, devant leur petit matériel religieux : une ammonite, deux soucoupes de riz, deux vases d'eau sainte, trois mangues, un rosaire, quelque manuscrit pouranique.

Et surtout c'est le domaine de la vieille misère humaine, des éternels mendiants, culs-de-jatte et béquillards qu'on retrouve en tous les lieux de pèlerinage de la terre, autour des sanctuaires fameux de toutes les religions. Cette cour du puits de Siva est une cour des miracles, comme tel parvis de cathédrale au moyen âge. Ces ruelles sont bordées de mendiantes qui se serrent, tapies au pied des murs, par terre, en voiles couleur de terre, — plus pitoyables encore dans cette basse posture. On passe entre leurs deux files, à travers leur bégayant concert, dans la haie tremblante de leurs mains qui se tendent, de leurs faces qui se lèvent : faces de douleur et de décrépitude, d'un parchemin si blême entre les rares mèches défaites de cheveux blancs. L'inoubliable tristesse de ces yeux éteints qui se remettent à vivre, et se font comme tendres pour supplier ! Et comme la noblesse de la race blanche persiste, malgré la flétrissure de la vieillesse et de l'excessive misère, dans

ces visages de veuves honnies qui sont des brahmines ! Au-dessus d'elles, les étalages d'objets de piété, plus nombreux qu'à Lourdes, une suite d'échoppes, où regorgent les guirlandes d'œillets jaunes, et les cierges, et les menus ustensiles de cuivre, et les saintes images vermillon et indigo, et le peuple scintillant ou peinturluré des petites vaches-idoles, des minuscules dieux-monstres.

Nous rentrons par des régions bien différentes, où il n'y a plus ni dévots ni chapelles. Une rue d'ombre chaude entre des maisons hautes dont les fenêtres, les vérandas sont grillées de moucharabiehs. Çà et là, un mystérieux guichet s'entre-bâille dans l'un de ces treillis; un instant on saisit l'étincelle d'un joyau sur l'aile d'un beau nez, la lueur large et grave de deux yeux chargés de langoureuse nuit. Et l'on sent bien que ces demeures étouffées, parfumées, sont toutes pleines de chaude vie féminine d'Orient tropical, que bien d'autres prunelles sont là, guetteuses, derrière les précieuses dentelles de bois où les belles appuient le front pour rêver et respirer un peu. C'est le quartier des plaisirs, de la beauté. Parfois, au pas d'une porte, un groupe somptueux : voiles de splendeur indienne, couleur d'orange, de citron, de cerise, d'aurore, d'émeraude, et dont les flammes palpitent, plus somptueuses encore dans l'épais demi-jour de la rue. Luxe éclatant et massif : les poignets, les bras gantés de lourds anneaux, le visage piqué de bijoux, une plaque d'or couvrant chaque doigt du pied brun qui passe

sous la jupe évasée, un peu du sombre torse visible entre le mamillaire et la pesante robe, — et toujours les lisses bandeaux des cheveux qui tirent sur le bleu à force de noirceur lustrée, et ces prunelles trop grandes, ces yeux de gravité sauvage dont le regard coule comme un épais liquide.

Dans l'air confiné de la rue, de minces arabesques de musique ondulent, frissonnent, grattées à l'orientale sur des cithares que nous ne voyons pas. Une odeur de santal, d'attar de roses, s'épanche des grillages, par bouffées....

Le soir, ces portes s'entr'ouvrent aux riches à qui ne suffisent pas les hypnoses religieuses. Alors, toute la nuit, avec lenteur, les danses déroulent leurs scintillements et leurs alternances au son des grêles musiques endormeuses.

*
* *

C'est la fin du jour dans la très vieille fourmilière hindoue. C'est la fin du jour et c'est la paix; l'eau ne ruisselle plus sur les lingams dans les temples, et les trompes ont fini de déchirer l'air pour le culte du soir. Sauf, de loin en loin, quelque méfiante figure voilée qui passe en rasant les murs, plus personne dans l'étroit dédale des ruelles encore empuanties et parfumées. Les portes bardées de bronze sont closes, enfermés les gens dans les petites chambres secrètes où se poursuit, sous la garde des Lares domestiques, tout ce que nous ne savons pas de la vie hindoue. Écheveau des blanches venelles qui s'enchevêtrent, saillie des

vieilles maisons pansues au-dessus des jalouses portes ciselées, silence de ces couloirs et de ces voûtes, on dirait le cœur de quelque ancienne cité musulmane du Levant ; ainsi me suis-je perdu le soir dans les labyrinthes indigènes de Damas et de Tripoli. Seulement, çà et là, aux recoins des murs, dans leurs niches et leurs cages, des monstres à figures de bêtes surgissent, nous rappelant que c'est ici un monde bien plus lointain, à la fois païen et torride où, dans l'ardeur du soleil, le rêve religieux des faibles cervelles extravague jusqu'au délire. Et puis, entre les pignons qui se touchent presque, la mince bande zigzaguante de ciel se colore d'un crépuscule que l'on ne connaît pas dans l'Orient méditerranéen. C'est une chaude rougeur qui tourne au lilas flétri, pénétrée de fumées, dirait-on, de poussières bleuissantes : l'haleine pâmée, l'émanation de fatigue et d'impureté qui flotte après une journée de chaleur, de cohues et de sabbats au-dessus de cette Bénarès vétuste et saturée d'humanité malade. Le soleil a quitté la vieille ville idolâtre. Cette pourpre fluide, c'est la gloire diffuse qu'il traîne à sa suite sous les tropiques. Elle s'est d'abord exaltée, plus intense de minute en minute, à mesure qu'il descendait au-dessous de l'Hindoustan. Mais elle tourne avec lui, se retire dans l'ouest et s'efface à son tour.

Mais ce n'est pas encore la nuit quand, au hasard de ce dédale, nous débouchons sous les frises obscènes du kiosque népalais, à la crête du plateau qui surmonte le Gange. Des escaliers-couloirs dégringolent d'ici jusqu'aux *ghats*, entre des palais dont les côtés plongent

au-dessous de nous et, par en haut, nous dominent, sans fenêtres, massifs comme des falaises. Le prodigieux paysage d'architecture est à nos pieds : les vastes perrons, le hérissement des terrasses et des artichauts de pierre sous les façades des grands édifices alignés. Et tout cela que nous avons vu pulluler le matin dans les roses fumées du soleil et de la brume nous apparaît terne, d'une grandeur qui accable, et vide. Vide et désolé, car on sent bien que le piétinement d'une multitude a passé par là. C'est la tristesse d'un champ de fête maculé de traces de désordre sous des lustres qui viennent de s'éteindre et cessent l'un après l'autre de fumer. Le brillant décor se révèle deux fois flétri : flétrissure d'un jour qui se distingue d'abord de la flétrissure plus profonde des siècles et va s'y mêler imperceptiblement comme, chaque soir, celui de nos jours qui finit, se détache sur le fond du passé avant que de s'y fondre. Sur les pentes de terre pulvérulente d'où les dalles furent arrachées on ne sait quand, par des catastrophes oubliées, des guirlandes fripées font des tas d'ordures ; d'autres qui s'en allaient au fil de l'eau sont arrêtées à des saillies du quai, au fouillis des jonques échouées dans les criques. Une sorte d'écume stagne le long du *ghat* comme aux tristes bancs de sable du bord : amas de détritus où se mélangent les graines, les graisses, les fleurs, les poudres rouges et bleues des offrandes matinales, et, sans doute, — car je sais qu'il y a des bûchers en amont aussi bien qu'en aval, — la noire poudre des cendres humaines. Oui, une vie copieuse

a laissé là sa trace et son déchet. Je crois même en sentir traîner encore l'épaisse exhalaison ; mais cette atmosphère de four qui m'étouffe et qui m'étonne dans ces libres espaces, sous un ciel presque éteint, c'est le souffle ardent que dégagent ces étendues de pierre, tout ce granit que le soleil a frappé pendant douze heures et chauffé jusqu'au fond.

Je m'aventure à travers le grand amphithéâtre : il n'est pas tout à fait désert ; le peuple n'y est plus, mais des groupes et des solitaires y sont attardés comme, à la fin de la journée, tous les offices finis, çà et là des figures se prosternent encore, perdues dans la nuit d'une église. Tout en bas, au ras de l'eau verdâtre, j'aperçois quelques brahmes qui ne semblent pas avoir bougé depuis le matin. Toujours la même immobilité accroupie, la même posture disciplinée pour l'extase : un bras légèrement écarté du corps, la main levée à la hauteur de l'épaule, le pouce et les deux doigts joints sur un rosaire qui pend et dont un grain succède à l'autre. Je ne les vois que de loin et de dos, mais je sais que leurs lèvres dévident la chaîne sans fin des litanies ; je connais leur regard hypnotisé sur l'eau qui passe comme flue sans fin la procession des apparences. Une génisse sacrée, dont personne à présent ne s'occupe, heureuse de la solitude et de cette paix du soir, s'est couchée sur les dalles, les genoux pliés. Elle a fini de ruminer de vertes offrandes ; elle va s'endormir sur ce *ghat*, qui est son domaine et son pâturage, pour se relever

demain matin, à l'aube, dans le bruissement familier de la foule.

Maintenant m'arrive une voix humaine, une voix de prière et de pardon ; elle module en accents religieux, et puis se pose, tranquille et solennelle. Je la cherche ; je fais le tour d'un cône bourgeonnant de pierre, et de l'autre côté, sur la haute terrasse qui porte ce clocher brahmanique, je vois paraître un groupe que je ne soupçonnais pas. Ils sont bien une quinzaine, jeunes gens pour la plupart, debout, attentifs, autour d'une figure dont le type m'est nouveau. Un homme qui n'est point nu comme un *sannyasi*, et dont le front ne porte ni les blanches raies horizontales de Siva, ni l'empreinte tricolore du pied de Vichnou ; — un homme jeune et beau : calme figure éclairée, illuminée du dedans ; cheveux flottants sur une longue robe flottante. Quelque maître religieux qui vient prêcher à Bénarès, cité tyrannique du rite et des prêtres, comme le Christ à Jérusalem, comme, plus anciennement, Çakya Mouni dans cette même Bénarès, prêcher comme eux, sans appareil de livres, de talismans, d'eau sainte, ni de vases sacrés, — et la troupe de ses disciples l'accompagne. Toujours, dans l'Inde, il s'en est levé de ces inspirés que remue directement le divin. En eux s'incarne la mystérieuse force qui, de loin en loin, suscite un homme étrange et, par lui, met des millions d'hommes en relation avec l'invisible, les provoque à s'assembler pour des générations suivant une nouvelle idée directrice. Ici, probablement, une simple secte commence à développer son germe pour

avorter ou s'ajouter aux sectes sans nombre de l'Hindouisme. Une parole neuve et vivante veut délier les pauvres âmes prises dans la croûte inerte et séculaire des rites. Je l'entends qui s'anime, la voix; elle éveille des résonances parmi les granits d'alentour; elle s'infléchit, elle menace, elle exhorte. Et maintenant, le silence après qu'elle s'est faite toute simple en terminant. Et tous se lèvent sans bruit, et leur file qui marche pieds nus disparaît derrière les chapelles prochaines.

Cette fois le *ghat* est vraiment vide. Quand je me retourne vers le Gange, je ne vois même plus de solitaire attardé sur la dernière marche. Et pourtant d'autres yeux sont là, non loin, qui doivent regarder comme les miens le jour achever de mourir sur les temples, les pentes de pierre, le fleuve, les campagnes. Car voici qu'une mince musique s'est éveillée à droite, sur un perron voisin, et puis une autre, presque semblable, commence à voltiger derrière nous, à quelque haute fenêtre de palais. Et chacune parle à son tour, solitaire dans l'espace. Une toute petite phrase, au timbre sensitif et tendre de musette. Avec lenteur elle plane, tombe, et puis reprend, toujours la même, après une longue pause de recueillement. Soupir venu du profond de l'être, question jetée dans l'espace, plainte d'une âme qui rêve là-haut et s'inquiète à contempler, par delà le Gange abandonné, la plaine immense et vide, la tombée de la nuit sans dieux sur les étendues sans vie....

* * *

C'est un autre soir de Bénarès. Soir obscur, orageux, chargé de miasmes, de mauvaises senteurs, de mille sons confus qui montent de toute la vie énervée. Nous avons repris notre barque du matin. Depuis le temple des singes, à l'extrémité occidentale de la ville où finit misérablement la file des *ghats*, nous allons sur le vieux Gange putride, sans parler, sans bouger, sans bruit ni mouvement de rame. Abandonnés à la volonté du fleuve, nous glissons comme en rêve, à travers l'ombre, et nous regardons passer les grands palais que n'enchantent ni ne fardent plus les brumes de l'aurore. Ils restent beaux, mais de beauté poignante, vouée à la mort dont ils portent tous les signes. Beaucoup sont vieux, rongés, malades comme le peuple marmonnant de têtes faibles et de moribonds qui les hantent. Ils ressemblent à cette Inde décadente après les splendeurs d'autrefois : ils subsistent par ce qui reste en eux de leur première force de vie, mais rien ne vient plus du dehors réparer cette force qui s'épuise. Nul ne songe à les défendre contre leur destin. Nettoyés du fourmillement multicolore qui les couvrait, comme ils se montrent mutilés! Certes, au pied des architectures, leurs nappes déroulées m'étonnent toujours par leur grandeur; la grave ascension de leurs étages atteste la noblesse de la génération qui les conçut; l'usure du temps n'a pas mordu sur leurs arêtes. Mais

sur de larges espaces, les tremblements de terre ont çà et là disloqué leurs surfaces ; sur le talus de terre qui les porte, leur pierre bien cimentée a sauté comme une carapace d'écailles sous laquelle une lame vient de passer, et les dalles rejetées toutes à la fois gisent en paquets obliques sur les pentes, entre des trous béants. De la terre s'émiette dans les déchirures ; une espèce de lèpre apparaît par taches grises et commence à manger les contours exacts, les plans justes, les grandes surfaces impeccables, tout ce qui fut géométrie, résistance, ordre et volonté. Mes beaux palais du matin ! Les triomphants escaliers que j'ai vus palpiter de vie aux premiers rayons du soleil ! Ils se lèvent ce soir, au-dessus du vieux fleuve obscur, comme un chant qui fut enivré change de sens et monte une dernière fois, assombri, pressentant le destin, au dénouement d'un grand drame de musique. Ils ne me parlaient que de la vie. Ce soir, ils ne m'entretiennent de rien que de la mort.

Heure impure et que n'enchante nul rose esprit de crépuscule tropical. L'air épais s'est voilé d'un terne brouillard. Des influences torpides nous enveloppent.... Sans nous sentir bouger, nous glissons dans la vapeur fuligineuse, bien au-dessous des monuments pleins d'ombre et chauds encore de la journée. L'eau se défait en fumée : on dirait qu'elle s'épuise et perd sa substance. Tout près de la barque, elle est bien d'un vert tendre et veiné de jade, mais quelles pourritures recouvre cette nuance délicieuse ? Car voici que se précisent d'inquiétantes odeurs, de cave,

d'eau nocturne et de décomposition. Je ne m'attendais pas à ce frisson : cela passe tout d'un coup dans le soir lourd, comme le petit souffle invisible et fade que commence à jeter un cadavre sous les fleurs qui l'honorent, dans une chambre close où des cires allumées achèvent de rendre l'air irrespirable. C'est bien la même senteur imperceptible et qui fait peur! Il y a si longtemps que la mort s'est infusée dans cette eau! Quand Çakya Mouni vint à Bénarès, déjà c'était une ville très sainte. Sur cette berge du Gange, les multitudes venaient saluer le Soleil et réciter les Védas; les bûchers y brûlaient, — ils ne se sont pas éteints depuis. Comme dans une lampe l'huile ne cesse pas de monter vers la flamme à mesure qu'elle s'y consume, la vie ne s'est pas lassée de produire et de leur apporter ce qui les alimente. Que de millions dont cette onde a lavé les sueurs, les chairs vivantes, les chairs mortes, les chairs carbonisées! Quel dépôt, dans sa profondeur, d'ordures et de cendres humaines! Quelle sentine plus vieille que l'histoire! C'est du résidu de cent générations qu'est fait le mystérieux cloaque caché sous ce vert délicat. La matière même de ces générations, voilà ce qui dort ou fermente au pied de la cité soumise à Siva depuis les temps antiques, — à Siva, par qui s'assemblent et se défont les vivants tourbillons de la matière, — à Siva, le danseur qui porte des crânes, le beau dieu souriant dont le corps d'un bleu vert de poison, de cadavre, ondule en molles courbes féminines.

Devant nous, une barque va, sans bruit comme la

nôtre, et sans ramer non plus. Elle est remplie d'indigènes ; vaguement, je les vois qui gisent au fond de la jonque, la face renversée, les yeux fermés, sans doute, ou qui s'emplissent de ciel et du noir profil des temples et des palais ; quelques-uns penchent la tête sur l'eau fiévreuse qui les entraîne. Est-ce la fièvre ? Sentent-ils l'accablement de cette heure, la suggestion de mort que dégage ce paysage trop vieux? Quel silence! Quelles attitudes anéanties! C'est la barque dolente qu'un grand artiste a chargée des influences de la malaria. Mais, plutôt, dans le brouillard où tout s'avaguit, c'est un bateau fantôme qui porte un équipage de morts. Je n'avais pas remarqué tout à l'heure que nous n'étions pas seuls sur le triste fleuve. D'où vient-il donc, ce brumeux bateau? Comment a-t-il surgi devant nous ? Cela inquiète comme, soudain, un signe fatidique, une muette et grise apparition qu'il nous faut suivre sans savoir où elle nous emmène....

Et cette même lassitude où s'affaissent les passagers de cette barque, nous la sentons aussi qui nous envahit et nous opprime, et c'est presque une volupté de s'y abandonner comme, aux heures de mélancolie, tout notre être incline au néant. Fatigue après les heures trop exaltées du jour, après l'excessive vision de la foule adorante aux rayons du matin, après le vertige dyonisiaque et la frénésie dont j'ai senti la contagion dans les temples. Et cette profonde fatigue est encore celle de ce paysage dont la désolation s'aggrave. Lui aussi a trop de souvenirs ; il a trop

senti, et depuis trop longtemps, les éclats et les ardeurs solaires ; il est las des bruits, des mouvements, des foules trop abondantes et colorées. Il se détourne vers la mort.

Mais que veulent dire ces fleurs de feu à la dérive autour de nous, sur l'obscurité de cette eau qui sent le cadavre? Il y a quelque temps que je les vois, mais tout est si étrange que l'on voit sans regarder, que l'on ne s'étonne plus. Des lampes qui vacillent au gré du flot imperceptible, une file de petites flammes très douces et tremblantes comme de petites vies un instant allumées à la surface des choses et soumises aux grandes forces inconnues qui les entraînent. Des offrandes nocturnes, j'imagine, qui viennent de quelque *ghat* derrière nous; des fleurs de feu après les fraîches fleurs embaumées du matin. Pauvres petites lumières, touchantes comme celles qui brûlent en buissons ardents dans nos églises. Mais de celles-ci chacune est solitaire; au loin, dans la vaste nuit, elle emporte la prière d'une âme païenne.

Parfois passent des appels de trompe qui n'ont rien de rêveur comme les musettes d'hier; ils se prolongent lugubrement, et leurs vibrations d'un autre monde ajoutent à l'angoissante étrangeté du lieu. Elles semblent, ces musiques, portées par le courant, comme les lucioles flottantes : probablement, il y a quelque fête qui s'attarde en amont.... Mais je ne sais pas, je n'ai pas envie de rompre le silence et de questionner. Sonneries sauvages, ténébreux palais, grande eau fumeuse où traînent des points enflammés

et l'haleine visible de la fièvre, — j'entends, je vois, je sens, mais comme dans une somnolence, sans distinguer ni penser, — confusément. Je suis vaincu par tout ce qui m'enveloppe de funèbre, par toutes les invisibles forces qui veulent ici étouffer la vie et mettre à sa place de la nuit, du vide, l'odeur du sépulcre, le rampement des brumes inanimées. Je ne puis plus que sentir, et je ne sens rien qu'une angoisse croissante. J'ai perdu la notion du réel. Encore cette sensation de rêve qui revient si forte et si fréquente à Bénarès, celle qui m'a saisi comme il y a treize ans, quand j'ai revu la prodigieuse scène du matin : le peuple nu, les palais, la végétation des cônes brahmaniques, et le fleuve dans la splendeur de l'aurore! Mais ce soir le spectre est d'ombre, ce n'est plus un frémissant fantôme de lumière. Sur le ciel livide, la silhouette déchiquetée de Bénarès s'écrit, couleur d'encre, comme un chiffre, comme une menace....

Et, brusquement, voici qu'au pied de la haute ombre chinoise, des lumières, trois grands feux viennent d'apparaître. Signal? Incendie?... Ah, je sais! les bûchers soudain démasqués par quelque invisible promontoire! Ils sont très loin, car nous longeons de tout près l'autre rive, celle où commence la vaste plaine déserte. D'ici, ces flammes sont le seul détail distinct au bas de la dense noirceur que les pointes des pagodes et deux grandes aiguilles de minarets hérissent par en haut. Trois flammes rouges dans l'ombre où tout s'engloutit, ou plutôt, trois

fumées rougeoyantes, car cela brûle en taches molles, sans clarté ; cela tournoie avec des intermittences ; cela se débat, s'occulte, à demi suffoqué par ce qui nous suffoque, par ces pestilences visibles qu'exhale en buée de plomb le vieil égout du Gange.

Tout de suite nous mettons le cap sur ces torches dont il n'est pas besoin de savoir la nature pour pressentir le caractère sinistre. Nous traversons le fleuve, — avec lenteur, car les bateliers rament et dorment à demi. Que de temps nous mettons à franchir ces espaces ! Mais, peu à peu, les ténébreux rectangles des palais, les noires formes des clochers sivaïtes montent dans le ciel, nous prennent dans leur nuit, et les taches flamboyantes, tout en bas, s'élargissent, plus lugubres à mesure que nous avançons, et plus significatives. Rien de visible encore, alentour. Elles sont seules : on dirait que tout le grandiose et sombre décor n'est que pour elles, pour la chose mystérieuse qui s'accomplit là.

Et maintenant nous sommes tout près ; les profils d'architectures ont disparu ; tout se limite : un cercle de lumière bougeante où je reconnais la crique entre les murs ruinés ; trois monceaux noirs où le pied de chaque tourbillon dévorateur est posé ; par terre, de longs paquets gisants où se simplifie la forme humaine ; et puis quelques maigres figures de vivants qui vont et viennent, — les nécrophores dont l'existence, comme celle de tous leurs ancêtres, est toute comprise entre ces bûchers : une caste à part, plus infâme que les plus basses, vouée aux morts comme certaines

espèces animales, comme les hyènes dont ils ont le profil fuyant, les allures obliques.

Rien de changé en ce lieu où, plusieurs fois, je me suis arrêté le matin. Et pourtant que tout est différent ! Le matin j'avais pu passer tout de suite ; la scène de mort n'était qu'un point dans la scène immense de la vie déployée ; un point par où se défaisait une imperceptible portion de cette vie. Et par derrière, comme on la sentait, l'éternelle force active ! comme aux yeux se révélait sa profonde, innombrable, et toujours affluente production ! Cette nuit, le rapport est renversé : la mort est la plus forte ; elle reste seule dans son triomphe. Point d'autre réalité visible, et il faut bien qu'on s'y arrête. Ces trois grandes flammes rougeoyantes dans la nuit, de loin elles nous attiraient, nous appelaient ; maintenant que nous les touchons presque, elles nous fascinent et nous absorbent ; nous ne connaissons plus rien que leur domaine : la crique brûlée, le demi-cercle de ruines, les momies gisantes sur la plage vaseuse où vacillent d'ardents reflets.

Nous ne pouvions plus nous détourner. Il fallait nous livrer pleinement à cette vue directe de la mort, plus vertigineuse et vraie que toute autre, puisque ici, en quelques minutes, l'homme se change en vapeur, en invisible rien, en un tel néant que la mort elle-même s'y abolit. Car, les cendres éparpillées dans l'eau, rien ne reste, comme rien ne manque, et simplement tout est comme si l'homme n'avait pas été.

Nous sommes descendus à terre ; nous avons gagné les murs croulants dont s'enveloppe ce lieu. Du haut d'une terrasse brisée, nos yeux plongeaient sur les feux. Des groupes étaient là, que d'en bas nous n'avions pas vus, — exhaussés dans la nuit, hors du cercle palpitant de clarté. C'étaient les parents des morts. Ils regardaient sans bouger, les jambes pendantes dans le vide, hypnotisés comme nous par les flammes qui surgissaient alors avec une violence surprenante, déchirant les ténèbres et le silence de leurs rugissantes lanières.

Et cela allait très vite. Probablement c'étaient des riches que l'on brûlait : on avait pu leur faire des bûchers d'un bois particulièrement inflammable et sec, imprégné d'huiles dont s'exaspère la flamme et qui neutralisent un peu l'atroce odeur de roussi. A vue d'œil, l'œuvre de dissolution avançait ; vraiment on assistait à l'évanouissement de la mystérieuse figure que produit nous ne savons quelle nécessité, puisqu'elle se répète toujours à travers les âges, à des milliards d'exemplaires.

Sur deux de ces bûchers je distinguais très bien la chose qui se consumait. Cela était long et noir : une carcasse desséchée, une échine nue, de minces jambes bougeant tout d'une pièce dans les secousses des flambées et les écroulements du bois. Cela ressemblait assez à un lièvre écorché pour la broche, et rigide. Mais cela baissait, s'effondrait de minute en minute. Des incandescences s'éteignaient pour se raviver, dessinaient en courant des lignes affreuses.

Et bientôt le charbon humain ne se distingua plus de son lit de braise. Mais les têtes subsistaient ; en vain les hommes maigres entassaient-ils par-dessus de nouveaux fagots; elles ne cessaient pas de reparaître, détachées, les vertèbres détruites, mais toujours reconnaissables, toujours humaines, bien que rongées de plus en plus, et couvertes d'une croûte carbonisée qui semblait peler, se lever par écailles. Des crânes d'espèce noble, puissamment développés, et qui devaient avoir contenu beaucoup de la pulpe sentante et pensante où se crée ce que nous appelons l'univers.

Enfin, dans le ronflement d'incendie, un sourd petit bruit d'explosion me serra le cœur. Je compris tout de suite que c'était fini de l'une de ces formes et qu'une tête venait d'éclater. Alors, les serviteurs des bûchers ne s'occupèrent plus de nourrir celui-là. Bientôt ce ne fut plus qu'une masse obscure où des flammèches bleues passaient en frissons. A leur convulsive lueur, se révélait bien la plus vague ébauche de restes funèbres, mais on sentait que cela n'avait plus de consistance, et qu'il suffirait de le toucher pour faire tomber en poudre ce qu'avait assemblé la vie. C'est le dernier office qu'accomplit un des nécrophores, en même temps qu'il retirait les tisons et les gros fumerons qui pouvaient encore servir. Il ne laissa rien qu'un tas de cendres.

Mes voisins, sur la terrasse d'où je dominais les feux, avaient suivi toute la scène, — en silence, avec recueillement. Je reverrai toujours l'attitude penchée

de contemplation, la figure absorbée d'un homme jeune, à côté de moi. Pas un instant son long regard ne s'était détaché du bûcher, et maintenant que tout était dit, ce regard se perdait encore sur le monceau fumant. « Le mari », me chuchota le brahme qui me servait de guide. C'était donc le corps d'une jeune femme qui, le premier des trois, venait de s'anéantir! L'homme était resté parfaitement calme, mais la pose où il s'oubliait, son regard lointain, m'étaient des indices de ce qui se passait en lui. Sous l'incompréhensible Hindou, l'invariable fonds humain apparaissait. La créature du rite et de la caste, l'adorateur du phallus et du dieu-éléphant, se révélait mon frère, l'homme de tous les siècles et de toutes les races devant l'intermittente vision d'abîme qui nous contraint en une minute vertigineuse à mesurer notre vie, à la situer, à l'apercevoir comme le fugitif tracé d'un jeu de forces insensibles. Il sentait, il rêvait, se rappelait.... Des années d'amour achevaient de s'anéantir devant lui, et déjà le temps continuait son cours, et l'on ne pouvait pas dire seulement qu'un vide se fût produit. Il était comme nous : son cœur ne pouvait pas comprendre.

Il se leva, descendit, et je le vis, à la clarté des deux bûchers qui restaient, faire trois fois le tour du tas noir, puis avec un râteau qu'un des sacerdotes lui tendit, il se mit lentement à le pousser lui-même vers la plage, entra jusqu'à mi-jambes dans l'eau stagnante du bord, et se penchant, le bras tendu, fit effort pour chasser les cendres jusqu'au courant. Le courant dut

les prendre. L'imperceptible reste d'un individu s'ajoutait encore une fois au résidu de tant de siècles : un peu plus de mort commençait à descendre au fond du fleuve chargé de mort, et dont la rive allait dans quelques heures se couvrir, comme chaque matin, du bouillonnement pressé de la vie.

A ce moment, un petit détail étrange me fit mieux pénétrer le sens hindou de ce que je voyais. Une femme qui venait des *ghats* invisibles au-dessus de nous, apparut dans la lumière rouge de la crique, en même temps que sur une claie on apportait un nouveau cadavre. Elle alla droit vers un bûcher et, le tisonnant d'un bout de bois, fit tomber quelques charbons dans un bassin de cuivre qu'elle tenait. Et tout de suite, emportant son réchaud, elle remonta dans l'ombre. Quel rite accomplissait-elle, cette Hindoue qui ne venait pas du groupe des parents? Aucun, m'apprit mon compagnon ; rien que la plus ordinaire, la plus domestique des besognes. Cette femme logeait avec les pèlerins de son pays dans l'un des palais délabrés du voisinage. Simplement, elle était venue ramasser un peu de feu pour cuire le riz du soir. Qu'y avait-il là qui m'étonnât ? Cela se faisait tous les jours.

Quelle indication qu'un tel fait! Quelle différence il me révélait entre notre sentiment de la mort et celui de ces Asiatiques ! Je me rappelai tout ce qui, le matin, autour de ces flammes, m'avait attesté l'universelle indifférence : à deux pas des chairs qui brûlaient, les dévots accomplissant leurs besognes

religieuses ; les enfants se pourchassant ; les hommes se séchant à la chaleur des bûches ; d'autres, postés sur les ruines environnantes, tournant le dos aux morts et causant ; les fumeurs se passant la *hookah* ; des groupes jetant près de l'anse funèbre leurs offrandes au fleuve, et l'eau charbonneuse toute chargée de fleurs. Ainsi la vie voisinait avec la mort et ne s'en occupait pas. Tout au moins elle n'y voyait pas un fait d'espèce unique, sa négation, son contraire dont la présence la glace et la paralyse ; elle l'acceptait sans paraître la distinguer de ses propres activités. Ces feux de la mort faisaient partie du mouvement immense de la vie.

Voilà ce que j'étais en train d'oublier. Ce soir orageux et triste, ces influences délétères, ce paysage vétuste, la nuit épaisse enfin où tout s'était vite englouti sauf les flammes surgissantes et le recoin de ruines éclairées, tout cela, dans le silence et la solitude où le dessous profond de notre être s'émeut et remonte à la conscience, avait réveillé ma sensibilité d'Européen à l'idée de la mort. La gravité aussi de ces Hindous, témoins avec moi des crémations nocturnes, la longue rêverie du mari m'avaient trompé. Ces groupes n'étaient formés que de parents ; ils participaient à une cérémonie religieuse ; le rite exigeait leur sérieuse attention. L'homme, certes, sentait, mais seulement, j'imagine, la séparation, le *jamais plus* ; je doute qu'il éprouvât l'épouvante de l'abîme. La mort lui pouvait-elle être vraiment tout ce que nous appelons la mort, puisque l'idée de trans-

migration — inséparable aujourd'hui comme autrefois de l'âme hindoue — comptait parmi les éléments nécessaires de son système habituel, atavique de pensée? Idée bien plus concrète, bien plus activement mêlée à tout le détail quotidien de la vie que notre notion européenne d'immortalité. Car celle-ci reste vague, abstraite; affirmant un au-delà, elle ne sait rien de cet au-delà; nulle représentation ne l'accompagne. Cette vie future qu'elle affirme est située sur un autre plan que l'actuelle; et, de fait, l'Européen ne s'occupe que de la vie présente. Son immortalité ne l'a jamais consolé de la mort. Dans le fond de son être, quelque chose ne tient pas compte de la croyance qu'il croit avoir, et le cadavre humain le terrifie comme un néant visible.

Au contraire, pour l'Hindou comme pour le bouddhiste, le présent est une des formes de l'au-delà : plantes, bêtes, hommes autour de lui sont des âmes réincarnées qui ne se rappellent pas leurs existences antérieures. Il y en a beaucoup d'autres, mais, sur la terre seule, on compte quatre-vingt-quatre mille *lakhs*[1] d'espèces animales que l'âme traverse, montant, descendant, remontant, suivant un progrès coupé de vicissitudes et qui dure des milliards de siècles. De l'insecte à l'homme, pas une créature terrestre dont la condition ne soit déterminée par les péchés ou les mérites d'une vie précédente, et cette idée ne reste pas une stérile et froide conception

1. Un lakh = 100000.

théologique puisque, de fait, l'Hindou ne voit pas une différence plus essentielle entre l'homme et les autres créatures qu'entre le brahme et les autres castes. Un singe, un cobra sont ses semblables, ses parents, peut-être, sous des apparences en ce moment différentes. Les tuer, c'est assassiner. — Ajoutez tout ce qui lui parle de la vie universelle et sans fin : le culte enivré de Siva, ses attributs, son *lingam*, les vieux textes panthéistes qui font partie du rituel quotidien, le fonds védantique toujours précis et conscient chez les brahmes orthodoxes, et qui, plus ou moins altéré, pénètre encore tout l'hindouisme, et vous comprendrez que l'attitude mentale de l'Hindou devant le bûcher ne soit pas la nôtre. Elle ne peut pas l'être. Lui-même est un mort d'autrefois : il est le mort de toutes ses existences passées.

Ainsi l'Inde ne voit pas une fin dans la dissolution de l'individu mortel. Elle nie cette mort dont l'horreur nous hante davantage à mesure qu'en Europe s'éteignent nos platoniques espérances de survie, et dont l'idée obsède nos penseurs et nos poètes, rejette le rêve de nos foules vers la jouissance immédiate et complète du présent. L'Inde nie cette mort, et chez tous ceux de ses fils en qui s'est concentrée sa pensée, cette négation s'est faite plus précise et convaincue. Qu'est-ce en effet, pour elle, que l'être particulier et périssable ? Pas autre chose qu'une figure qui s'ébauche, devient et s'évanouit au sein de la substance cosmique, analogue à celle que dessine et fait un instant palpiter dans le sable la vibra-

tion d'une corde de violon. Tel est l'homme, et tel est l'astre, et tel est l'atome, car même l'atome n'est pas un individu vrai, — il n'y en a pas; lui aussi est une forme en mouvement selon son rythme propre, et la matière n'est que de la forme en train de naître et de mourir. Or qu'y a-t-il de réel dans une forme hors la force qui la suscite et ne la laisse tomber que pour en faire lever une autre ? Qu'est-elle qu'une manifestation particulière de la force universelle ? Il n'y a rien d'autre que cette force : elle est à la fois le mouvement et l'élément fondamental de l'univers, l'éternelle substance et l'inépuisable énergie [1]. Ce qu'elle est en elle-même, pour elle-même, nous ne pouvons le concevoir que par la seule réalité qu'il nous soit donné de saisir directement : nous-même, qui n'avons d'être qu'en elle. Or ce que nous apercevons en nous d'une vue immédiate, c'est de l'âme, et par induction, nous jugeons que là est le type de l'existence, que l'essence de l'univers est la même que la nôtre [2]. Indirectement, considérant les choses

1. On sait que des théories actuelles tendent à réduire la matière à l'énergie. Elle serait une forme, l'une des apparences de l'énergie, graduellement « évoluée », et lentement en train de disparaître. Suivant ces idées, l'énergie pourrait retourner à un état absolument inaccessible à nos sens et tout s'évanouirait alors de l'univers. C'est la conception hindoue du retour du Brahma développé, à la fin de chaque cycle, au Brahma neutre. En se plaçant au point de vue psychologique, les analyses de Stuart Mill, Spencer et Taine conduisaient à des conclusions du même ordre, nous montrant dans le monde sensible le fantôme qu'y a vu l'intuition hindoue.

2. De la conscience et du mouvement : tels sont les derniers modes de l'être que nous puissions atteindre, mais l'Inde n'y

du dehors et ne connaissant que leur dehors, l'observation nous pousse à conclure de la même façon. Elle ne peut pas se prendre à la réalité dont nous ne savons rien que ses rapports avec nous. Mais à mesure qu'elle sait mieux scruter les apparences, elle y découvre des indices d'un dedans tout analogue au nôtre. Déjà nous avions cessé de distinguer entre les forces organiques et les inorganiques, mais de plus en plus, aujourd'hui, la matière que nous appelions inerte nous apparaît essentiellement semblable à la matière vivante, sensible au suprême degré, en correspondance avec les changements les plus lointains et les plus imperceptibles du dehors, toute frémissante et radiante, susceptible d'excitation, de fatigue, de caprice[1], sujette à la naissance et à la mort, sa vie

a vu que des modes, et c'est au delà qu'elle a situé son Brahma initial. Avec raison, car dire avec la science européenne que tout est mouvement, c'est réduire au langage d'un seul de nos sens (l'œil) ce que nous apprennent de l'univers tous nos autres sens. C'est ramener toutes les apparences à un seul type d'apparence. Quant à la conscience, on peut dire — mais avec moins d'évidence — qu'elle aussi n'est qu'une façon d'apparaître. Ainsi privé de toutes ses qualités, l'Être ne peut plus se définir que par zéro, et tel est bien le Brahma premier (Parabrahman, Paramatman). La formule « tout est Brahman » revient donc à la formule « tout est zéro (Kha) ». Les brahmes répètent surtout la première et les bouddhistes la seconde. Mais l'une et l'autre s'équivalent.

1. Bose : *The response of Matter*. M. Bose est un physicien hindou que les anciennes idées de l'Inde sur l'essence de la matière ont mis sur la voie de ses expériences. Il a étudié la variation de « la réponse électrique » (selon lui le signe le plus délicat et le plus général de la vie) chez les métaux, suivant qu'ils sont en état de repos ou de fatigue, suivant qu'ils sont

d'atome n'étant qu'un équilibre très prolongé mais non définitif entre les actions ambiantes et le système des forces intérieures qui doivent finir par la dissoudre. De plus en plus nous étonne la sagesse de l'antique parole hindoue : « Ce qui est au dedans est au dehors, et ce qui est au dehors est au dedans ».

C'est peu de chose dans un tel univers que la mort de l'individu. Ce n'est rien que le changement du *nâmarûpan*, du *nom et forme*, c'est-à-dire de la partie extérieure, insubstantielle de notre être, un moment, dirait le philosophe hindou, de ce rêve où Brahma croit n'être pas Brahma et se nie avant de se retrouver, un temps de l'*ego non ego non* de Baghavan-Das. La forme n'est pas, du moins elle n'est qu'une limite, une négation arbitrairement et faussement imposée à *ce qui est* véritablement, à ce qui n'a pas de limites [1]. Point de différence, dit un des com-

soumis à l'influence des substances qui excitent ou dépriment les êtres vivants (Voir *Journal de Physique*, août 1902).

1. Notre idée de limite a pour élément la sensation musculaire et tactile de résistance. C'est parce qu'avec la main nous faisons sans le pénétrer le tour d'un objet, que nous parlons de l'ensemble de ses limites, de sa forme. Mais cette résistance à notre effort n'est qu'une action de l'objet entre une infinité d'autres qui s'exercent à l'infini. Or, si l'objet est là où s'exerce sa résistance, n'est-il pas de la même façon là où s'exercent toutes ses autres actions ? En ce sens, l'objet se dilate au delà de toute limite, et chacun de ses atomes est aussi bien l'infini que le centre sans dimensions de cet infini qu'il emplit de ses actions. D'autre part, toutes les autres forces de l'univers agissent sur chaque atome, se composent avec la sienne, et, de fait, ce que nous appelons la force de l'atome est cette composée. Ainsi, tout l'univers est dans chaque atome. C'est peut-

mentaires des *Tantras*, entre Yama, la Mort, et Maya, l'Illusion, car *Ya-ma* a le même sens que *ma-ya* : tous deux signifient *ce qui n'est pas*. Par définition, elle est le non-existant, et, méditant sur elle, la sagesse de l'Inde est arrivée à cette formule qui semble tautologique, mais dont la profondeur, pour qui s'y arrête longuement, s'en va se perdre dans l'infini : « il n'y a point d'être à ce qui véritablement *n'est pas*, point de non-être à ce qui véritablement *est*. » Effacé l'individu, rien ne manque, l'univers est toujours au complet. Ce qu'est la fin d'une de ses ondes infinitésimales à la lumière qui palpite au sein de l'éther sidéral, la fin d'une vie particulière l'est à l'impérissable vie. Que je meure, et le Moi ne cessera pas de s'affirmer, de se jouer dans le flux continué des formes. Sans trêve elles ruissellent, et le jour de la conscience les éclaire au passage comme les vagues d'une eau souterraine qu'illuminerait en un point de son cours le rayon d'un soupirail Fixe est le rayon de la conscience ; il est depuis toujours et pour toujours, et le cercle immobile de sa lumière où les formes viennent apparaître, c'est le présent, — seul moment qui ne soit point illusoire, comme l'homme le découvre en ces instants étranges de musique et d'amour où, cessant de devenir, il se sent *être*, — l'éternel présent que ne cesse pas de créer l'éternelle conscience.

Sans doute, le contenu de ce présent change ; et de la mort, si l'on y réfléchit, c'est là tout ce qui nous

être une des réponses à la vieille énigme de Vasishtha : « Tout est partout et toujours. »

épouvante. Le moi, par delà cette mort, sera celui d'aujourd'hui — celui de toujours, mais traversé d'un rêve qui ne sera plus le rêve actuel, qui du moins ne se reliera point au rêve actuel. Entre l'un et l'autre rêve, il y aura une lacune, mais non pas autrement qu'entre les rêves de nos nuits successives. Le moi que peupla dans le sommeil de la nuit dernière tel ensemble lié d'images, n'est-il donc plus parce que tout de cet ensemble est aboli et que rien maintenant ne le continue dans ma conscience ? Il est encore, ou plus exactement un Moi n'a pas cessé d'exister, et voilà l'essentiel ; disons plus : c'est tant mieux si ces états sont différents. Est-ce que, toujours, nous n'aspirons pas à changer ? Le Temps lui-même n'est-il pas fait de nos changements ? Connaissons-nous une autre loi ? Pourrions-nous, voudrions-nous rester à jamais fixés au point sans dimension qu'est la sensation de la seconde immédiate ? Seulement, dans l'ensemble de chaque vie particulière, la personne ne varie que d'une façon graduelle, comme une courbe qui se développe, et le passé, par ses influences, par son souvenir, s'intègre dans le présent. La mort brise cette continuité ; mais, de l'autre côté de l'intervalle, l'univers ne cesse pas de se refléter dans de l'âme. Un frais papillon bat des ailes aux rayons de l'aurore, et qui songe à plaindre la chenille parce que le papillon ne sait pas seulement que la chenille l'a précédé ?

Ces noirs tourbillons qui montaient des bûchers !

Je n'y voyais que la figure et la présence de la mort. Ils offrent un autre symbole à qui sait entendre la leçon de l'Inde! Peut-être y songeait-il, le vieux gymnosophiste enivré de l'Être, qui comparait la procession des choses, des bêtes, des hommes, des dieux sortant de Brahma, aux volutes épanchées d'une flamme[1]. Un grand bas-relief du Dekkan présente une image semblable, mais nous en laisse à déchiffrer le sens. C'est au bord de la mer du Bengale, sur le désert d'une plage où rien ne se passe que l'écroulement rythmé de la houle éblouissante et morne. Une roche se dresse là, au milieu des choses éternelles et simples, loin de l'homme, mais portant à travers les siècles vides l'empreinte toute usée de l'antique pensée humaine. Entourant les serpents qui signifient l'éternité, des légions de formes animées s'élèvent, rang sur rang, génération sur génération, confuses, ondoyantes, à demi inclinées dans leur ascension, les yeux demi-clos dans le sommeil, et comme portées, soulevées toutes à la fois par le déploiement d'une force générale. Elles montent, et leur relief se fait de plus en plus faible et vague, flue en vaporeux contours, tant qu'enfin elles s'évanouissent par en haut à la surface de la falaise : — les fumées de la vie dont le flot s'épaissit sous le flot qui s'efface, et ne laissent pas voir le foyer qui les nourrit.

1. *Brihadaranyaka Upanishad*, IV, 5, 11.

LE BOUDDHA BIRMAN

Le Bouddha birman

I

LE DELTA

3 Mars 19... — A l'ancre, à l'embouchure de l'Irraouaddy où nous attendons le jour pour remonter la rivière.

Trois heures du matin. Ne dormant pas, j'ai quitté ma couchette ; à travers le silence du navire j'ai gagné le pont, et j'y trouve l'émotion d'un bien autre silence, vaste, celui-là, comme l'espace, et suspendu sur le vague infini des eaux. Une faible clarté flotte sous les nuages, épanchée d'une lune qui glisse ternie, noyée dans les vapeurs rampantes.

Peu à peu l'oreille perçoit un faible bruit liquide et qui persiste, et le silence du monde semble s'en agrandir. Rumeur de marée ou de courant qui chuchote le long du navire, qui passe, passe, menant ses millions de vaguelettes obscures, obéissant à une grande force invisible. L'œil aussi devient plus perçant, et voici que se révèlent çà et là des surfaces mortes dans l'eau mobile, des bancs de vase où l'imperceptible reflet de la lune traîne en lueurs figées.

Les feux de deux phares s'allument et s'éteignent, deux frémissants éclats qui ne se lassent pas, en silence, de reparaître toujours : vie simple, patiente, régulière, qui veille à travers la nuit sur cette désolation.

Et à la longue, ainsi arrêté parmi ces choses inertes, on sentait qu'elles aussi, pourtant, avaient une vie, — si lente, obscure, poursuivie depuis l'origine des choses, impossible à percevoir, sauf à cette heure, sur le pont désert de ce bateau à l'ancre, dans la clairvoyance de la solitude et de la nuit. On imaginait les durées, la tombée pendant les siècles pareils, du limon au fond des eaux, sa descente sans bruit, sans arrêt, l'imperceptible affleurement des îlots dont les lignes changent, fluent, se rejoignent, ébauchent peu à peu de nouveaux contours géographiques. Et le petit bruit ruisselant contre les flancs du navire évoquait aussi la vie de cet infini de molécules liquides. Dans cette nuit où le monde semble mort, elles cheminent sans hâte, toutes ensemble, ne connaissant que la force mystérieuse qui les pousse ou les attire.

Le monde semble mort, mais n'est-ce pas plutôt le monde avant sa naissance, avant les formes, à mi-chemin vers l'être ? Dans cette clarté de limbes, il se rassemble; par un effort aveugle, par une expansion insensible, il se détermine en silence. Rien qui nous rappelle l'heure, le moment actuel. Tout est autre, essentiellement. qu'à la lumière du jour, et sous cet aspect singulier, tout apparaît dans sa réalité

profonde. Il faut tirer sa montre, se retourner vers ce bateau, inanimé lui-même, regarder ces objets humains, pour se rappeler que le temps va reprendre son cours. Il s'est interrompu : c'est un intervalle où de l'éternel vient apparaître, où la pensée passe et se perd. Ainsi, là-haut, le bleu de l'espace sans fond, l'éther nocturne vient luire une seconde dans une fente de ces troubles nuages qui, sans trêve, se déroulent, enfument la lune, l'occultent à demi, de leurs jaunes et noires transparences d'écaille.

Est-ce vraiment ici un estuaire d'extrême Asie, un recoin de ce golfe du Bengale, dont, hier encore, je voyais le pesant azur jeter ces flammes aveuglantes et torpides dont s'embrasent les mers des tropiques ? Rien qui dise la latitude, un point particulier de la planète. Une triste lune glissant sous des vapeurs ; une clarté débile dont, vaguement, miroite la plaine liquide ; des nappes de vase où la mer pousse de pâles franges frissonnantes ; un murmure de courant ; — de loin en loin, un piaulement plaintif, un anxieux appel de courlis ou de mouette invisible, et qui semble la voix même de la nuit et de l'espace, — tout cela fait un ensemble d'impressions que j'ai connu, identique, plusieurs fois déjà au cours de ma vie. C'est un retour de Torcello le soir, sur la triste lagune ; ce sont des grèves de marée basse, avant l'aube, en Bretagne, en Angleterre, souvent revues depuis l'enfance. Et ce paysage si pénétré de sens *revient* étrangement. cette nuit, au milieu de ce voyage d'Extrême-Orient, comme un rêve qui reparaît de loin en loin et que l'on

prendrait pour un signe. Dans la demi-griserie de l'insomnie, à cette heure insolite qui ne semble pas appartenir au temps, le passé ne se distingue pas de l'actuel ; tous les lieux et tous les moments se confondent où j'ai retrouvé ce paysage : l'étendue primitive, aveugle, informe, infirme ; le monde de la nuit, du limon, de l'eau salée, du silence....

Un choc sonore, puis deux, trois, quatre coups de cloche qui piquent l'heure à l'avant, répétés aussitôt sur la passerelle, et je me rappelle que d'autres sont avec nous sur ce bateau, qu'il y a des heures, qu'elles passent, et que la vie va reprendre.

Je quitte cette dunette solitaire, réservée aux passagers européens, je m'achemine vers l'avant, et tout d'un coup, au fond d'une large ouverture béante qui, les panneaux retirés, découvre l'entrepont de l'arrière jusqu'aux machines, toute l'humanité d'Asie m'apparaît, impuissante, gisante, mêlée dans le sommeil. Des fanaux espacés oscillent, projettent dans cette profondeur des ombres bougeantes. Sous ce funèbre éclairage, une confusion blanche : blancheur des voiles, des turbans bengalis, d'où sortent avec des taches multicolores, avec des points lumineux de cuivres, des paquets de chair sombre, des emmêlements de membres lisses. Cargaison de chair hindoue. Je reconnais les longues jambes arides des çoudras, leur peau noire, sèche comme une cendre, tannée par la poussière et les ardeurs du Dekkan. Je reconnais leurs crânes rasés et sombres, leur expression accablée

jusque dans le sommeil, accablée par la pesée séculaire sur ces castes sans nom de tout le système social de l'Inde, — hébétée par la religion effroyable et maniaque, par le dénuement héréditaire et sans espoir, par la perpétuelle menace de la famine immédiate et du choléra. Beaucoup dorment accroupis, le menton sur les genoux, nus et troussés comme des corps d'animaux, appuyés les uns aux autres ; et tous chancellent ensemble, d'un seul mouvement, quand le bateau roule un peu. Plus loin, dans cette masse humaine, des faces glabres, des torses jaunes, des queues enroulées sur des crânes disent les groupes chinois. Il y a des Birmans en soie rose, les traits mongols aussi, mais la face plus délicate et mince ; — des Japonaises au masque artificiel, émaillé, aux cheveux savamment éployés et gommés. Près des boîtes, des bols de laque, luisent les vases de cuivre, les objets de l'Inde à côté de ceux d'extrême Asie. Ces grands corps allongés, serrés dans des tuniques blanches, signalent les musulmans de Penjab. Profils arabes, sous les hauts turbans ; grands traits sévères, orgueilleux jusque dans le sommeil. Accroupies, pressées par la foule environnante, des femmes hindoues se serrent en dormant dans leurs voiles d'un vert de perruche, d'un vermillon d'ara, et seule l'aile du nez passe, piquée d'un joyau. Je vois des veuves, sans bijoux, dans leur triste draperie couleur de cendre ; de gras babous aux plats cheveux luisants. Des pieds, des mains surgissent, des poignets, des chevilles cerclées de lourds anneaux ; des cuisses, des

jambes s'allongent, vues par derrière, molles et foncées, mais les semelles nues de cette humanité sombre sont étrangement claires. Tout cela confondu dans la longueur de cet entrepont, jeté là comme par tombereaux, comme des cadavres dans une vaste tranchée. Une seule masse épaisse, mais où l'œil distinguait par paquets les races, les castes, les sexes. Des membres se mettaient à remuer, avec un tâtonnement vague, plein de langueur. La plupart dormaient assis, la tête renversée en arrière, les mâchoires desserrées sous le balancement du fanal, et ces faces détendues dans leur stupeur, inertes, non vivantes, semblaient une vision de rêve. Quelques-unes hochaient lentement, passives, au gré du roulis imperceptible, obéissantes aux lois qui régissent l'insensible matière. En chacune, la vie volontaire suspendue, l'individu aboli par le sommeil, le type ethnique se révélait tout entier, *se livrait*, et paraissait plus lointain encore, plus chargé de sens accumulé au cours des siècles, de mystère profond. Une odeur musquée, sucrée et fade en même temps, une odeur d'encens, d'épices et de chair tiède montait de tout cela. Dans le grand silence on n'entendait que les soupirs des dormeurs et le petit bruit éternel du courant. De temps en temps, une plainte du bateau : ce gémissement des bateaux à l'ancre, quand une onde les soulève de côté, et les laisse retomber à faux, avec lenteur....

Quand je me détournai, la triste lune avait disparu, tombée derrière l'horizon, ou bien étouffée par les

vapeurs. Pourtant l'eau lisse ondulait en insaisissables lueurs ; on la voyait s'étendre au loin dans l'obscurité transparente. On eût dit qu'une imperceptible clarté commençait à diluer la nuit. Sans doute, par-dessus le couvercle de nuages appesanti sur ces eaux, ces plages de boue, ce bateau, les premières ondes de l'aube venaient déborder de l'horizon et coulaient dans l'éther vide.

C'était encore la nuit, mais on pressentait la subtile odeur du matin....

* * *

Nous remontons, remontons cet Irraouaddy. Un dédale de chenaux entre des plaines vaseuses qui s'espacent sur une largeur de cinquante lieues, et chacune de ces plaines un désert inconnu, mouvant, changeant, un désert fangeux dont la boue fermente dans la chaleur putride. De lieue en lieue, d'autres avancées de terre sortent de la morne vapeur d'étain qui salit l'espace. De nouvelles bifurcations apparaissent, de nouvelles perspectives liquides s'enfoncent à droite, à gauche entre ces boues grises, dans de l'inconnu. Mais à travers ce labyrinthe, aux cris alternés des sondeurs, nous suivons avec certitude un sinueux chenal. Une à une s'égrènent, passent les grosses bouées rouges, cerclées d'un remous, penchées par la violence du courant.

Onde épaisse, couleur de chocolat, et qu'un vent léger déchire, révélant mieux sa magnificence mouve-

mentée, hérissée sous le soleil. Car l'astre enfin a paru, déjà haut, la buée grise s'évanouissant à mesure que nous sortons des parages amphibies. Entre des rizières vertes le chenal se limite, et nous entrons vraiment dans les terres.

Passent des steamers au ventre rougi de minium, gros charbonniers tout encrassés par les années de labeur à travers les mers brûlantes ou mauvaises, par les journées de patient travail, le long des quais d'Asie, sous l'encombrement des coolies et des marchandises. Et sur cet estuaire d'Extrême-Orient, leurs volutes de fumée rousse, souillant l'éblouissante et moite pâleur du ciel, mettent des aspects d'Escaut et de Tamise, de fleuve industriel.

Mais le ton violent de cette eau appartient à l'Asie, au monde de l'équateur, aux régions où toute chose est marquée d'un accent plus intense. Un lustre sombre, une surface opaque, et là-dessus le soleil plaque en noir, avec une vigueur extraordinaire, comme découpée dans du métal, l'ombre portée du bateau, des mâts, des agrès, et cette forte image court vite devant la rive. Parfois une risée plus vive creuse l'onde d'un sillon plus profond, et c'est comme le labour d'une charrue dans une glèbe riche, quand le sinueux couteau soulève et fait voler une brune poudre croulante.

Des goélands nous escortent, tout près du bastingage : premiers vivants qui nous apparaissent sur cette terre, et dont l'allégresse de vie, l'énergie blanche nous ravissent après tant de désolation. Leur vol planant,

un peu oblique, sans battement d'ailes, est d'une vitesse si justement mesurée sur la nôtre qu'on le dirait immobile. Mais de temps en temps, leurs corps éployés pivotent suivant les bouffées variables de la brise. Et cela pendant des heures, infatigablement. Les ailes légères, d'une minceur vigoureuse, sont puissamment arquées, et sur les bords, leur raideur blanche, presque diaphane, frémit d'une imperceptible vibration. Mais dans les pâles yeux inhumains, quelle vie sauvage et simple, qui ne sait que l'espace et la faim ! Parfois des cris perçants, volontaires, qui sonnent loin, une avide prise de bec en plein vol, tous les corps lancés ensemble au ras de l'eau, et relevés à la fois comme d'un coup oblique de raquette.

Plus loin, des fourrés très verts d'où jaillit, çà et là, une gerbe de talipots, le plus noble des palmiers, celui dont les feuilles vernies au bout de sa tige élégante s'ouvrent en parfaits éventails. Et voici dans cette solitude le premier monument humain, très extraordinaire, nous annonçant l'entrée d'une terre qui n'est pas l'Inde, malgré ce ciel et ces végétaux hindous. Un monastère bouddhique ; une superposition de clochetons de bois, des balustrades chinoisement ajourées, des toits retroussés dont les pointes, les becs se retroussent, s'amincissent, surgissent en bataillon de hampes verticales.

Puis, sur cette rive d'où l'homme est toujours absent, une chose plus bizarre encore que cette bonzerie muette nous dit l'étrangeté de ce monde où nous

pénétrons sans bruit. C'est une masse toute dorée, d'un or pâle et vieilli, de base circulaire, mais qui, par en haut, s'étire, s'allonge; une sorte de sonnette géante et radieuse, surgissant des fourrés verts. Voilà l'édifice sacré du pays, la pagode birmane, et dans ce décor exotique, rien qui dérange autant les habitudes de l'œil. Car malgré tant de musées, de livres, de bibelots de tous styles, qui renseignent l'Européen sur les combinaisons de masses et de lignes inventées par l'homme artiste à travers le temps et l'espace, nous ne soupçonnions pas ces formes d'architecture. Les édifices brahmaniques qui nous étonnaient hier sur la terre de l'Inde, même les temples du Sud, si monstrueux, ne sont faits que d'éléments déjà connus, chargés seulement d'un grotesque et foisonnant détail. Ici la forme se réduit à une courbe; la conception semble née du premier coup, simple comme l'idée d'un élément géométrique, mais notre cerveau n'avait pas rêvé de l'appliquer à la silhouette d'un monument. Et par là cette simplicité déconcerte plus que tout le délire hindou. Comme une suite de notes appartenant à un mode musical inconnu, ces formes indiquent une humanité différente, qui sans effort, par le jeu naturel de ses facultés imagine autrement que nous. Cette haute sonnette d'or dont le manche s'effile, simplement posée sur la verdure solitaire, les écrivains qui inventèrent des voyages chez les Sélénites et les Martiens ont cherché l'étrangeté vraisemblable par des traits de ce genre.

Et toujours pagodes, monastères, jungles, palmiers,

rizières, défilent en silence, par plans successifs, comme des toiles de théâtre, comme en rêve. Passent des campagnes de paradis, des processions de souples cocotiers, jaillis d'un seul jet flexible, ouvrant haut le rayonnement de leurs palmes frangées, comme une sombre aigrette de grandes plumes d'autruche. Et des monceaux lustrés de bananiers, leurs lames demi-cassées, affaissées par leur propre poids. Et de grands arbres que j'ignore, aux branches claires, sans feuilles, mais portant, dressées, des fleurs de pourpre comme des flammes sur un candélabre. Tout entière l'eau brune frémit, rayée par des ombres subites de faucons en chasse. Des jonques remontent toutes ensemble ; nous les rattrapons, et plus encore que les visages mongols qui les peuplent, leurs lignes exactes et superbes sont nouvelles pour nous. Admirable courbe de leur quille, dont les deux bouts surgissent de l'eau, l'avant évidé en éperon, en soc de charrue, l'arrière se retroussant très haut, portant le fauteuil magnifique et sculpté où trône le barreur enturbanné de rose !

Un dernier tournant du fleuve, et tout au bout de la perspective, un surprenant lever de rideau ! — le décor d'une grande ville maritime : des files de steamers à l'ancre, des cheminées fumantes, des usines, puis des rectangles clairs de maisons européennes, et des quais, des docks, de sombres chantiers. Mais, au-dessus de ce fouillis industriel, les cocotiers ouvrent leurs palmes, et là-bas, sur une colline, dominant la ville et tout le paysage, — céleste apparition, — encore une son-

nette d'or, mais immense celle-là, plus haute que notre Panthéon : la grande Shwe-Dagohn, le plus sacré des sanctuaires d'Indo-Chine, dont le rayonnement flotte ici depuis vingt siècles, pur, aérien, sublimé comme le rêve bouddhique sur ces campagnes.

II

RANGOON

Des avenues anglaises, des hôtels, des banques, des rues chinoises, des wagons sur les quais, des dragons, des léogryphes aux carrefours, des tramways, des voitures indigènes de laque et de parchemin, des *policemen* hindous, quel pêle-mêle dans une chaleur d'étuve! Un confluent de fleuves humains dont les charrois opposés s'obstruent ici, perdent leur direction propre, stagnent confusément. Quatre civilisations : l'européenne, l'hindoue, la birmane, la chinoise, quatre styles qui dans les architectures, les objets, les costumes, manifestent quatres types humains, leurs âmes dissemblables, leurs façons diverses d'imaginer et de sentir, leurs mouvements confus de vie. Et tout cela se contredit en se juxtaposant : on souffre à sentir l'abâtardissement par une telle rencontre des idées qui, séparées, se déploient ailleurs en civilisations complètes.

De ces idées, les dominantes dans cette capitale birmane sont l'européenne et la chinoise — en somme les plus originales, les plus puissantes, celles qui dirigent les plus vastes groupes humains. Les Anglais et les Célestes, voilà les maîtres de ce pays; les premiers

possédant l'autorité officielle, gouvernant ; les seconds, nous dit-on, de plus en plus maîtres du commerce et de la terre. L'Hindou n'est qu'un coolie, triste bête de somme pour le labeur des quais, des docks, de la rue, — ou bien un gros babou du Bengale, obséquieux, sans croyances, petit marchand ou commis dans les banques anglaises, le collège anglo-indien n'ayant agi sur lui que pour le déraciner. Point de chef honoré de la race, point de prêtre, sauf aux deux ou trois petits sanctuaires noirs qui se cachent dans les faubourgs. Pour les fins Birmans, dans leurs soies claires, on les aperçoit çà et là par les rues de la ville : petites figures de fantaisie. Ils ne font point masse, ils ne sont plus le fond général d'humanité sur lequel autrefois les étrangers se détachaient.

Pour le découvrir, ce peuple indigène, il faut quitter la région des maisons de commerce et des villes européennes, les trafiquantes rues chinoises, les temples, les clubs où s'atteste la richesse des Célestes, s'enfoncer dans les faubourgs, parmi les cases de bambou où l'on continue à fondre les bouddhas de cuivre, à sculpter dans le bois et le métal les vieilles figures hiératiques, les vieux monstres d'Indo-Chine, à ciseler l'argent, à s'endormir par terre au son monotone des gongs rythmant, la nuit, sous les toits de paille, les danses assoupissantes et figées. Il faut s'approcher des bonzeries cachées dans les palmes, où la jeunesse masculine de la race est moins attentive qu'autrefois à venir s'acquitter du stage religieux prescrit par la coutume, à prendre pour un an ou deux les voiles orange

des saints mendiants bouddhistes. Il faut fréquenter les pagodes, ces foyers où, depuis deux mille ans, la vie spirituelle de ce peuple est venue s'alimenter; mais aujourd'hui le doux bourdonnement des prières n'est plus guère entretenu que par les femmes et les pauvres pèlerins des campagnes. A constater ici la triste désagrégation, sous l'influence étrangère, d'un type, d'une société, des croyances qui les développèrent, comme on comprend la méfiance systématique où le Transvaal s'est obstiné contre les *uitlanders*, comme on admire le profond instinct d'un petit peuple viril, qui plutôt que de voir fondre ses éléments originaux dans le flot soudain d'une tourbe cosmopolite, a choisi de tirer l'épée contre un empire! Mort pour mort, il a mieux aimé la violente, l'honorable que l'ignoble, par décomposition lente, après inoculation massive du microbe *uitlander*.

Ici l'*uitlander* a triomphé, et bien autrement que dans l'Inde, qui résiste par ses nombres énormes, comme depuis tant de siècles, à l'envahisseur. En Birmanie, la civilisation nationale n'était suffisante, ni par sa masse comme dans l'Inde, ni par sa qualité comme au Transvaal et, à peine l'Européen installé, le principe ordonnateur de ce monde a fléchi : les disparates, l'incohérence, le charivari des idées et des styles, ont pris la place des rythmes anciens. Sur les pas de l'Anglais arrivèrent le Chinois, puis l'Hindou, races avides; le premier industrieux, commerçant né ; l'autre, surtout s'il est de basse caste, d'avance résigné aux patientes ou viles besognes. En

même temps l'Européen, poussant ses chemins de fer comme des tentacules à l'intérieur du pays, le fouillait, en drainait la substance, et jeté par les steamers sur le marché du monde, le riz montait à des prix inconnus. Dès lors, la concurrence lointaine des consommateurs d'Europe lui disputant sa nourriture, la concurrence des races immigrées avilissant ses profits, le pauvre Birman devait languir. Ce dévot, cet artiste, ce prodigue apprenait enfin la dure loi du combat pour la vie. C'en est fait des spirituels loisirs, des fleurs légères dans les cheveux, des contes de fée, du théâtre merveilleux, de la vie prise comme un rêve aimable, à la pure façon bouddhique, et des danses traditionnelles, et des fêtes charmantes où le passant est reçu comme un hôte, et des œuvres pies, de toutes les choses d'art et de foi, où chacun, depuis tant de siècles, insoucieux de richesses accumulées, dépensait le surplus de son gain.

L'Anglais a ouvert le pays, *opened up the country*, comme il dit lui-même. Que l'image est exacte! On voit une vieille colline dont les bois, les mousses, les rochers que le temps a jaunis, toutes les lignes mariées, toutes les teintes fondues donnent l'idée d'une seule vie totale. A travers les âges, soumises ensemble aux mêmes influences, les choses sont devenues parentes. Elles se tiennent; par des liens invisibles, elles se prolongent l'une dans l'autre. Marquées d'empreintes analogues, toutes ont fini par n'être plus que le signe, que la traduction aux yeux des forces permanentes qui, lentement, les ont travaillées, et qui, réunies,

composent une certaine nature. Arrivent des ingénieurs : on pose des rails, des tuyaux fument, la dynamite détone, le calcaire éventré blesse les yeux de sa vive blancheur. Pourtant quelques arbres sont restés debout, ternis de poussière neuve ; au-dessus des tranchées où sonnent les coups de pic, la pierre est encore vêtue de bruyère. Mais la présence de ces témoins d'autrefois ne fait que rendre plus laid le tumulte étranger. On se souvient alors des harmonies rompues. Même tristesse à retrouver ici, trop près des banques et des bureaux, ce qui survit du peuple de jadis : çà et là, dans une minuscule échoppe, un orfèvre vêtu de soie claire, coiffé d'une écharpe gaie, délicieusement dédaigneux de la vente et du chaland européen, ciselant aujourd'hui comme autrefois les calmes bouddhas et les bêtes prodigieuses — ou mieux encore, sur les quais où les wagons à bascule chargent le cardiff, une mignonne Birmane toute en rose, fleur mouvante sous la fleur ouverte de son parasol chinois, une grappe de mimosa tressée au jais mongol de ses cheveux, un sourire fardé sur sa lèvre, — trottinant menu dans l'étui de soie fleurie qui s'enroule en plis liquides à ses petits pieds.

* * *

Une large lumière, un éclat monotone, un flamboiement continu dans le ciel, et qui s'allume tout de suite, après l'aurore la plus brève, à six heures du matin. Une chaleur toute molle, gluante et presque

aussi subite, où la chair européenne a vite fait de blanchir comme une cire pâle, et de s'anémier. De vastes avenues de terre rouge, entre des poteaux télégraphiques surchargés de fils, à l'américaine ; des façades claires, à portiques grecs, comme à Londres ; des bâtiments d'affaires et d'administration ; des masses de verdure sombre, des arbres qui ressemblent à ceux d'Europe, à des marronniers centenaires, mais d'un luxe plus dru, d'un lustre plus foncé, chargés de sève, quelques-uns constellés de fleurs rouges, — toute cette végétation précise de contours et, de loin, presque noire sur la pâleur enflammée du ciel. Immense est ce vide éblouissant du ciel, car la ville s'étale sur la platitude du delta, et les édifices sont bas, et tout s'espace : jardins, parcs, larges squares où luisent en verts éclats les vernissures des taliputs et des bananiers.

Prompte comme la lumière et la chaleur est la vie à s'éveiller. Dès les courtes minutes parfumées où le ciel est d'ambre et de rose, avant le jaillissement du soleil et le choc de ses flèches vives sur les ténébreuses verdures, dès la pure et brusque aurore, l'énergique clameur des corbeaux gris prélude à l'universelle résurrection. Universelle aussi, cette clameur, vraiment assourdissante, décidée comme la morsure d'un aiguisoir au fil d'une faux, audacieuse comme ces insolents eux-mêmes dont l'aile jette des éclats de métal, et qui sautillent de côté, sans peur, dans la poussière ou le terreau de la rue, avec des saccades de leurs pattes de fer.

Et ces ardeurs soudaines du matin, et cette flamme du ciel qui ne variera plus jusqu'au soir, et ces fortes ombres de choses, et la magnificence verte des arbres dans cette atmosphère qui ne nous verse à nous que de la torpeur, et ce hardi jacassement qui sonne jusque dans le quartier des affaires à l'heure où les hommes n'y sont pas encore, comme si les oiseaux l'ayant conquis s'affairaient à y installer leur cité, tout cela nous répète très haut ce qu'on a vite senti dans ces régions voisines de la chaude ceinture du globe : à savoir que l'homme n'est pas le maître ici, que d'autres vies et des forces démesurées l'entourent et le dominent, qu'il n'est pas à part, hors de la nature, comme il est tenté de le croire dans notre Europe, mais que cette nature évidente, inévitable, toute brûlante d'énergies, le porte en elle, mêlé à ses autres créatures, et qu'ainsi chargée, à travers les âges dont a rêvé l'Asie, à travers les kalpas, les impensables années de Brahma, elle déploie sans fin les séries de ses formes innombrables.

Les primes minutes délicieuses ne sont pas achevées, un cercle rose flotte encore sur l'horizon, les corbeaux n'ont pas fini de clamer leurs besognes importantes, et déjà les rues sont peuplées, plus actives qu'au milieu du jour. L'outre ruisselante sous le bras, l'outre noire, gonflée, faite d'un cuir de mouton dont le cou décapité, les quatre moignons serrées d'une ficelle protestent lamentablement contre un tel usage, — les coolies tamils en veste blanche, cuisses nues, arrosent la chaussée. Avec des saccades du coude, ils font gicler l'eau, la projettent en cercles sur la pro-

fonde terre rouge, et celle-ci la boit sans bruit, se change en boue molle. Sur ce fond pourpré de l'avenue remuent les passants hindous : un frissonnant semis de blancheur vive. Des manœuvres de basse caste vont au port, nus sous leurs turbans massifs, un pagne autour des reins : sombres statues asiatiques dont le torse, les cuisses ont les modelés d'un bronze poli, sa densité, ses accents de lumière. — Contre la grille d'un parc, muets, les sans-travail attendent par terre, le menton sur les genoux comme des statues égyptiennes, et sur les muscles tendus des jambes repliées, sur les méplats de la rotule sèche, sur les nœuds de la corde dorsale, dans le sillon ombreux entre les omoplates, le soleil accroche çà et là des luisants de métal, plus beaux sur ces corps obscurs. Chargement de bétail humain jeté là par le dernier paquebot. — Des babous ouvrent leurs magasins, la toque brodée sur la tête, tout vêtus de linge blanc, mais, ô tristes effets de notre civilisation importée, ô grotesque décadence ! Ce linge est celui d'un Européen : chemise de calicot dont les pans flottent sur un caleçon ; chaussettes mal serrées dans des bottines aux élastiques distendues. — Des gharris roulent, durs paniers à salade, bahuts de bois jaunes montés sur roues, dont les volets branlent avec un bruit de patraque. Correctes et vernies, des calèches de fonctionnaires portent la grave valetaille asiatique, cochers et palefreniers, musulmans de belle race, la barbe fine, maigres et fiers dans leur livrée traditionnelle et de haut style

hindou, — celle des serviteurs chez les grands. Et par derrière, en chapeaux plats, en ceintures écarlates, la tunique de mousseline évasée sur les genoux, les jambes emmaillotées jusqu'à la cheville, les péons debout, cramponnent leurs pieds nus aux ressorts de la voiture et tiennent des chasse-mouches. — Volée silencieuse de cyclistes européens, une raquette de tennis posée sur leur guidon. Des soldats anglais en khaki, élancés, bonnet de police sur l'oreille, martèlent le trottoir du pas scandé de leurs longues jambes, dépassent vite les Asiatiques, les dominent de leurs froids visages. — Avec une lenteur campagnarde des chariots roulent vers quelque marché ; de petits bœufs bossus les traînent, harnachés de grelots, d'antennes laquées — sortes de manches de bilboquet, — l'un des *leitmotiv* du style indo-chinois, le *hti* que l'on retrouve aux aiguilles des pagodes comme aux coiffures des dieux et des génies. Et sous la bâche de palmes sèches, dans l'ombre, c'est le jaune et le rose des soies birmanes ; des yeux en amande brillent, des cigares gros comme des bougies sont plantés dans des lèvres peintes de figurines. — En éclair passe, file une fine voiture de course ; à peine a-t-on vu le fringant trotteur, steppant haut, et sur le siège, le sportsman : un Chinois dandy qui mène vraiment bien, en robe, mais en faux-col droit, le torse sanglé dans un veston de coupe anglaise, sa tresse enroulée sous son canotier de paille. — Et régulièrement, au travers de ce papillotant bigarrage, les pesants tramways, américains et vulgaires. Mais, parfois, sur leurs banquettes, quelle

surprise lumineuse ! toutes ces poupées de théâtre, en rang, très droites, et si nettes dans leurs ajustements de soies et de fleurs, la face toute blanche de maquillage et comme morte ! Sans doute elles viennent de porter les offrandes du matin à quelque pagode....

A la pagode dont la pointe surgit là-bas, au bout de l'avenue et que nous connaissons bien, car toutes les voies s'y croisent. Nous y revenons toujours : une cloche d'or, au long manche effilé, posé dans un jardin de belles palmes. Le fabuleux bijou ! — et très ancien, car l'or en est strié de noirceur, vêtu de sa vieillesse, de la grave patine qui lui vient des siècles. Alentour huit dragons veillent, gueule ouverte, crocs à l'air : naïve épouvante de leurs yeux exorbités, de leurs queues de chimère, de leurs corps qui se contournent sur leurs pattes couturées de broderies. Et le tramway passe, indifférent à ces monstres qui pourtant sont chez eux sous ce ciel birman. Ils font partie de cette nature, puisqu'elle a formé les cerveaux qui les ont rêvés.

Près de cette pagode commencent et finissent nos promenades. Il est dix heures, et l'activité de la ville languit tout à fait. Les passants deviennent plus rares et leur pas s'alentit ; les influences toniques du premier matin sont épuisées. Accablante moiteur où tout se détend. Je ne vois plus que les arroseurs tamils : ils errent tout petits dans le rouge espace des avenues. Pour quelques heures, l'aurore avait ranimé l'homme ; — à présent le climat du bas pays équatorial, du delta fangeux, recommence comme chaque

jour à le vaincre. Mais les arbres admirables triomphent avec le dangereux soleil. Dans le pâlissant espace leur vert semble s'aviver de cette chaleur d'étuve. Vert jeune, vert tout neuf, vert de premier printemps, croirait-on quelquefois, de feuille à peine déroulée de sa gaine, — vert impérissable pourtant, gorgé de cette molle humidité de serre, attestant par ses frais éclats que les grands végétaux sont ici les vrais vivants, les seuls en harmonie avec cette nature qui nous défait.

*
* *

Ce soir dans la fourmilière chinoise : jaune grouillement de Célestes parmi les chandelles des échoppes à fruits, des fritures de poissons, des restaurants en plein vent, sous les rouges lanternes de papier où se disloquent des hiéroglyphes noirs.

On se sent au bout du monde, bien plus loin que dans l'Inde où l'homme physique n'est singulier pour nous que par le bronze de sa peau, sa physionomie de rêve et de langueur, où les habitations, les costumes, tous les instruments de la vie, rappellent les dehors de notre antiquité classique, — extraordinaires seulement par la folle intensité de la couleur. Ici tout indique une civilisation autre, peut-être, — c'était l'idée de Renan, — une autre humanité, développée depuis les origines hors de tout contact avec la nôtre. Non seulement le type humain est différent, mais ce que produit l'homme, les modifications qu'il impose à la nature brute pour en tirer ce qui lui sert

ou ce qui lui plaît, tout est d'un type à part. A coup sûr, il entend autrement que nous les formes et les matières. Là-dessus, un coup d'œil sur les édifices suffit à renseigner. La pierre en est bannie. Rien de léger pourtant ni de sommaire, rien du chalet ou de la cabane dans ces architectures où le bois ne semble pas du bois, tant la substance en est sombre, dense, dense et précieuse, semble-t-il, comme du vieux bronze chinois, — émaillée parfois ou gaufrée comme une pâte, raffinée comme le détail des corniches, des saillies, des angles, comme la décoration d'ébène, de porcelaine ou de laque, comme les bandes étroites de pourpre et d'or où s'inscrivent les dragons et les idéogrammes. Aux étalages, des caisses, des boîtes, des ustensiles laqués, des soies brodées bleu sur bleu, des souliers de feutre et de velours d'une cambrure singulière. Tout de suite on entrevoit un matériel spécial de la vie humaine, des substances d'aspect riche, sombres et marquées d'un style à part : style complet, sûr de soi, dont les formes définitives indiquent un développement achevé. Tout ce que je vois ici, depuis les minuscules dînettes noires exposées au milieu de la rue jusqu'aux courbes aiguës des hiéroglyphes autour des portes, jusqu'aux émaux, aux ébènes encadrant le péristyle du temple que voici, — tout dénote une humanité qui, par ses découvertes propres et ses procédés accumulés, est allée en divergeant de la nôtre, aboutissant à des combinaisons de lignes et de matières inséparables aujourd'hui de sa façon de sentir et d'imaginer, — harmonies plus

subtiles que les nôtres, plus anciennes sans doute et plus longuement élaborées, car elles sont plus abstraites et plus éloignées de la nature.

Une avenue droite, longue d'un mille. Un mille de ces magasins chinois où s'entassent les objets raffinés et bizarres, dans leur papier de riz, dans leurs boîtes de laque, — et d'un bout à l'autre l'indéfinissable odeur chinoise. Des portiques carrés sous des lanternes de papier, sous des enseignes rouges, entre des bandeaux vermillons, — bandeaux, enseignes, lanternes, couverts de caractères chinois qui grimacent, longs d'un demi-pied, en colonnes verticales.

Et sans bruit, toujours identique et toujours plus nombreux à mesure que nous avançons, comme une figure qui dans un rêve se dédoublerait à l'infini, pullule le même homme jaune. Par centaines, par milliers, les faces glabres et lisses, les yeux tirés aux tempes, les crânes rasés jusqu'à la calotte de cheveux d'où pend la queue tressée. Torses nus sur le pantalon flottant de pierrot, chair atone et huileuse comme un mastic mou, sans saillies de muscles, tout unie, nette et pourtant repoussante. Il y en a trop autour de ces graillonnantes fritures ; ils sont trop semblables, trop nets et bien portants, florissants à trop bon marché : par instants tous ces yeux de rats, toutes ces queues de rats semblent quelque grouillement immonde subitement apparu dans un égout éventré. Nul visage aux yeux de feu comme on en voit dans les bazars du monde sémite, — aux prunelles de rêve comme on en

rencontre dans les bazars de l'Inde. Nulle silhouette de jeunesse sculpturale ni de vieillesse auguste comme en présente tout l'Orient classique. Des masques sans dessous, plates surfaces, tout imberbes, puériles, inexpressives comme leurs voix de fausset. Ils encombrent les rues, le pas des portes, les magasins où les blouses de soie, les robes, les drogues, les conserves chinoises s'entassent à côté des produits de Birmingham et de Düsseldorf.

Aussi semblables que les hommes, ces magasins : alignements de grandes boîtes carrées dont un côté manque. J'en visite plusieurs : dans tous la même odeur d'encens, de thé et de santal; des kakémonos fanés, un « autel des ancêtres » drapé de soies bleues et or, avec poussahs à barbiches, dragons et cigognes, brûle-parfums de bronze, sombres vases pansus, — et par devant, la famille, les jaunes pantins, fumant leurs longues pipettes d'acier et de bois, quelques-uns allongés en des chaises longues après le travail de la journée, l'éventail en main, ou bien rangeant, empaquetant toujours leurs marchandises. Et l'éternel décor chinois : potiches de porcelaines, paravents où des oiseaux s'envolent dans de grêles feuillages. Nul effort pour enjôler le client de rencontre, nulle simagrée d'empressement qui rappelle l'obséquieux bavardage à l'idée d'une aubaine, des marchands hindous. On devine de vrais hommes d'affaires, commerçants réguliers, sûrs du débit de leurs marchandises.

Parfois, très rarement, une femme, et bien plus étrange que les hommes, suggérant bien mieux l'ini-

maginable passé de leur race, car même en Orient où toute vie est soumise à la tradition, la femme est plus spécialement son esclave. Toute l'immobilité de la Chine est dans ces Chinoises, prêtresses des coutumes invariables et quasi rituelles. Du rite, il y en a, et du mystère aussi dans cet enveloppement pesant et somptueux qui ne laisse paraître que le bout des doigts et le cercle lunaire de la face. Ces grands plis si graves font ces rigides attitudes : ils ne doivent pas être dérangés ; ils sont religieux, vraiment, comme la nocturne lueur bleue de ces soies dont les bordures se superposent en lames claires. Lourdes manches qui tombent jusqu'à terre, en cornets renversés ; sombres pantalons de soie dont le bas déborde des tuniques précieuses ; sourd éclat des bijoux de laque et d'or qu'on croirait posés par une main dévote sur une idole, tant est minutieuse la perfection de chaque pli et de tout l'arrangement ; gaucherie sur un coussin des petits pieds blessés ; visages inanimés sous les deux plaques d'ébène des cheveux, masques d'émail, masques blanchis dont les joues s'enluminent d'un petit rond de peinture rose ; geste des doigts de momie qui jouent de l'éventail or et noir, — tout cela est d'un caractère si intense qu'il n'y en a pas eu de comparable, sauf le style qui nous étonne dans les œuvres de la vieille Égypte. Si complets, à part, singuliers, l'un et l'autre sont du même ordre, produits d'un développement poursuivi durant des millénaires, au sein d'une civilisation fermée.

Plus loin, le tapage des quartiers ouvriers, en

plein travail à dix heures et demie du soir. Des forgerons ahanent dur sur le métal. Penchés sur leurs creusets, les fondeurs de bronze avivent d'un chalumeau des jets vibrants de flammes vertes : un spectral éclairage où les yeux tirés, les torses jaunes, les queues dans le dos deviennent démoniaques ; une scène d'enfer bouddhique comme on en voit sur les murailles des temples. Tout simplement ils besognent, suivant les procédés antiques des ancêtres qui fondirent, martelèrent les bronzes, les fers de nos collections. Et voici les tailleurs, les couturiers accroupis, besicles au nez. Avec quelle patience, quelles physionomies serrées par l'attention ils se penchent sur les blouses, sur les belles soies brodées et toujours bleues, bleu de ciel clair sur bleu de nuit : cet éternel bleu des étoffes qui donne à la Chine sa couleur propre comme la pourpre et l'orange des voiles achèvent d'exalter la lumière des pays hindous.

Maintenant une file de magasins qui ne contiennent rien que des coffres empilés, d'un aspect bizarre. Des cercueils, d'étonnants cercueils ! Oui, cette chose si simple, de forme que l'on croirait universelle et nécessaire, la boîte où s'enferme le cadavre humain, cette race a trouvé moyen d'y imprimer son inévitable grimace. Non seulement une décoration cocasse les peinturlure de rouge, mais aux deux bouts, à la tête, aux pieds, ces bières chinoises poussent en avant leur quatre angles, les recourbent en cornes : l'universel retroussis qui reparaît dans les toits des temples, dans les griffus hippogriffes de la décoration, dans les vases,

les statuettes, l'écriture, le même, en somme, qui relève en l'aiguisant l'œil mongol et correspond sans doute à quelque mystérieux mode ethnique, puisque, d'un bout à l'autre du monde jaune, depuis les dragons des pagodes de Rangoon, depuis les robes des danseuses birmanes, depuis les courbes aiguës, saillantes de leurs basques, de leurs volants, depuis les contorsions lentes de leurs membres retournés en cadences d'hypnose, jusqu'aux vieilles architectures de la Chine et du Népâl, jusqu'aux corps convulsés des diables japonais, on le retrouve ce trait, dans toutes les formes où l'âme de ces races s'est manifestée.

Onze heures du soir. — Toujours la moite chaleur nocturne, le grouillement de chair molle, et la fade odeur spéciale, l'odeur de musc et de suif et de sueur qui monte de la foule, et de toutes ces échoppes, et de toutes ces voitures à bras que les marchandeurs assiègent avec des cris aigus, et de tous ces restaurants ambulants où des lumignons fument parmi les fritures et les poissons confits, jettent leur jaune lueur sur les jaunes canards tapés, sur les jaunes visages des dîneurs. Penchés sur ces cuisines inquiétantes, ceux-ci besognent lestement du double bâtonnet. D'invraisemblables contrastes nous rappellent qu'ici ce n'est pas la Chine, mais une grande ville cosmopolite, à la limite de plusieurs mondes. Des affiches annoncent un théâtre parsi. Des soldats anglais, jugulaire au menton, toque ronde, à l'angle réglementaire sur leurs blonds cheveux collés par la pommade, promènent d'un pas cadencé leur pâleur

énergique au-dessus de la cohue mongole. Sur une roulotte arrêtée, je lis ces mots : *Persian hotel, chops, steaks, tea and coffee.* Parfois la ligne des magasins s'interrompt, un grand bâtiment à balcons surgit, et de là sort un charivari de sabbat : nasillement chromatique de musettes, scandé de coups de cloches et de gong. On lève les yeux, et des mots anglais apparaissent entre deux colonnes d'hiéroglyphes cornus : *Prince's Club, — Rangoon Club, — Curzon Club* Comme tout à l'heure cette roulotte prétendait copier un hôtel européen, ces bâtiments sont les équivalents chinois des clubs de Pall Mall, du *Reform* et de l'*Athenaeum.* Voilà ce que deviennent, transposées en des cerveaux de Chine, les idées d'Europe. Et le piaulement aigre, à l'intérieur, s'exaspère, excité par les percussions accélérées des gongs. Que peut-il se passer dans ce club aristocratique ? Sans doute quelque « concert de cercle », une danse, peut-être, avant une fumerie d'opium. Par les fenêtres qui nous versent ces cacophonies, j'entrevois des laques, des magnificences lisses, or et noir, des panneaux précieux, de pâles ors chinois tirant sur le vert, ondulés et moirés, des kakémonos suspendus. Mais la porte, au rez-de-chaussée, est masquée d'un paravent Au-dessus, gardé par deux chimères fleuries, un écriteau anglais nous défend d'entrer : *No admittance, by order, Kwang-Chang, Honorary Secretary.*

Mais à présent c'est dans la rue que tonnent les tamtams. Je me retourne, et là-bas, au fond d'une avenue qui croise ici la nôtre, qu'est-ce que cette foule qui

s'avance? Une retraite aux flambeaux, comme l'indiquent ces torches allumées? Mais parmi ces torches, une chose lumineuse et verdâtre monte et descend en oscillations bizarres. On dirait une lanterne monstre, mais à mesure que cela se rapproche, l'objet prend des contours incompréhensibles. Soudain ses lignes s'agencent, il se révèle : une gueule verte de dragon, une gueule bâillante, barbue, barbelée, tortueuse, hérissée de crochets, d'antennes qui remuent, — les yeux globulaires jetant des feux. Et tout le corps suit : une file d'anneaux, verte et lumineuse aussi, portée par un cortège de Célestes dont chacun, avec gravité, s'affaire à cette vieille besogne chinoise, se déplace à droite et à gauche, exécute des mouvements savants et concertés pour que toute la longue queue prodigieuse ait l'air d'onduler naturellement. Au-dessus de la foule où ses porteurs sont confondus, dans le tintamarre satanique, elle paraît flotter, l'hydre-fantôme, comme une bête d'apocalypse mongole surgie de l'enfer pour visiter le peuple jaune, passer la revue de toutes ces têtes à queues qui l'acclament.

Onze heures et demie du soir. — Un peu de fraîcheur s'est insinuée dans la nuit, apportée par un souffle d'air dont cette vie chinoise semble s'attiser. Tout entière elle est dans les rues; elle y bruit, elle y frémit. A voir cette vie intense, cette vie d'une foule qui remue sur place et n'avance pas, qui bourdonne sous les rouges lanternes de papier, autour des chandelles et des graillonnantes cuisines, plus active au

milieu de la chaussée que le long des portes, on songe à quelque chaude soirée de *quatorze Juillet* dans nos faubourgs parisiens, quand le peuple sous les lampions se répand entre les trottoirs, et que le bruit accoutumé des charrois se taisant, la rumeur confuse des voix et le piétinement vaste font une sorte de silence. Même impression de fête et de détente dans cette nuit chaude. On entend des bruits de musiques, de musiques chinoises. Sous un cocotier dont l'aigrette noire remue là-haut avec lenteur, un théâtre en plein vent s'est installé; des acteurs-magots y gloussent. Au milieu d'eux, une femme engoncée dans ses robes rigides et bouffantes : pâleur brillante de la face en disque et que deux petits ronds de maquillage roseaux pommettes font moins vivante encore. Les cheveux, le chignon, sont de soie noire, ne semblent pas humains. La taille ballonnante, simulant une grossesse avancée, elle minaude, jette de petits cris pointus. Oh ! les sourires enfantins de sa physionomie niaise, les gestes brefs et réticents de la main qui se dresse sans que le bras se relève, les attitudes cérémonieuses et gênées, les pas coquets et si gauches, perchée qu'elle est sur ses moignons de pieds, sur ses moignons emmaillotés, comme sur de menus sabots de biche! Au son d'un crin-crin, des voix glapissent dans des registres suraigus, enroulent et déroulent une gamme de cinq notes : les cinq notes que sonneraient les seuls touches noires du piano. La populace s'esclaffe aux gestes obscènes des acteurs. Là-haut, sous l'imperceptible souffle qui réveille la nuit, les palmes noires, ranimées aussi, se

mettent à respirer, ondoient, tâtonnent comme des tentacules.

L'espace vide, le silence autour d'un grand temple, m'ont arrêté. Un édifice religieux, c'est toujours un centre de vie pour un peuple. Quelque chose de son essence semble y devenir visible. Celui-ci très bas, très large, s'enveloppait de solitude et d'obscurité, — auguste après tant de chandelles et de grouillement.

On ne voyait d'abord que les courbes extraordinaires de ses toits : sur un corps massif, deux paires d'ailes éployées l'une au-dessus de l'autre et tranchant l'espace nocturne, deux concavités de grand diamètre superbement ouvertes sur le ciel, chacune portée par un tronc de triangle renversé, la plus large étant la plus basse, l'une et l'autre finissant en pointes acérées de croissant. De ces toits les faïences jetaient sous les étoiles de vagues reflets ; on les devinait, ces faïences, imbriquées comme des écailles, comme des pennes, mais ordonnées et conduites par l'admirable ligne arquée du faîte, sorte de nervure qui filant des deux côtés, toute simple, jusque par delà l'angle courbe de chaque extrémité, le prolongeait en flèche élancée dans l'espace. A ces deux pointes, de blanches cigognes se dessinaient, tout élégantes, contournées, sinueusement raffinées, révélées seulement à leurs vagues lueurs de porcelaine, purs oiseaux de rêve, irréels et sans poids, flottant aux cornes de la bête étrange, du monstre trapu qu'est ce temple chinois.

Au-dessous de ces toitures, de grandes lanternes

jetaient, sur les murs de l'édifice bas, la rouge lueur de leur papier. Des panneaux de bois sombre, qu'on devinait précieux, apparaissaient, et des laques d'or, des faïences, des porcelaines, des jades, des pâtes incrustées. Point de pierre ni de marbre. Seulement ces matières raffinées, presque toutes artificielles, d'une richesse étouffée, qui n'appartiennent qu'à ces architectures d'Extrême-Orient, et si parfaitement ajustées qu'elles semblent fondues l'une dans l'autre comme les colorations et les surfaces diverses d'un beau grès.

Nous sommes entrés. Des bougies roses sur un autel éclairaient trois dieux surgis d'un grand lotus. Devant eux, des potiches, des offrandes, des fleurs de papier, quelques plats remplis de riz. Un homme, seul, debout devant l'autel, paraissait en prière et nous tournait le dos. Les talons joints, sa longue tresse pendante sur sa blouse, il ne bougeait pas. Tout d'un coup, levant le bras, d'un geste violent il a jeté deux pierres, et leur choc sonore sur le parquet a rompu le silence. L'une a sauté jusqu'à moi ; elle était enroulée, ridée ; j'y reconnus une ammonite. L'homme est venu la regarder de près, sans doute pour y lire le sort ainsi consulté. Autour de nous, parmi les ors mystérieux, des lettres gesticulaient dans l'ombre.

Mais une dernière fois je suis revenu m'étonner devant le portique. Comment dire la puissance de ces deux arcs tournés vers le ciel ? On en sentait le ressort comme si quelque invisible corde, là-haut, en eût fait plier les pointes amincies. Mieux que l'autel et les sourdes richesses intérieures, mieux que l'hydre verte

ondulant dans la rue au vacarme des gongs, mieux que les femmes à masque de lune, mieux que la diablerie jaune autour des cuisines étranges, ces deux courbes au-dessus de l'édifice à corps de crabe, ces deux croissants superbes m'attestaient l'irréductible originalité de cette race et le parti pris qu'est une civilisation.

*
* *

Quel musée de races qu'une telle ville! Le plus grand plaisir ici, c'est de voir ces types ethniques que le contraste définit; on ne se lasse pas d'en lire les physionomies, d'en comparer les gestes et les attitudes héréditaires, tout ce que les divers systèmes religieux et sociaux ont façonné au cours des siècles, sous les climats différents.

Visite d'un grand marché où les jeunes filles de la bourgeoisie birmane vont faire un stage d'un an comme vendeuses, pour achever leur éducation, apprendre comme leurs sœurs, les *geshas* du Japon, la grâce dégourdie, la repartie prompte, le rire clair. Si près de la Chine invariable où la femme a désappris de marcher, si près de l'Inde hiératique où l'inflexible coutume la séquestre dans le demi-jour des vérandas grillées, on est ravi de l'aisance de ces Birmanes; c'est la spirituelle légèreté des Tanagras, une coquetterie de fées à se parer. Exquises : quand on les a vues, l'épithète ne semble faite que pour elles. Avec art elles piquent une fleur dans le jais de leur chignon, et c'est la petite touche parfaitement juste de couleur dont

s'achève leur parure. Rose, jaune ou blanche, elle vient en répéter le ton, en préciser l'idée qui est de faire penser à telle fleur.

Pudeur de leur menue démarche maniérée. Visiblement leurs genoux un peu pliés ont peur de laisser échapper le bord du pagne qui leur serre la poitrine sous les bras et les enveloppe jusqu'aux pieds. Les gracieux petits pas traînants dans ce clair fourreau qui s'évase un peu par le bas et se répand sinueusement à terre ! Et puis les jolies salutations, les gestes fins pour tendre un bibelot, une pierre porte-bonheur, un ridicule singe de bois comme en achètent, on ne sait pourquoi, les grandes personnes birmanes ! Et les rires, aussi, le si visible désir de causer, caqueter, bien plutôt que de vendre, chacune criant son nom, et quels noms ! « Mah-Khin » (Mademoiselle Aimable), « Mah Nay-Kom » (Mademoiselle Rayon de soleil), « Mah-Moay » (Mademoiselle Parfumée). Et devant notre pesante ignorance de la langue, les gracieuses moues désappointées !

Mais à la porte de cette volière, en plein soleil de l'avenue, la vue d'un groupe de femmes hindoues frappe comme un coup de gong. Vert, rouge, jaune, orange enflammé : quel choc strident sur la rétine ! On ne voit d'abord que ces quatre couleurs simples, chacune debout, marchant dans la rue, jetant ses feux, ses remous, ses éclaboussures au soleil de dix heures. Vert de perroquet, rouge de rubis, jaune de safran, orange d'orange : la pulsation des tons est

telle qu'on la sent passer et battre en soi, et d'abord, on ne perçoit pas autre chose. Quatre paquets éblouissants comme le ciel de l'Inde! En effet, pesamment, de la tête aux pieds, ces femmes sont tout enveloppées. Le voile, posé sur la courbe de la tête, enferme le visage de sa chaude ombre colorée, coule sur le mamillaire, sur les coudes, sur le bas de la lourde robe.

Mais, passée la première secousse, le détail humain apparaît : l'aile admirable du nez au-dessus des brunes lèvres ridées, le bronze des mains, des bras, des pieds sculpturaux et nus dans la poussière, tout ce bronze vivant, surchargé de bijoux barbares, argent et cuivre, — les chevilles, l'orteil, les poignets, le cou, le nez harnachés de cuivre. Cela est massif et somptueux.

Avec des lenteurs de bétail, elles se sont accroupies. Nous nous regardons, et je puis lire à présent leur visage, d'une gravité antique comme leurs atours. Léthargique noirceur de ces yeux ; les prunelles noyées de ténèbres, de troubles ténèbres et comme agrandies d'opium, restent fixes, ne jouent pas, regardent d'en bas : on sent couler leur molle lueur diffuse. Une expression de tristesse à demi sauvage, de lassitude organique et passive.

Muettes, elles serrent leurs voiles, avec un geste très lent de leurs mains alourdies par tant de métal. Puis immobiles, les yeux perdus, et comme accablées d'un poids invisible. Toute l'Inde est en elles, éblouissante et morne....

Ailleurs des groupes de Çoudras, assis sur leurs talons, attendent près de ce marché des besognes de portefaix. Sur le fond papillotant des Chinois-pierrots, et des Birmans de féerie, ils sont tragiques : chair hindoue vouée à toutes les corvées, nue, noire, suante, souffrante, une résignation atavique dans les yeux. Silencieux comme leurs sœurs accroupies, les femmes aux voiles ardents, mieux encore ils incarnent le vieux et terrible génie de l'Inde, étant de race autochtone, presque nègres. Bien avant les temps historiques, le soleil du Dekkan avait brûlé leurs ancêtres; lorsque les Aryas au teint clair arrivèrent du Nord, ces Dravidiens leur apparurent comme des diables et des animaux. Dans leurs épopées légendaires, ils devinrent les singes que Rama conduit à la conquête de Ceylan.

A terre, repliés sur eux-mêmes, pourquoi baissent-ils tant la tête? Que le cuir de leur crâne est sombre! La tête ainsi rasée, — sauf la touffe que saisira Siva pour les emporter dans son paradis, — ils semblent plus nus sous le soleil, et plus esclaves. Et ces têtes mêmes en paraissent plus douloureuses. A suivre leurs fortes bosselures, on croit voir les cerveaux eux-mêmes, obscurs et façonnés par la souffrance héréditaire.

Ils se sont un peu redressés, et nous les reconnaissons bien pour des Sivaïtes. Trois traits de poudre blanche figurent sur le front, à la racine du nez, le trident du Destructeur, roi de la mort et de la vie, du dieu porteur de crânes en qui se sont concentrées les plus sombres, les plus folles et les plus géniales

ardeurs de l'imagination hindoue. Il faut avoir visité les temples de Siva, marché dans le sang fade des chèvres qu'on égorge à Kali, dans la fiente des vaches sacrées, il faut avoir aperçu les terribles et minuscules poupées noires dans la nuit des naos, il faut avoir senti l'air de fièvre et de folie qui circule en ces lieux, au son des trompes, au battement des gongs, sous les écrasants et foisonnants pylônes, parmi les architectures de cauchemar, les statues grimaçantes et dansantes, les figures à dix bras, à têtes multiples, à trompe d'éléphant, — il faut avoir entrevu et senti tout cela pour bien comprendre la tristesse de l'Inde et tant de physionomies anxieuses, maniaques, sauvages, que l'on y rencontre.

Ceux-ci rêvent, dans une détente de tout leur être, le front barré d'un pli habituel. Le regard est atone, la cornée tout obscurcie, cornée des races sombres, toute baignée de jaune trouble où nage et fond la liquide prunelle.

Deux d'entre eux se lèvent tout à fait. Comme ils sont grands ! De la tête aux pieds, la peau ressemble à celle du buffle : une sorte de caoutchouc noir, mais terne, embué, très différent de l'ébène brillant et gai du nègre africain. Étonnante longueur des jambes, toutes sèches, tannées, au jarret étiré et très mince, rappelant celles du chameau dont elles ont la patience, l'allure sans hâte, sans fatigue, pour les marches dans la poussière, sous le feu du Dekkan.

*
* *

Mais nous sommes en Birmanie, pays de monastères et de pagodes bouddhiques. Que cette religion paraît simple et calme quand on arrive de l'Inde! On y sent une sorte d'anémie, une douceur éteinte comme aux yeux de ses moines.

Une pure morale; nulle floraison de mythe ou de théologie, nul clergé; des kyrielles de formules qui rebattent de sages préceptes; point de temples proprement dits; des pagodes sans mystère qui ne sont que des monuments votifs où l'on vénère les images et les reliques du fondateur; des couvents enfin, où les religieux ne cherchent que la paix, — à voir ici ce qu'est le vrai bouddhisme, on conçoit que l'Inde l'ait jugé pauvre. Il lui fallait plus de rêve coloré, plus d'images d'effrois et de voluptés, plus de secousses nerveuses. Une sève religieuse ne cessait pas de la tourmenter, de pousser toujours, en masses épaisses, des bourgeons grandissants et nouveaux. Par son immobilité, par sa monotone contemplation du vide, le bouddhisme répugnait à des cervelles imaginatives jusqu'au délire, obsédées de visions de nombre, de pullulement, de confus infini, sensibles à tout ce qui est vie, devenir et multiplicité. Aux pures négations de Gautama toutes sortes de tendances et d'habitudes s'opposaient. L'Inde n'avait pas oublié les antiques divinités naturelles : les planètes (encore figurées et adorées dans les énormes temples du Sud), le Soleil (que les foules

de Bénarès n'ont pas cessé de saluer tous les matins), les fleuves, le Gange. Elle avait l'intuition des mystérieuses puissances métaphysiques, de l'Être, de l'Illusion, de la Matière, de l'Esprit, de la Vie, de la Mort. Elle avait besoin de symboles sensibles où incarner tout ce qu'elle sentait dans la nature ou derrière elle. Et puis, les races inférieures, à peau sombre, qui forment la masse immense de ses basses castes avaient gardé le souvenir et le goût des bas cultes sanglants, des zoolâtries primitives, des pierres fétiches, des démons à têtes noires, des dieux à museaux de bêtes. La terre était trop riche, les ferments de vie trop forts. Toute cette jungle religieuse devait repousser, s'épaissir encore malgré la tentative bouddhique pour la déraciner et mettre à la place la pure étendue rase.

Comme on sent ici ces contrastes ! Ce matin, dans le faubourg de Poussoundoun, nous visitions un vieux monastère. Des kiosques sous de grandes palmes ; des salles nues, avec le seul et sempiternel Bouddha dont le geste muet prêche la quiétude. Il y avait bien sur certains murs des images d'enfer, mais quoi de plus raisonnable que de menacer les méchants d'une punition ! Et ces châtiments bouddhiques ne sont pas éternels. On en revient, de cet enfer, pour essayer de nouveau sa chance, sous forme d'homme ou de bête, et tâcher, par une vie plus sage, de se rapprocher un peu de la bienheureuse extinction finale. Même, par certains côtés, cet enfer est aimable : de petits squelettes y dansent des *pwés* birmans : voilà bien les dis-

locations rythmées, les gestes à l'envers des graves petites danseuses de Rangoon.

Dans le jardin, une douzaine de moines sont assemblés pour le repas, en rond, par terre, autour de leur supérieur, autour des boîtes et des plateaux laqués où s'entasse le riz de l'aumône. De vrais moines : la retraite, la contemplation, l'abstinence les ont marqués du caractère ascétique. Têtes rases, crânes polis, sillonnés comme des coquilles de noix, minceur des lèvres, austérité des traits, si fort est en eux le type professionnel, celui qu'ont créé les influences morales, l'action constante de la vie et des sentiments monastiques, qu'il domine le type de race : ces religieux dont l'œil est en amande, ces révérends mongols ne ressemblent pas tant à leurs frères birmans de la rue qu'à des moines catholiques du moyen âge, qu'à de maigres figures d'évêques sculptées aux porches de nos cathédrales. Ils mangent en silence, avec modestie. Leurs attitudes signifient l'habitude de la règle et les influences du vêtement monacal dont la gravité se communique aux gestes.

Une nuance pourtant, que l'on aperçoit bientôt, distingue ces religieux bouddhistes : on n'a pas envie de les interroger ; on sent bien qu'aucun n'a rien à dire. Aspect mort et fermé de ces visages On dirait un bois jaune et dur, si précise est l'immobilité des maigres traits. Nul ondoiement de vie qui, malgré tout, vienne affleurer aux yeux, aux lèvres, affiner le creux de l'orbite ou de la tempe, jeter une saillie de volonté dans la mâchoire. L'esprit en eux paraît ossi-

fié, sans réaction. Leur chair est desséchée, mais non, certes, par les ardeurs de l'âme. La coutume, une indolence native, l'égoïste idée du salut à gagner à force de jeûnes et de patenôtres, les ont conduits à l'apathique ascétisme de ces couvents. Pareils et simples, pauvres de rêve et de vouloir, amortis d'avance, la discipline a pu les façonner avec cette rigidité mécanique. Chez presque tous, le regard est apaisé pour toujours, vidé de son énergie, l'âme morte dans la chair mortifiée. Plusieurs qu'on voit traîner par les rues touchent certainement à l'hébétude. Mais cela même n'est pas spécialement bouddhique. J'ai déjà vu ces expressions chez des moines maronites du Liban. Elles devaient être fréquentes dans la Byzance décadente, si l'on en juge aux figures de momies des vieilles mosaïques, à leurs gestes de mannequins.

Mais, soudain, quelle musique affreuse nous traverse de ses vibrations ? Quel rauque barrissement de conques païennes dans un tintamarre de tam-tams ? Sûrement l'appel au culte du soir dans quelque temple hindou qui se réveille, au crépuscule d'or et de rose, après la léthargie de la journée. Vite nous laissons les moines bouddhistes à leur engourdissement sous les palmes et nous courons vers cet endiablé vacarme. C'est à cent mètres à peine du monastère, de l'autre côté de la route qui s'anime en ce moment d'hommes nus, de femmes, — paquets vivants de pourpre, — et je n'ai qu'à les suivre pour arriver au temple. Un petit temple pour les pauvres Tamils immigrés, mais

bâti sur le plan des grandes pagodes, et très ciselé. Voici son pylône où s'accumulent les corps de dieux et de bêtes, en rangs mêlés qui s'écrasent, architecture opprimée malgré sa forme générale de pyramide, — *non levée*, sans jet de lignes directrices, où l'on sent avant tout la masse, le poids, le nombre confus, et qui ne monte qu'en rampant.

Battent les tam-tams, de plus en plus vite, de plus en plus fort comme pour une danse nègre qui s'affole et tourne au vertige. Et grince la conque en sonorités noires, en lignes zigzaguantes et déchirées. On nous défend d'entrer, mais devant nous des chambres s'enfoncent, de plus en plus obscures, et les hommes nus, les femmes empaquetées de pourpre, passent sous le pylône, pénètrent dans la pénombre close, sous les plafonds concentriques, chacun tirant une cloche au passage, sans s'arrêter, pour attirer l'attention du dieu. Et chacun, tout de suite absorbé, isolé, dirait-on, et ne voyant plus les autres, comme saisi par une influence de folie qui règne là, comme soudain jeté dans un rêve, commence le manège des exercices religieux. L'un tourne en cercles, autour d'un pilier torse, à pas monotones, les paupières fermées, comme endormi, mais les lèvres murmurantes. Des femmes, un vase de cuivre sous le bras, courent d'un lingam à l'autre, les aspergent d'eau, d'un geste pressé, de côté, sans regard dans les prunelles, sans pauser devant aucun. D'autres en couronnent les noirs cylindres de guirlandes, jettent par terre des fleurs jaunes. Des vieilles se prosternent en passant devant le sanctuaire, devant les statues ondu-

leuses qui le gardent, et tout de suite relevées, continuent leur ronde. Les yeux s'enfièvrent, fixes dans la précipitation des gestes. Chacun semble compter en dedans, très vite, avec une espèce d'attention démente, mené par l'obsédante idée de ne pas manquer un seul des *mantras* ou des rites indispensables. On voit dans les asiles ces expressions intenses et préoccupées, cette application des fous au minutieux détail des tâches qu'ils s'inventent.

Tout au fond, c'est le mystère de la dernière chambre, celle du dieu, où le peuple n'entre pas. Pures ténèbres où, dans un reliquaire de flammes, apparaît l'idole, la Kali noire, entortillée d'étoffes, une sorte de cache-nez au cou, les yeux blancs, les bras écartés. Qu'est-ce qui peut bien se passer dans ce saint des saints ? De beaux démons semblent y célébrer une messe noire. Des formes nues vont et viennent devant la châsse scintillante ; un instant on voit luire ou se détacher en silhouette les membres lisses des officiants. Quelque cérémonie très compliquée se poursuit là-bas. Un bras, brandissant une lampe, décrit de grands cercles de feu. Deux mains se lèvent au-dessus d'une tête, juste devant le tabernacle de lumières, et je les vois distinctement qui présentent et entre-choquent deux œufs, puis — la tête s'inclinant — en répandent le contenu dans quelque vase de l'autel. Sans doute on nourrit la poupée noire, on la sert, on l'encense ; lentement des éventails de plumes s'agitent devant elle.

Par devant, à l'entrée du naos, au seuil du mystère, une rangée d'éphèbes est debout et ne remue pas. Ils

nous tournent le dos, pareils et parallèles, les talons joints, les bras tombant le long des hanches, avec les mêmes clartés obscures au sillon de l'échine, aux cuisses, aux jarrets. Et peu à peu, dans cette chaleur et cette ombre, dans cet air appesanti de parfums, ces nudités antiques et droites nous étonnent par je ne sais quel caractère singulier et général. Ces mystiques architectures et ces beaux corps lisses! C'est l'éternelle créature humaine, la même à travers tous les siècles, nue comme aux premiers temps, enveloppée de son seul rêve religieux et des formes où ce rêve s'est fixé. C'est l'homme sous son aspect d'espèce, tel qu'il est sorti de la nature, et pourtant hors de la nature, puisque, autour de lui, je ne vois plus que les œuvres étranges de sa fervente imagination. Plus spécialement, c'est l'humanité antique de l'Inde, à la fois celle d'aujourd'hui et celle dont le conquérant grec connut les gymnosophistes, — visionnaire et nue sous son dangereux soleil, enivrée de la trouble atmosphère que lui fait son propre délire.

Nous-même, étranger, comme nous sentons la contagion de cette ivresse! Visages d'extase ou de fièvre, immobilités cataleptiques ou gestes de possédés traduisent les mêmes états extraordinaires des nerfs, et leur vue suffit à communiquer le trouble dionysiaque. Ces yeux nous magnétisent. L'hypnose ici est souveraine, née déjà de la percussion des sistres. Toujours, à coups pressés, la même vibration sans corps, une onde assourdissante de métal et que nous ne pouvons pas situer, tant elle nous enveloppe, nous

domine, nous submerge : elle bat en nous comme en tout ce qui nous entoure. Piliers, lumières, figures de chair et figures de granit commencent à frémir ensemble. Et puis, tandis que les bras, là-bas, secouant des flammes, précipitent leur giration, des cloches se mettent à sauter tout près, à bonds sonores, pressés, entraînants. Alors tout vacille autour de nous, tout s'émeut dans ce rythme et ce vacarme de folie qui nous soulèvent. Les yeux des idoles ont l'air de s'allumer d'un éclat plus méchant, les spires des colonnes se déroulent, les lotus de pierre aux architraves s'ouvrent, les plafonds concentriques tournent lentement les uns dans les autres, avec leurs centaines de bêtes et de dieux, — roues de la vie, des renaissances, qui commencent leur révolution ; et les grêles statues aux portes du sanctuaire se mettent à danser ; leurs hanches fluent comme au rythme engourdissant d'un nautch, leurs bras multiples se déploient. Enfin tout s'unit comme en une seule fumée où çà et là des lignes vaporeuses bleuissent, tournoient, se développent, — une fumée où nous-même avons l'illusion de nous perdre et de fondre. Le contour solide des choses et du moi s'est défait, toute réalité s'est muée en vision, en fantôme....

Minutes étranges où j'entrevois le secret de tous les vieux mystères qui, de l'Asie religieuse, sont venus fasciner notre Occident. La voilà, sans doute, l'indicible sensation qu'en Grèce, les initiés demandaient aux fêtes d'Éleusis et par laquelle Rome s'éprit des cultes d'Orient ! Cette hypnose, l'Inde si nerveuse

n'a pas cessé de la chercher dans ses temples. De tout temps, par cent disciplines du corps et de l'esprit, ses brahmes, ses yoghis ont tâché à se la procurer, à la prolonger, à la fixer en eux. C'est elle qu'ils ont appelée bonheur, sagesse, vérité, connaissance, affranchissement. Car, pour qui la subit, — et chez l'Hindou, le moi trop prompt à se défaire ne sait pas y résister, — les limites qui l'enfermaient dans sa propre personne se brouillent et s'effacent. L'homme ne se perçoit plus comme un individu, c'est-à-dire comme un tout à part et distinct. Il touche au terme idéal : il cesse d'être « séparé ». En même temps que lui se dissout tout ce qui l'entoure. Un pas de plus dans l'hypnose, et rien ne reste qu'un vide sublime où tout se réunit et se confond. Alors le brahme croit être sorti de l'illusion ; il est revenu à ce qui n'a point de qualités, à ce qui est, à l'éternel. Alors, véritablement, regardant son frère, il peut lui dire : « Je suis toi-même », et tous ensemble peuvent murmurer : « Je suis Brahma. » Seule fin désirable, selon l'Inde, et que toute existence doit s'efforcer non pas d'entrevoir pour quelques secondes, mais d'atteindre définitivement pour s'évanouir tout à fait dans l'ineffable et ne jamais plus se reformer.

Les gongs battaient toujours, et les trompes mugissaient de temps en temps. La lampe décrivait encore des cercles au fond du spéos noir. Un incident nous a réveillé : quelques moines bouddhistes, attirés par ces musiques, avaient traversé la route. Vaguement, je voyais l'orange de leurs draperies qui se

rapprochait de moi. Ils s'accroupirent sous le pylône, et se mirent à regarder avec une curiosité indolente et douce. Un brahme les a vus, a bondi comme un diable du fond du sanctuaire, et les a chassés d'un geste frénétique.

III

LA SHWE-DAGOHN

Nous sommes retournés chez les bouddhistes, mais, cette fois, c'est dans son plus illustre centre que nous voulons voir leur religion, avec ses antiques dehors et le peuple des fidèles. Plusieurs soirées à la grande Shwe-Dagohn, la pagode dont le renom attire les pèlerins de Chine et du Japon. Elle domine une partie du Delta. Nous remontions les embouchures du fleuve, et Rangoon était encore loin quand nous vîmes poindre à l'horizon ce pâle fantôme d'or.

Très banalement nous y arrivons en tramway, et nous ne voyons rien d'abord que deux chats. Chats horrifiques, chats géants, de même taille que les palmiers d'alentour, chats-dragons, tout blancs, gueule béante, bordée d'un feston de crocs, langue pointue qui se recroqueville, moustaches flamboyantes : — les génies-gardiens de ce porche, chargés de faire peur, de leur grimace, aux esprits hostiles, aux vieux démons des cultes prébouddhiques.

Entre ces deux épouvantails de plâtre, les pavillons de l'entrée échafaudent leurs pyramides de kiosques indo-chinois. Au-dessous, toute noire, bâille l'entrée de la galerie ascendante qui, cinquante-cinq mètres

plus haut, débouche au pied même de la pagode : un couloir, coiffé de petits triangles qui s'emboîtent les uns dans les autres, comme ces tunnels minuscules que les enfants construisent avec des cartes pliées en deux.

Nous y pénétrons, dans le remous de soie rose que fait la foule, avec les fleurs que chacun porte pour les offrandes, — plus lumineuses, ces fleurs et ces soies, à la bouche noire de cette galerie; et l'ascension pieuse commence. Une rude grimpée, car la pente est raide et chaque marche est très haute, taillée de façon à retarder les fidèles, à leur imposer l'allure lente d'effort, de respectueuse attention. Sans doute aussi, dans ce ténébreux escalier qui mène à la glorieuse spire d'or, à son rayonnement sublimé dans l'éther, ces difficiles degrés symbolisent la pénible montée de l'être à travers les étapes des renaissances, des enfers et des paradis, dans la noirceur de l'illusion, vers le vide lumineux du nebbhan[1].

Peu à peu, l'œil s'accoutumant à l'obscurité, des figures de dieux et de démons se révèlent, accompagnant notre ascension. Çà et là un rayon poudreux filtre d'un petit trou de la toiture, et met un peu de clarté sur les fresques naïves, scènes d'enfers bouddhiques, tout pareils à ceux de la vieille imagination chrétienne : diables verts, cornus, enfourchant des damnés, attisant des flammes sous des grils. Mais, ailleurs, certains tableaux de jugements derniers

1. Nirvana birman.

étonneraient un chrétien : des chevreuils, d'humbles souris accusent leurs meurtriers humains que des dieux effroyables livrent aux tortionnaires.

En bas, entre les piliers, de petites marchandes birmanes sont installées, fort insouciantes de ces menaces. Des deux côtés du long escalier, c'est une file d'échoppes, étalages puérils comme ceux du Jour de l'an sur nos boulevards. Seulement, ici, les joujoux sont d'une irrésistible cocasserie mongole : pantins, singes, tigres, un peuple de monstres nains, aplatis, mais ils se rengorgent, se recourbent, se hérissent, de la façon la plus plaisante à l'œil mongol. Ils dansent par grappes au bout de leurs ficelles qui les disloquent dans le meilleur style birman. Et ce ne sont nullement des joujoux, ces petits grotesques, mais de pieuses images de *nats*, de *devas* : primitifs génies autochtones dont le bouddhisme peupla ses enfers et ses paradis, frères des mystérieux esprits que figurent les grands chats de plâtre, gardiens de ce tunnel. Et, sans doute, ces bibelots sont aussi des amulettes contre les animaux terribles de la campagne birmane, comme Monsieur tigre, par exemple, car parmi les acheteurs qui se pressent autour de ces échoppes, je vois surtout de pauvres paysans de la rizière et de la jungle, et çà et là, d'étranges et barbares pèlerins, en bottes, en rudes étoles rouges et noires qui leur tombent du cou, les sauvages montagnards venus des États Shans pour adorer les reliques enfermées dans la Shwe-Dagohn. Quel contraste entre leur lenteur rustique, leur pesante

gaucherie et l'aisance des petites vendeuses qui, prestement, font gambader au bout des ficelles, désarticulent bêtes et pantins sous leur nez!

Dans le frôlement des soies roses et des pieds nus, nous montons avec les fidèles qui vont psalmodier leurs prières du soir; des jeunes femmes, surtout, et de petits enfants. Nous montons dans l'ombre bleue, entre les étalages naïfs où l'on vend aussi tous les menus objets gracieux du culte : les suaves monceaux de jasmin, les jaunes et rouges guirlandes satinées d'où montent les trop molles, les trop extatiques odeurs propres aux temples d'Asie, — et des fleurs en brochettes aussi, au bout de bâtonnets que nous tendent des fillettes de dix ans, et des fleurs de papier, et des baguettes d'encens, et de coûteuses feuilles d'or pour « s'acquérir du mérite » en les collant à la base de la grande pagode qui, de siècle en siècle, devient ainsi plus épaisse. Et des cierges peinturlurés que l'on pique devant les saintes images pour gagner des grâces et mêler à l'ivresse de l'encens, des fleurs, ce rayonnement jaune des cires sur les autels, entre des surfaces dorées, cette vie intime et mystique des lumières dont les cœurs bouddhiques, comme les nôtres, savent les influences. Et des chapelets pour égrener les litanies, et des drapeaux de prières, et des gongs et des triangles de cuivre pour appeler l'attention des puissances invisibles. Et, frôlées par les groupes qui montent et descendent, toutes ces plaques suspendues se balancent, s'entrechoquent : c'est une tintinnabulation babillarde qui nous suit et nous

entoure dans notre ascension rude, — l'âme même de ce délicat peuple puéril, dirait-on, son âme qui monte en un bruissement clair, parmi les fleurs, les joujoux, les croquemitaines, les bêtes de conte bleu, sous les images d'enfer et de paradis naïfs, parmi toutes les créatures de son propre rêve, vers la claire terrasse où les grands bouddhas, sur leurs trônes d'or l'attendent, souriant de paix mystérieuse.

Enfin voici la lumière, voici les seuils sacrés. Mais avant d'y poser le pied, arrêtons-nous au portique étonnant qui se dresse à la sortie de ce tunnel. C'est une station que l'on médite; des cierges y brûlent avec des parfums, épanchent un premier effluve religieux.

Une architecture de bois, comme les japonaises, comme presque toutes celles d'Extrême-Orient, mais quel miraculeux outil en a fouillé la substance, l'allégeant comme une mousse, la spiritualisant à force d'évidement et de ciselure? De toutes ces pointes, de toutes ces courbes, des épaisseurs ajourées débordent, sinueuses comme une pâte coulante qui se serait figée là. Dans ces draperies d'ébène qui tombent des toitures fluent, s'enroulent, s'enlacent toutes les lignes végétales, animales, humaines. Des dieux et des génies y pullulent, bordant les lignes de contour de leurs légions mitrées, et leurs corps ondoient mystiquement, montent comme une frange de flammes. Et des éléphants, des singes, des oiseaux, des chevaux, des bœufs traînant des chars; des grappes de fruits mêlées aux entrelacs des branches et des feuilles, tout cela confus,

innombrable, mais secrètement conduit par de subtiles arabesques : lignes infinies qui circulent par-dessous comme dans une symphonie de Wagner. Vieux panthéisme de l'Inde qui n'a trouvé son analogue que dans l'Allemagne moderne, vieux sentiment hindou du développement, de l'incessante germination, de l'ondoiement sans fin et vaporeux des formes, — maïs exprimé avec quelle patiente minutie chinoise, traduit suivant quels rythmes propres à l'admirable sentiment décoratif de ces races jaunes ! Au-dessus de ce rêve fourmillant, les franges d'un cocotier mettent la pré sence lourde et somptueuse de la nature équatoriale.

Mais vite, à travers une bouffée d'encens, nous franchissons la colonnade trapue de ce portique. Aussitôt, une fantastique apparition, un décor que nulle cervelle d'Europe n'aurait inventé ! Au milieu du plateau dallé, uue large, une circulaire masse d'or, la base d'un prodigieux monument sonnette qui monte, se renfle, surgit au-dessus de tout, se rétrécit, s'élance en flèche à trois cent trente pieds de hauteur. Le rayonnant essor ! D'un trait, le regard file à sa suite, monte jusqu'au délicat bijou qui, là-haut, coiffe l'aiguille suprême, jusqu'au chapeau conique où mille clochettes à peine visibles dansent à des cercles d'or.

Mais le plus singulier, c'est que cet extraordinaire monument semble avoir fait des petits. A sa base, sur les quatre cents mètres de son pourtour, une véritable prolifération de pagodes minuscules lui fait une ceinture de plusieurs rangs. Inégales de hauteur, et comme d'âges différents, ces sonnettes sont toutes semblables.

Avec la monotonie des énumérations, des litanies, des rabâchages bouddhiques, c'est la même forme sempiternelle répétant inlassablement la même idée. Nous faisons le tour de ces édicules sacrés où rien ne se passe, et, à nous perdre dans le labyrinthe désert que forment leurs intervalles, nous avons l'illusion d'errer dans quelque invraisemblable Père-Lachaise. Seulement, à gauche, avec ses replis, ses degrés, ses dragons, la grande masse d'or tournante nous déroute, et d'autant plus que sa convexité nous dérobant sa forme totale, nous ne la voyons pas continuer et finir.

De l'autre côté de cette pépinière, c'est la grande aire de la terrasse, ses espaces vides, son désordre de chapelles coniques sous des cocotiers. Un campement religieux sous de beaux feuillages, un campement de bouddhas, car ces kiosques, ces *tasoungs*, comme la plupart des monuments mongols, ne sont que des variations sur le motif de la tente, de la tente primitive, celle des nomades jaunes qui des hauts plateaux sont venus, dans cette péninsule voisine de l'équateur, alanguir leur sang à celui des molles races hindoues. Oui, des tentes, ces pavillons, des tentes superposées par cinq, par sept, toujours par nombres impairs où réside quelque idée mystique, leurs coins, leurs cornes se relevant pour surgir en antennes verticales comme des piquets. — D'autres édifices dans ce baraquement sacré sont plus étranges encore : un échelonnement de disques en retrait les uns sur les autres comme pour des jeux de cascades. Et sur ces gradins concentriques, des bêtes de chimère rangées en cercle, — phénix,

léogryphes, — regardent devant elles, tête haute, d'un regard impassible et droit qui, par-dessus nos têtes, semble dardé sur de l'invisible. Beaucoup de mâts dressés, encroûtés d'émail et de laque rouge, incrustés de petits miroirs ; et les rubans qui les relient, leurs banderoles, leurs guirlandes de fleurs font un décor de fête. A leur pied, des rocailles où des éléphants mêlés à des humains s'élèvent, suppliants, vers un nirvana difficile, grimpent, contournent de pieuses trompes, lèvent leurs pieds de devant en gestes très gauches de prière. Il y a des groupes de statues dont les mitres à degrés répètent l'effilement de tout ce qu'on voit ici. Les joviales figures, sous ces coiffures rituelles ! Les gras et gais gaillards qui s'esclaffent, gesticulent, gambadent, moustaches au vent, panse ballottante, entre des troupes de danseuses ! — celles-ci bardées dans l'étroit vêtement hiératique dont les volants rigides, d'une minceur de lame, s'étagent, s'élargissent l'un au-dessous de l'autre, répètent le principe de l'architecture indo-chinoise : longue pyramide, saillies acérées, retroussis de pointes étagées. Mais de ces aériennes figures que la danse allège encore, les têtes se renversent, les bouches sourient avec une douceur heureuse, les poignets se retournent : du bout des pieds jusqu'à l'extrémité des doigts, quelles musiques les traversent que nous ne pouvons pas entendre ?

Que tout cela est mince, peu sérieux ! une fantaisie passagère de quelques instants. Flèches effilées, périssables constructions de bois qu'on laisse s'effriter, gracieux sourires, gestes de danse, que tout cela dit

18

bien l'idée bouddhique de la vie sans substance, pur rêve toujours en train de se défaire, comme ces fugitifs aspects de paysages, — rayons de soleil dans la brume, papillons sur des fleurs, — que notent la peinture et la poésie bouddhiques de la Chine et du Japon ! Que ces lignes aiguës d'architecture, que ces ondulantes silhouettes de statues sont dépourvues de conviction autoritaire ! C'est ici l'antipode de l'art égyptien, tout entier fondé sur la croyance à la fixité de la matière, à la pérennité des dieux. — Et partout, au milieu de ces choses sans gravité, le tintement des cloches suspendues au ras de terre dans l'entre-colonnement bas des portiques, dans l'ombre des pavillons-pagodes. Trois coups frappés avec un bois de cerf par les dévots, pour, lestement, « s'acquérir du mérite », gagner une indulgence, améliorer le Karma qui les fera monter ou redescendre, au sein de l'illusion, dans la série des renaissances. Et partout aussi, le rayonnement de l'or, des murailles d'or, et les grands bouddhas d'or sur les autels, dans l'ombre des chapelles, des niches, en plein air, parfois plus grands que nature et répétés comme une obsession, par séries de douze, de vingt, accroupis, debout, couchés, la plupart, les plus anciens, abandonnés, oubliés, sans fidèles, écaillés sous leurs rangées de dais poudreux, sous leurs parasols qui s'effilochent, — et devant eux, de même taille surhumaine, d'une expression aussi niaise à force de béatitude nirvanique, des statues de disciples agenouillés en files, des mannequins d'or prosternés dans l'adoration.

Aux pieds de ce peuple colossal et radieux, les minus-

cules humains. Sur les espaces libres de la terrasse, sous la végétation des kiosques, des arbres, des mâts enrubannés, entre les noires étoiles que font sur les dalles blanches les ombres des cocotiers, les poupées birmanes traînent dans leurs jupes roses les petits pas de leurs petits pieds : semis légers de claires couleurs çà et là saupoudrant la grande aire. Passent des groupes de bonzes, le crâne nu, bossué, jaune comme un buis poli, le visage réduit à l'ossature, — mais vieillots plutôt que vieux, puérils malgré leur desséchement d'ascètes et la splendeur de leur draperie orange. Très différents des religieux de Ceylan, dont le front haut, la physionomie de gravité classique et tout aryenne, les disait fils de l'Inde, arrière-neveux des vieux penseurs qui, de père en fils, s'enfonçaient dans la forêt pour rêver en paix l'univers, et n'inventèrent un jour le bouddhisme, négation de la métaphysique, que par satiété de la métaphysique. Sûrement, ceux-ci ne métaphysiquent point. Ils ignorent les démarches de la pensée spontanément visionnaire et pessimiste, qui, toute substance détruite par l'analyse, toute réalité volatilisée dans le rêve, a trouvé pour discipline de vie les formules qu'ils ressassent. Du bouddhisme ils n'ont pris que les négations, celles qui défendent à l'homme de se donner à quoi que ce soit, et mutilant ses énergies, l'éteignent dans le quiétisme bénin où s'est endormi tout le Thibet. Mécaniquement, comme tous leurs coreligionnaires du monde jaune, ils dévident des bobines à prière. Tristes *Pohngyes* ! Pauvres « grandes gloires » ! Sans mot dire, avec des sourires de vieux enfants, ils

nous tendent leurs sébiles. La plupart, à la vue de piecettes blanches, lèvent des yeux d'extase; mais, pour les prendre, ils sont très actifs à se couvrir la main d'un pli de leur voile. Admirable casuistique de moines en décadence, habiles à tourner la règle, car celle-ci leur interdit de *toucher* de l'argent. Défense aussi de fumer, ce qui n'empêche pas une voix timide de supplier : « cigare ! » — tandis que deux yeux se font plus niaisement tendres encore.

De vieilles bonzines, aussi, trottinent, chancelantes à notre suite : oh ! les vieilles pattes tremblantes qui se lèvent pour implorer ! les petits cris doux, le vagissant concert qui nous assiègent ! Et toutes les vieilles faces se tournent vers nous, toutes les vieilles bouches édentées, et des yeux aveugles, fermés sur de la nuit intérieure ou qu'une taie blanchâtre a voilés. Clopinantes, cassées en deux, dans leurs draperies sales, exactement de même couleur que le parchemin ratatiné de leur peau, le crâne tondu, elles semblent sculptées dans un ivoire comme ces *netzukés* grotesques où les Japonais savent enfermer un raccourci d'épouvante. Elles en attestent l'effroyable exactitude. C'est la même intensité mongole de déformation physiologique, de grimace dans la souffrance ou l'idiotie, la même laideur hallucinante et pitoyable. — Mais, sur ces physionomies, faut-il juger le bouddhisme birman ? Tout homme fatigué de son métier ou de son ménage peut prendre la robe orange ; quelques-uns, chassés de leurs couvents, ne la gardent que pour mendier. Dans la campagne de Rangoon, j'ai trouvé des monastères peuplés de

religieux, graves, silencieux, qui ne levaient pas les yeux sur l'étranger. Et ces bonzines, je le découvre à présent, sont des lépreuses. Le blanc étrange, le blanc moisi de leur peau est celui de l'horrible maladie. Aux doigts de quelques-unes, les phalanges manquent. Des parias, ces lamentables vieilles, ces larves blanchâtres qui se traînent et tâtonnent, des hors-caste, que leur tare condamne à l'infamie, réduites, comme les cagots de notre moyen âge, à vaguer à l'ombre des lieux sacrés, étalant leurs ulcères pour attirer l'aumône et murmurant des patenôtres !

A travers le grand parvis, les menus groupes diaprés errent au pied de l'énorme sonnette d'or ; on dirait des jonchées de roses et de tulipes que le vent léger promène çà et là. Mais auprès des chapelles principales, surtout devant celles qui s'enfoncent, aux quatre points cardinaux, dans l'épaisseur de la grande pagode, les fleurs vivantes, immobiles, rangées avec ordre, composent de lumineux parterres. Ordre voulu par le rite pour la méditation fervente. Comme le soir, au salut, dans les églises catholiques, il n'y a guère là que des femmes. Comme leurs sœurs d'Europe, celles-ci défendent la tradition, les vieilles croyances, les vieilles coutumes, la coutume sacrée qu'est la religion, contre les idées étrangères ou nouvelles. Par elles, le génie historique d'une race cherche à durer. L'invincible instinct qui, toujours, les ramène au pied de ces autels, c'est ce génie même qui résiste aux « progrès de la raison », de la courte raison humaine, — seulement humaine, et qui lui en veut,

à ce mystérieux génie, parce qu'il est d'un autre ordre qu'elle-même, vraiment irrationnel, spontanément issu de l'insondable et divine nature, incompréhensible dans ses démarches comme les principes et les procédés de la vie.

En rang, les petites dévotes, à un pas les unes des autres. Elles sont à genoux, le corps assis sur les talons, mais, soigneusement, les plis du pagne cachent tout de leurs pieds nus. Attentives, avec une minutie religieuse, à la hauteur de leurs visages elles ont levé leurs mains que le rite accole, et leurs doigts allongés serrent l'offrande qu'elles vont présenter tout à l'heure : baguette d'encens, brochette de fleurs; et toutes ces attitudes sont parallèles, identiques. De menus paquets posés à terre, des ballots de soie rose et safran, d'où sortent ces petites boules de têtes à chignon, ces graves petits profils camus, ces mains tendues et sévèrement unies. Entre les femmes il y a beaucoup d'enfants, eux aussi en blouse lumineuse de soie, et les yeux bridés, — des petits nés d'hier qui viennent s'initier à la vieille religion d'extrême Asie, répéter les attitudes minutieuses que chaque génération bouddhiste enseigne à la suivante. J'aperçois même un enfant blanc; c'est un petit Anglais à cheveux blonds; sans doute une pieuse nourrice l'amène ici pour que les bonnes influences du Gautama doré le suivent dans sa vie païenne. Il y a deux barbares du Nord, sabre au côté, chapeaux coniques comme ceux des Pavillons noirs, et qui, visiblement, s'appliquent à bien copier les gestes des fidèles, n'ayant

pu s'instruire, dans leur pays sauvage, à tous les rites de la religion de douceur et d'innocence. Et des chiens, un chat, mêlés aux rangs attentifs, non loin des arbres sacrés, des beaux arbres-pagodes où des images sourient dans leurs niches, sous les mangeoires disposées pour les oiseaux du ciel.

Point d'officiants, point de musiques ni de chants. Rien qu'un sourd bourdonnement, murmure non de prières, mais de sentences, de formules récitées très vite, en ritournelle, car leur nombre fait leur pouvoir : comme les coups frappés sur les cloches, leur répétition ajoute au crédit du fidèle ; son *karma* en dépend, la qualité de sa prochaine renaissance dans la série des formes qu'il lui reste à traverser avant le total épuisement de son principe de vie et la béatifique extinction de soi-même. Toute-puissance sociale de ces formules et litanies : par suggestion, elles agissent sur l'homme ; elles assurent en ces âmes d'aujourd'hui l'empire de la vieille morale bouddhique ; elles perpétuent les antiques civilisations que cette morale a fait éclore. « Vénération au Bouddha », répètent ces petits Birmans de notre xxe siècle, comme, au temps d'Açoka, les bouddhistes de la vallée du Gange. « Vénération à la Loi, vénération à l'Assemblée.... » « Je vénère avec le corps, avec la bouche, avec l'esprit.... » « Aneh'sa, Dokka, Anatta », dit encore le gracieux peuple : « Changement, Souffrance, Illusion. » La voilà, la triste devise où se concentre tout le vieux pessimisme de l'Inde, celle qui nie tout bonheur et toute réalité, — étrange formule de vie

dont pourtant a vécu la moitié de l'humanité, plus surprenante encore dans la bouche de ces mignonnes poupées roses. Avec quel souci de l'intonation cérémonieuse, de l'attitude prescrite, on la psalmodie ! Pour achever de gagner les grâces qui s'y attachent, chaque paire de mains accolées se lève jusqu'à la racine du nez, s'y appuie de la base du pouce et reste là, cependant que trois fois, par plongeons mécaniques, soudain cassées en deux, les figurines se prosternent, aplatissent leurs faces contre terre.

Ceci à l'entrée des quatre chapelles qui au nord, au sud, à l'ouest, à l'est, s'enfoncent dans la masse de la grande spire. Très sacrées, très anciennes, ces chapelles, surtout celle du sud où nous nous arrêtons, car son histoire remonte au temps[1] où furent apportés en Birmanie les huit cheveux de Bouddha, dont cette pagode est la cassette merveilleuse. Dans ces vieux sanctuaires, l'or d'un éclat plus sourd, arrondi aux angles, bossué par les âges, a l'air d'une pâte tendre et précieuse, toute striée de noir. Les Gautamas y sont parfaitement nobles ; rien de la mollesse atone, de la grasse béatitude qui ennuie tant chez ceux d'aujourd'hui. Du haut de leurs piédestaux de granit qui sont des lotus stylisés, les saintes figures sourient, les paupières baissées, d'un sourire retroussé, très aigu, comme celui des Athénés primitives, des divinités archaïques de tous les peuples : sourire d'une dignité mystérieuse et souveraine. Le bras droit tombe ; la

1. Suivant les bouddhistes, 388 avant J.-C.

main s'allonge sur le genou dans une éternité de paix. Avec un soin raffiné se disposent les plis de la draperie, en longues lignes sinueuses, aussi purs et respectueux que ceux d'une statue du moyen âge japonais. Et ces beaux plis, et ce beau front, et cette figure de galbe allongé, de type si haut, toute cette délicatesse subtile, cette pudeur, cette réticence, ces yeux fermés par l'esprit qui se retire en soi, ce sourire enfin, ce sourire serré sur du mystère, tout cela est vraiment d'un dieu dont la radieuse pureté trône au-dessus des petits Mongols à faces plates, des petits singes humains, qui, étant humains, savent la mort et pressentent les puissances invisibles....

Mais ce ne sont là que les statues extérieures; rangées autour du péristyle, elles font face au parvis. D'autres, dont les épaules d'or surgissent derrière les colonnes, leur tournent le dos, font en dedans le tour de la chapelle, — un cénacle muet que préside au fond de sa caverne le plus vénéré de tous ces bouddhas. Mais, dans cette dernière retraite qui n'est que splendeur chaude, que reflets et qu'ombres d'or, est-ce bien un bouddha que font briller toutes ces lumières? Il n'a plus de traits, plus d'yeux, si épaisse est la couche des feuilles d'or dont les générations de pèlerins l'ont recouvert. Un monstre, ce roi de tous les bouddhas, une sorte d'idole polynésienne dont le nez pointu semble planté dans une boule, mais d'une matière inouïe, tant est grave, grenu, le rayonnement, au-dessus des flammes tremblantes, de toute cette croûte exfoliée.

Alentour, les cierges brûlent, collés par buissons et par files aux marches de l'autel ; leurs jaunes lumières ondoient comme des légions d'âmes suppliantes, sous la voûte qui s'enfonce et s'abaisse, avec ses lueurs de pépite, noircie çà et là par les fumées séculaires de ses flammes. Et, comme les cires qui se sont consumées sur ces marches, toutes les générations ferventes d'autrefois ont laissé là leur trace. Dans ce lieu presque clos où tant de croyants se sont pressés, ces murs polis par le contact des corps et des mains qui ne sont plus, ces colonnes violettes sont imprégnés et comme attiédis d'humanité. Des milliers de genoux ont creusé les degrés de cet autel. Derrière nous, c'est le murmure de la foule prosternée devant l'illumination de cette crypte d'or où maintenant de vieilles bonzines pénètrent une à une, pliées en deux, portant des cierges, comme des communiantes.

Comme des communiantes, car tout ici nous évoque — de si loin ! — les cérémonies catholiques. Cette rumeur de prières, ces litanies, ces femmes courbées sur des rosaires, cette molle odeur de l'encens, des cires qui fondent, des monceaux trop épais de fleurs, cette chaude lumière emprisonnée à l'heure du crépuscule dans de l'or que l'on dirait byzantin, — que tout cela nous touche de nostalgie, que tout cela est apaisant, engourdissant comme une tiède caresse pour le cœur, chargé de puissances d'hypnose ! Un refuge hors du monde à la façon des chapelles scintillantes, englouties à six heures du soir dans la nuit d'un grand vaisseau gothique ! Le vieux

mysticisme oriental, dont c'est ici l'une des patries! Par quelles voies s'est-il insinué pour l'ensorceler et l'alanguir dans notre vigoureux Occident? Qui dans les naos vides d'Egypte, dans les fourmillantes pagodes de l'Inde, a senti sur ses nerfs les influences de son trouble parfum, le reconnaîtra toujours. Du premier coup, en approchant du Parthénon, on sent bien qu'il n'a jamais flotté sous ce péristyle et ce fronton. Mais, auprès d'un autel catholique, comme on en retrouve les spéciales magies, les endormants effluves! Surprenantes ressemblances, aux deux bouts de l'énorme continent, entre des civilisations qui purent subir des influences communes, — à quel moment précis, par quels intermédiaires? peut-être à la faveur du confus mélange, de la fermentation d'idées et de races opérés par l'empire romain, — mais qui se développèrent sans se connaître. Non seulement du bouddhisme au catholicisme les analogies de sentiment sont frappantes, mais combien de faits, de formes, d'institutions de même espèce! A l'origine du bouddhisme, un maître, un sauveur du monde, venu « par pitié pour le monde »; autour de lui, des apôtres; puis des récits oraux de ses gestes et de ses paroles, fixés en pitakas qui sont des évangiles; des conciles enfin arrêtant le dogme et les disciplines; — en Birmanie, des couvents, des religieux tondus, des retraites, un baptême, un carême, des cloches, des chapelets, des cierges; à Ceylan, des officiants; au Japon, un culte dont le détail rappelle la messe d'une façon saisissante, des Kwannon qui semblent des

statues de la Vierge, des vêtements sacerdotaux qu'on prendrait pour des camails, des étoles; au Thibet, une hiérarchie ecclésiastique qui s'étage sous l'autorité d'un pape, des cathédrales, des chapitres, des offices chantés, de l'eau bénite, tout cela menant l'homme par des disciplines minutieuses, par des procédés d'hypnose et la peur de l'enfer, vers le renoncement à soi, endormant sa volonté de vivre, le détachant de lui-même et du monde. Seulement ce ne sont là que des similitudes comme celles que signale la zoologie entre certains animaux de classes différentes, le cétacé, par exemple, et le poisson. Les nécessités extérieures, l'adaptation à des circonstances pareilles ont créé des dehors, des habitudes de vie, et même des états psychologiques qui se ressemblent. Mais que les essences sont différentes! L'idée d'un Dieu substance, de substances créées et distinctes, l'immortalité personnelle des âmes, la résurrection de la chair, l'enfer et le paradis définitifs, — c'est l'antipode métaphysique et théologique du bouddhisme; autant d'hérésies pour celui dont l'impassible sourire est partout sur ce parvis, dont les paroles prononcées « par pitié pour le monde », il y a vingt-cinq siècles, ont prosterné tant et tant de millions d'hommes, comme ce soir ce menu peuple-bibelot.

Extraordinaires paroles de consolation pour nos esprits d'Occident! Déjà sans doute, la pensée hindoue avait vu l'univers fondre dans le Brahma neutre, sans qualité, qui n'étant ni ceci, ni cela, peut vraiment s'appeler l'être identique au non-être. Toute

réalité ainsi volatilisée par l'analyse ou l'intuition, le problème métaphysique s'abolissait ; les hommes n'avaient plus qu'à tirer les conclusions pratiques. Or, dans l'Inde, la réaction générale à la vie s'est toujours faite en douleur. Dans le triangle de cette vaste péninsule tout entière située dans la zone torride, où des races séparées du reste de l'humanité, soumises à de si puissantes influences physiques, se sont développées à part et comme en vase clos, le pessimisme est familier comme les famines, endémique comme le choléra. On le reconnaît au *ton* de la vieille littérature, à l'appétit de néant qui s'y exprime du fond de l'être, — avec quelle ardeur de soupir ! — comme on le devine encore aujourd'hui à la morne langueur des yeux de ténèbres, à la fatigue, à l'ennui des mornes physionomies détendues. L'Européen a vite le sentiment d'y voyager à travers une nappe flottante et continue de tristesse, étrangement mêlée à la couleur éclatante des costumes, à la splendeur des parures et du décor ; — tristesse sous la torpeur et le feu du ciel, au sein d'une nature disproportionnée à l'homme ; — tristesse de la caste où l'Hindou est inexorablement enfermé, condamné à tourner de père en fils dans le cercle sans issue du métier ; — tristesse des inéluctables traditions qui, d'avance, règlent le détail de la vie ; — tristesse, surtout, des cultes absorbants et compliqués, des noirs cultes démoniaques, des religions monstrueuses dont les molles cervelles imaginatives se sont véritablement *frappées*, qui les mènent par l'obsession, font

de l'Inde une possédée, la monomane hallucinée du rite. Tristesse de la vie, répète l'Inde depuis ses origines ; et par le rêve, par la spéculation, par l'extase, par l'hypnose, l'hébétude systématique, l'ivresse, l'opium, l'orgie mystique, qu'a-t-elle fait que tâcher à fuir la vie ? Quelle félicité a-t-elle promise à l'homme que de s'en évader tout à fait, de n'y jamais revenir, de n'être jamais repris par la roue des transmigrations, de se fondre enfin dans l'être ou le néant ? Le bouddhisme est une méthode, accessible non plus seulement aux brahmes, mais à tous les hommes, une calme méthode pour atteindre à cette perfection. Ni Dieu, ni âme, ni matière, dit-il, rien que des composés, des skandhas, tout étant « semblable à l'écume, semblable à une bulle d'eau », sans essence, sans permanence, sans moi, — changement, souffrance, illusion, Aneh'sa, Dokka, Anatta, comme l'affirme la sempiternelle formule que bourdonnent en ce moment tant de lèvres au pied de ces images Mais le salut est possible, et c'est la bonne nouvelle à tous apportée par le Bouddha. Hors de la réalité-mensonge, hors du devenir-souffrance, il est des « sentiers ». Que l'homme s'applique à se déprendre des choses et de soi-même, qu'il s'entraîne aux disciplines, à la retraite monastique, qu'il supprime en soi le désir, aiguillon de la vie, force par laquelle le composé vivant, ce tourbillon, transmet en se défaisant son élan acquis au nouveau composé qui, héritier de son mouvement (kharma), n'est que lui-même sous une forme différente, et voilà l'homme sauvé. Maître de soi,

vainqueur du vouloir vivre, du principe qui l'assemble et le fait renaître, affranchi de l'égoïsme comme de l'illusion, dédié à ce qui n'est pas lui, charitable, il monte vers l'état suprême « où le quittent enfin tout sentiment d'individualité, toute idée, toute sensation particulière, toute conscience de quoi que ce soit ». Comme un nuage qui se résorbe insensiblement dans l'universel azur, il s'évanouit alors « de cet évanouissement qui ne laisse absolument rien subsister[1] ».

Au sortir des ardeurs confinées de cet oratoire, nous trouvâmes les libres ardeurs du crépuscule, menaçantes, et qui semblaient toutes prochaines. Silencieusement allumées, elles avaient transfiguré le paysage.

L'Orient était mort, d'un bleu terne et très tendre de nuit où des astres s'allumaient déjà. Mais de l'Occident un effluve rouge s'élevait jusqu'au *hti* de la haute pagode, — une auréole qui sortait d'un vide clair par une insensible naissance, se suspendait à trente degrés au-dessus de l'horizon, et, rose vers le bas, lucide comme du cristal, s'empourprait en montant, s'épaississait au zénith en une vapeur somptueuse. Et de minute en minute, cela se fonçait, à force de se charger de couleur, cela se muait en de lumineux violets, mais cela demeurait là, comme une riche aurore boréale dans la nuit, entre les noires franges des cocotiers.

1. Mahâ-Parinibbâna-utta, SIV, 50.

Rien ici qui étonne autant que cette large et rouge lueur, venue on ne sait d'où, à l'heure où le ciel est déjà nocturne. C'est en mer, au sud d'Aden, qu'elle nous est apparue pour la première fois, et chaque soir, maintenant, une brève angoisse nous étreint à la voir revenir. Comme, soudain, on perçoit l'étrange latitude ! Frisson rapide, obscur, de tout l'être, au sein d'une nature, de forces inconnues ; émoi presque voisin de la crainte. Sans doute, les plus profondes de nos habitudes organiques, celles que nous tenons de tous nos ancêtres sont déconcertées par ce crépuscule où le jour finit d'une façon que nous ne connaissions pas, puisque le soleil plonge ici tout droit, sans oblicité, sous l'horizon. Point de nuage, aucune fumée qui donne un corps à cette pourpre enflammée. Là où elle se joue, l'espace, tout à l'heure, n'était que vide et qu'azur. C'est du profond de l'éther qu'elle semble affluer, cette pourpre, comme dans la haute Égypte le rose du « second rayon », mais combien plus abondante, plus intense, en ces régions excessives! Dans le bleu terne de la nuit montante, la dernière onde violacée ne vient pas mourir en insensible dégradation ; c'est un flot épais qui s'y limite, y flue, y coule, s'y effrange comme de la vapeur en mouvement.

On se sentait très loin, dans un autre monde, et l'on ne s'étonnait plus de l'humanité, des religions étranges. On cessait de songer aux hommes de cette terre indo-chinoise, à leurs rêves ; on ne regardait plus les bouddhas sur la terrasse ni les petits fidèles·

Sous cette muette passion du ciel, les objets de la terre avaient perdu leur vie. De vie, il n'y en avait plus que là-haut, dans cette mystérieuse lumière qui ne semblait pas appartenir au jour. Cela ne diminuait pas d'intensité, mais cela descendait, descendait à l'horizon, à mesure que se déployait la nuit; cela se rétrécissait en baissant, comme le cercle énorme et diffus d'une nébuleuse qui, peu à peu, fût descendue dans l'Ouest, jusqu'à n'être plus qu'un large segment au bas du ciel....

A nos pieds, le Delta s'allongeait. De son obscurité surgissaient des bouquets de hautes palmes, — riches îlots de noirceur plus épaisse. Au delà, on ne voyait plus rien que l'étendue vague, pure surface ténébreuse sous cette traîne du jour qui reculait devant le progrès de l'ombre, qui baissait et se repliait de plus en plus, et finissait de s'abîmer. Enfin la suprême frange lilas vint s'aplatir à la ligne bornante de la plaine. A cette seconde précise, la lente rotation de la terre devint perceptible : nous sentîmes qu'entraînés en silence vers l'Orient, nous nous détournions de ce nimbe qui, près de l'Équateur, suit le cercle du jour et que nous entrions tout à fait dans le cône d'ombre projeté par la planète dans l'espace.

A l'instant l'obscurité se fit plus légère, sans doute parce que, l'effluve rouge ayant disparu, les teintes de rêve devenaient visibles, que les choses revêtent la nuit sous les tropiques. Dans la douceur du ciel, un petit nuage flottait, d'un gris perle très tendre et que, peut-être, ne faisait-on que deviner. L'étoile du soir

était une éclaboussure bleue, frémissante et comme prête à tomber ; et quand ce nuage errant vint l'occulter, une ligne de lumière en ceignit soudain les bords comme s'il eût passé devant une lune.

Les grands parvis reprenaient vie, plus solennels que dans le jour. On n'y voyait plus personne, mais des chuchotements nous entouraient, et cela faisait vaguement peur, dans le silence accru de la nuit : murmures de prières marmottées au pied des arbres voisins, des arbres pagodes où les bouddhas nichent, comme, aux carrefours de nos campagnes, les saintes vierges dans les chênes. Une autre rumeur plus imperceptible et qui ne s'arrêtait pas, arrivait de plus loin, de tous les sanctuaires autour de la Grande Pagode. De cette extrémité nord du plateau, en se baissant un peu, on voyait par-dessous les branches leurs creux toujours embrasés de lumières. Au-dessus des belles cimes, l'or de la haute spire dormait avec des lueurs très vagues, dans le velours nocturne du ciel, à côté de tous les diamants d'étoiles posés dans le même écrin

Lentement, pour regagner les escaliers, nous traversâmes une dernière fois la grande terrasse. Dans la nuit où les choses révèlent leur âme, invisible à la clarté du jour, une dernière fois nous avons scruté, questionné les architectures bizarres, tous les cônes, toutes les pointes, toutes les cornes, tous les mâts où volent et dansent et se cambrent et s'étirent les aériennes figures. On sentait bien que cela était

religieux, chargé de profond rêve humain, que des générations avaient essayé de mettre en ces formes quelque chose de leurs effrois, de leurs songes, de leurs espoirs, d'y projeter leurs rythmes originaux de vie, un peu de leur propre essence. On sentait cela, mais on ne comprenait pas exactement le sens singulier de ces choses ; on ne savait pas reformer en soi par sympathie l'émotion qui les avait créées. Cela restait bizarre ; on demeurait étranger.

Au pied d'un grand mât, une lampe éclairait trois figures, trois statues de bois antiques, et que le temps avait noircies. Dans leurs robes étroites comme des cottes de mailles et qui les étreignaient jusqu'aux chevilles, elles s'allongeaient, hiératiques, rigides, extraordinairement grêles comme les saintes du porche de Chartres. Leurs têtes étaient mitrées, leurs faces obscures, leurs mains se joignaient devant elles en tombant avec simplicité. Elles se penchaient à peine, toutes les trois, vers une grave statue agenouillée à leurs pieds, et qui ne ressemblait à rien qu'à un grand chevalier en extase de Mantegna. Elles se penchaient à peine, les paupières fermées, et leur sourire ne laissait pas échapper leur secret.

IV

MANDALAY

De Rangoon à Mandalay, deux cents lieues que nous franchissons d'un trait, par chemin de fer. La nuit nous prend dans les infinis du Delta où nous filons comme en mer, en ligne absolument droite, sous une lune énorme et basse, — sans voir un objet qui fasse saillie sur la noirceur de l'étendue.

Au matin, nous sommes loin des rizières. La pure aurore de paradis, et toute rose sur la forêt primitive! Partout le frais éclat des palmes, reines au-dessus des fourrés, et de grandes fleurs d'hibiscus, de bougainvilléas, et tant d'autres dont je ne sais pas les noms, qui donnent à la jungle des aspects de grande serre. Et partout aussi, comme une autre végétation d'espèce étrange et spéciale à ce pays, des cônes aigus de pagodes abandonnées. Jusqu'à notre arrivée, à midi, nous ne cessons pas d'en voir : ils font partie de cette nature, comme le banyan et le talipot. Et pas une habitation humaine ; sans doute, c'est seulement qu'elles ne sont pas visibles : les logis birmans sont si humbles, petites cases enfouies sous les opulentes verdures. Ainsi l'ordonnait la vieille loi du pays : les pierres n'étaient que pour les monuments sacrés, et de

ceux-ci le pays fut semé par les générations successives. Nulle œuvre plus efficace, plus puissante à déterminer pour le donateur la qualité de ses vies à venir. A cela s'employait toute fortune, comme tout talent d'artiste à les festonner, à les peupler d'ogres et de chimères. Vingt siècles n'ont laissé sur cette terre que des ruines religieuses.

A cette distance de la mer, que l'air est léger et fin ! Plus du tout celui du Delta qui se collait à vous comme une ouate imbibée d'eau tiède. Et l'admirable végétation où finissent de se déchirer, en fils bleuâtres, les voiles de rosée que le jeune soleil aspire ! Puissants dômes de verdure, majestueux manguiers, teks séculaires qui régneraient bien sur les pelouses d'un beau parc. Il y a des lianes chargées de volubilis multicolores, légers comme des papillons posés là. Il y a des flamboyants de cent pieds, sans feuilles, mais, à leurs branches nues, dix mille fleurs de pourpre rutilent comme des lumières sur un candélabre. Il y a des espèces qui ne semblent pas de la flore terrestre, des arbres raides et rouges, sans un point de verdure, coraux géants à l'anguleuse ramure. D'autres, tout verts, sans écorce, au tronc verni et côtelé, sont de gras cactus de trente pieds. Mais, souveraines de ce paysage, les grêles fusées des aréquiers jaillissent d'un trait au-dessus de tout, éclatent là-haut en une seule explosion de palmes.

A l'Orient, les montagnes Shans, celles qui nous séparent de la Chine, du Tonkin, commencent à onduler : une pure silhouette d'un bleu sans tache de

lavis. Et jamais rien de vivant que les vertes petites perruches perchées sur le fil télégraphique, vives émeraudes où cette nature semble concentrer ses énergies de couleur et de lumière.

Vers onze heures, les grandes sonnettes brodées entre les palmes se font plus nombreuses. C'est par groupes, par familles, qu'elles surgissent comme de surprenants villages, — les seuls que l'on aperçoive. Un peu plus loin, on en découvre partout, au fond de toutes les perspectives obliques que notre vitesse ouvre parmi les arbres. Une ville morte que la forêt a reprise; une ville monumentale où rien n'est habitable, où rien n'est humain, dont tous les édifices s'effilent en pointes : aiguilles d'or ou de pierre moussue. Une capitale, si l'on en juge à la grandeur des monuments, à leur richesse, à tout l'or qui luit dans l'ombre verte, à la précieuse décoration de tout ce grès que les siècles ont noirci comme un vieux cuir. Quelques-unes de ces *payas* font autour d'elles un espace vide, une sorte de clairière; elles trônent toujours sur leurs parvis dont les dalles résistent à l'assaut des plantes. Très vite on aperçoit des lignes de chapelles qui bordent ces parvis, et chaque niche abrite la même figure accroupie, le sempiternel Bouddha. Par milliers, il doit peupler cette forêt de ses immobiles images. Et des bêtes fabuleuses veillent aussi sur la solitude. Des dragons de dix mètres gardent ces ruines, ce silence de la jungle, sans doute se souviennent du temps où il y avait ici des lumières, des tintements de cloches, des fumées d'encens, des religieux en robes

jaunes, une rumeur de prières, un bruissement de foule. Rêve ancien de ces vieux monstres que trouble à présent, deux fois par jour, l'irruption d'un dragon d'une autre espèce : celui qui va comme le typhon, crachant des flammes, et que déchaînent les magiciens d'Europe.

*
* *

Cette ville morte que nous traversions ce matin, c'est Amarapura, l'ancienne capitale que Sa Majesté birmane quitta sur le conseil de ses astrologues, à la suite d'un mauvais rêve, il n'y a pas cinquante ans. Sans remords, on laisse les temples s'effriter lentement dans la forêt revenue. Rien de plus naturel en pays bouddhiste, l'idée de l'impermanence universelle étant l'axiome initial, répété dès l'enfance, et qui donne à la pensée son ton comme sa direction. On ne bâtit pas ici pour l'éternité. Tout le long de l'Irraouaddy dorment bien d'autres ruines, des cités dont l'abandon date du haut moyen âge, des temps de foi fervente, et leurs architectures admirables, debout par milliers, sont désertes comme celles de la vieille Égypte.

La vie transmigre. Aussi facilement qu'elle s'en va des formes, elle en suscite de nouvelles. Aussi facilement que fut délaissée cette Amarapura, surgit cette Mandalay. Nulle ville-champignon d'Amérique ne fut si prompte à naître et à grandir.

Je viens d'errer par ses espaces sans fin. Après les ruches serrées que sont toutes les cités d'Orient, ma surprise est grande. C'est bien une Chicago, non seu-

lement par sa jeunesse, mais par son plan : un damier dessiné par les vastes avenues qui s'intersectent à angle droit. Mais une Chicago misérable ; au lieu de maisons, des bicoques de planches à distance les unes des autres, entre des murs de terre, des terrains vides, des fossés. Pendant des heures, dans les cruelles cages de bois jaune qui me trimbalent d'un sanctuaire à l'autre, je ne vois que ces baraquements de foire et de poulailler. Seulement, çà et là, au-dessus de cette misère, l'or rayonne en masses coniques, l'or sacré d'une dagoba ; ou bien la surprenante floraison d'un monastère : des murailles de laque rouge, le fouillis ciselé de cinquante pignons, un hérissement de hampes et de pointes retroussées.

Enfin on arrive aux limites de la ville, et la désolation se fait plus confuse. Cela vient mourir en frange sordide et vague au bord de la jungle où brillent encore parmi les arbres des spires de pagodes : les premières de la vieille Amarapura. Entre les dernières payottes, les végétaux pendent sous un poids de poudre blanche. La route grattée dans la terre pulvérulente ne continue pas, s'oblitère dans la plaine de cendre. Un ravin boueux, qui fut un bras de rivière, bâille et jette des odeurs d'égoût. Et, pourtant, sur cette pouillerie de la terre, çà et là un détail de beauté : un pont enjambe ce ravin, et c'est une puissante courbe comme on en voit sur les estampes japonaises, un arc de bois entre des têtes sculptées de grands pieux. Ou bien un pont d'une autre espèce et qui ne traverse rien, un couloir dallé, jeté sur cette

route, dans sa longueur, entre deux monstrueux crocodiles de pierre. Et par delà, tout de suite la route s'efface, s'effondre dans les étendues vagues ; c'est le commencement de la campagne sauvage. Alors, on se demande à quoi sert ce couloir entre ces crocodiles. Peut-être seulement à nous rappeler que nous sommes au pays des dragons et des choses biscornues, à la porte de la Chine.

On revient, et l'on juge cette ville plus chinoise, décidément, qu'américaine. Baraquements, fossés, pouillerie, tas d'ordures, tout cela est indiscutablement « céleste ». C'est bien l'aspect de campement improvisé des grandes cités mongoles. Même, au cœur de Mandalay comme au cœur de Pékin, se retranche une ville impériale : le camp du souverain dans le camp de son peuple. En revenant, nous en longeons les fossés, larges comme un fleuve. Il n'y a pas vingt-cinq ans, le dernier roi y menait avec sa cour d'étonnantes théories religieuses, en des bateaux-chimères, à becs d'oiseaux, ocellés comme des paons, au son des flûtes et des timbales. A présent, c'est une eau morte ; on y cherche les fantômes d'autrefois ; mais, seuls, d'admirables lotus roses et violets y dorment, et le reflet blond, si tendre, d'une muraille crénelée, avec ses tours de guet et de défense, — le pâle reflet d'une Aigues-Mortes qui se mire dans ses douves et ne vit que de souvenir. Seulement, ici, les tours sont chinoises : kiosques aux clochetons cornus, gardant les portes et les ponts-levis. Et derrière la ceinture de créneaux, à l'intérieur, se lève un pêle-

mêle de palais, *tasoungs*, pyramides à neuf étages, la royale cité dont on ne regardait autrefois la porte qu'en se prosternant à quatre pattes, et qui, vidée de ses terreurs et de son mystère, n'abrite plus que des postes de soldats anglais.

Et cette ville royale elle-même, on la découvre construite de bois, bois précieux, ébènes et teks couverts de laques d'or et fériquement dentelés, mais bois périssable, substance éphémère comme tout ce qui sert en Birmanie aux usages des hommes. En sorte que si cette Mandalay, à son tour, après Amarapura, après Ava, Sagaing, Prome, Paghan, après toutes les capitales d'autrefois, entrait dans la solitude, tout disparaîtrait vraiment de ce qui servit aux rois comme aux sujets ; rien ne resterait que les bouddhas de pierre et les étranges dagobas-sonnettes, pour témoigner un jour qu'en ce canton du globe il y eut des hommes, et que leur essence, ici comme ailleurs, fut d'être religieux.

* * *

Religieux jusqu'à l'obsession, si l'on en juge au nombre, à la monotonie des monuments sacrés que nous découvrons ici. Toujours la même idée, énoncée sous une forme invariable, inlassablement, — idée brève, sans nuance, sans développement, mais l'homme possédé s'oblige à la ressasser. C'est, appliqué à l'architecture, le principe de la litanie, principe essentiel des rites, par conséquent souverain en Orient. Si tel mérite ou tel pouvoir s'attachent à telle

formule, si ce pouvoir est surnaturel, si l'homme ne connaît pas une parole plus efficace, on ne peut ajouter à ce pouvoir qu'en répétant cette formule, et le dévot bouddhiste se fatigue d'autant moins de la répéter qu'il appartient à une race où l'élan original de l'individu est rare, où la vie personnelle se moule entièrement suivant le type ethnique et national, où l'esprit n'est façonné que par les automatismes de l'éducation traditionnelle et surtout de l'hérédité. Des âmes cristallisées dans leurs formes de sentiments et de pensée, comme les insectes dans leurs instincts.

Nulle part cette radicale sécheresse ne m'est apparue comme devant l'extraordinaire groupe de monuments que l'on appelle *les sept cent vingt-neuf pagodes*. Autour d'une grande cloche centrale, sept centaines de petites pagodes se groupent, plus semblables les unes aux autres que des huttes de castor, toutes blanches, hautes de trois mètres ; et dans chacune on ne trouve rien qu'une froide stèle répétant toujours le même texte sacré. Mais ce qui consterne comme une manifestation colossale et morne de manie radotante, c'est la méthode qui préside à l'ordonnance de ces nombres. Des files parallèles de cinquante édicules, à intervalles égaux ; ces files alignées en séries ; l'ensemble mettant sur la vaste plaine, entre les sombres masses de végétations tropicales, la blancheur crue d'un quadrilatère précis. L'Européen y pénètre avec curiosité, mais, à peine entré, l'ennui, la divinité léthargique de ce lieu, la seule dont il sente ici la présence, le saisit et l'accable. Il ne franchit un rang

que pour en voir un autre, identique et muet, se dresser à son tour; il avance entre ces lignes, et les cloches blanches paraissent se multiplier comme en rêve. De tous côtés fuient leurs perspectives, les droites que l'on voit d'abord, et les obliques qui se révèlent à mesure qu'on s'enfonce dans ces profondeurs, ne conduisant à rien qu'à d'autres rangées transversales où celles-ci sont enfermées. Pas une herbe dans ces allées, et rien n'y apparaît du paysage environnant. Un silence, une solitude absolus, et partout, en enfilades irradiées dont le centre se déplace avec nous, la présence innombrable, opprimante du même monument mort dont on ne sait pas le sens. On s'arrête, on cherche ce sens, on cherche le pourquoi de cette monotonie accablante et voulue, et l'on ne trouve rien. Devant cette obsession réalisée dans l'espace, on se sent stupide. L'effet bouddhique est produit. Le vide se fait dans l'esprit : c'est l'état parfait. On y arrive ici à regarder cette manifestation du nombre pur comme à suivre les énumérations mécaniques d'un texte pali ou la bourdonnante rotation des moulins à prière.

Pour nous qui ne sommes pas bouddhiste, nous avons fui les influences de ce monumental rosaire en grimpant sur la grande paya centrale. Celle-là n'était pas morte, mais peuplée de petits ogres ; ployés en deux, les yeux en boule de loto, ils se convulsaient et jetaient leurs grimaces aux soixante files de pains de sucre. Cette pagode, l'imagination indo-chinoise l'avait hérissée de ses effrois de loups-garous et de

contes bleus. Les rampes des escaliers se tordaient en formes squameuses de sauriens, la tête dévalante, la gueule épouvantable près de terre, appuyée sur un léogryphe. Les degrés mêmes de la terrasse, les longues parallèles que toute autre race d'architectes eût laissées tranquilles, étaient rompus par des dents de marbre, verticalement incrustées dans la pierre, canines acérées et qui ne servaient à rien qu'à satisfaire l'éternel besoin mongol du griffu, du crochu.

Nous sommes montés jusqu'au bulbe de pierre posé sur ce piédestal. Dans l'émouvante solitude, les petits gnomes torses avaient l'air de prendre vie et de s'étager pour regarder avec nous le paysage. Qu'il était vaste et paisible ! Par delà le blanc rectangle des sept cent vingt-neuf pagodes, une sorte d'oasis, le lustre vert et dru de beaux jardins où des toits de monastères percent l'épaisseur des palmes et des admirables dômes de verdures. Plus loin, la nudité large et douce de la plaine, limitée au grand mur fluide, à l'ondulation vaporeuse des montagnes Shan. Au-dessus, l'abîme de lumière, sa pâleur éblouissante, impolluée.

Pourquoi donc, au sein de cette nature de paix et de magnificence, le rêve des hommes est-il si tourmenté, si hanté d'effrois et de grimaces ? Et pourquoi ne peuvent-ils se reposer du monstrueux que s'ils s'hébètent dans la vision du vide ?

*
* *

Visites à quantité d'autres pagodes et couvents Beaucoup de monde en tous ces lieux sacrés; l'activité religieuse est intense en ce moment à Mandalay. Pour découvrir les autels, nous n'avons qu'à suivre les troupes de pèlerins dont s'enluminent les avenues, jolis groupes multicolores sous les cercles plats et jaunes, les hélianthes grands ouverts des parasols chinois. Un nombre surprenant de bonzes: presque tous les hommes, simplicité magnifique, portent la draperie orange des saints mendiants; pieds nus ils vont, le crâne rasé, d'une démarche modeste, une palme sèche à la main.

Il y en a trop, de ces sanctuaires. Leurs images se superposent et se mêlent dans la mémoire. Le soir il reste une confuse vision d'ors et de lumières, de foules marmottantes et prosternées, de bouddhas aux gestes pareils, un hallucinant souvenir d'air épais, d'encens, de parfums troubles mêlés sous des voûtes à l'odeur, à la chaleur des cierges.

Je revois surtout la pagode Arakan, sa pyramide vermeille à la limite de la ville, tout près de la forêt où pointent les monuments de la vieille Amarapura. De longues galeries entre des colonnades et des murs peinturlurés de fresques religieuses; tout le long de ces corridors, des ribambelles d'échoppes, leurs étalages de joujoux, leurs bestioles multicolores de bois; et, sous les voûtes, une population spéciale qui vit là,

qu'on ne voit pas dans les rues, le plus nauséeux salmigondis de magots, de gueux, de béquillards, de culs-de-jatte, un grouillement bégayant et doux : esclaves de pagodes, lépreux-parias, bonzines octogénaires, tous ces vieux, tous ces bancroches se pressant, se poussant, courbés et tâtonnants, aux dévotions, portant pour les offrandes les petits plateaux de fleurs et de riz.

Au cœur de cette pouillerie, le dieu de ces misérables : un Gautama doré, colossal, au fond d'un antre d'or ; une figure géante, vraiment, et prodigieuse, car sa légende le fait remonter jusqu'aux temps du Maître lui-même, qui, de ses propres mains, aida les hommes à la mettre debout. Pour l'amener d'Akyab, il y a cent vingt ans, et faire passer les montagnes à cette masse de métal, il fallut un miracle : un roi très dévot sut l'attirer à travers les airs par les sortilèges de sa piété.

C'est aux pieds de cette image qu'il faut voir le bouddhisme pour sentir à quel point c'est une religion de foules, de parias, — Nietzsche eût dit : d'esclaves, — engourdissante, stupéfiante, molle et douce comme un onguent aux plaies des misérables, faite pour endormir les énergies des forts, — le contraire du véhément et farouche islamisme. Autour de la grande figure bonasse, sur les rochers d'or, sur ses pieds d'or, sur ses genoux, ses épaules, des légions de cierges collés brûlent comme pour une grand'messe, coulent en gouttes fondues dans une grasse atmosphère de fumerons, d'encens et de suif. Scintillement

de mille flammes, jaune et chaude lumière qui se mêle à la métallique et vermeille splendeur du colosse, l'enveloppe, met sous ces voûtes byzantines, en face du jour trop réel et trop vaste, un refuge de chaude et frémissante vie mystique.

Et là devant, la pauvre foule est répandue, humble, prostrée : les ulcéreux et les loqueteux, les vieilles aveugles et les nonnes rasées, cent faces pâles, flétries, tournées en l'air, passionnément suppliantes, vers le Bouddha pitoyable. Murmure pressé de saintes formules; on dévide des oraisons; une mélopée de psalmodies se dégage de cette confusion de voix. Et des figures se contractent, des mains se tendent; des larmes coulent sous des yeux qui ne voient plus, dans les chenaux des rides. Une fièvre religieuse, — désir, foi, tendresse, espoir, — agite tous ces misérables, comme les populaces souffrantes de notre moyen âge. Une atmosphère extraordinaire, un souffle chaud, qui monte avec les patenôtres, les prières, les fumées, l'odeur et l'ardeur des lumières, et nous prend à la tête, comme une vapeur troublante. Elle gémit vraiment, cette humble foule. Son bouddhisme n'est pas la froide doctrine athée qui, dans l'universel néant, prêche l'éternel renoncement, la défaite de l'illusion par la destruction en soi du vouloir vivre. C'est l'éternelle religion humaine, celle qui ne cesse pas d'agenouiller les hommes devant un rêve de puissances supérieures, autrefois le fellah des Pharaons devant une bonne Isis, comme aujourd'hui tant de veuves devant les madones de nos églises,

comme ici ces magots de misère devant ce Bouddha exorable et devenu dieu, — pour qu'ils implorent une guérison, un paradis, une consolation à la vie, à la mort. Si cette figure au sourire de douceur n'est là (comme l'affirment les religieux, les bouddhistes initiés) que pour honorer un grand souvenir, si ce Gautama n'est pas le vrai dieu de ce culte populaire où je n'aperçois pas une seule robe orange, pourquoi ces *ex-voto* de cire, ces chevelures pendues aux murailles, et ces gestes ardents de propitiation, ces mains qui se joignent pour invoquer, et ce continuel va-et-vient de vieux qui portent des flammes, s'approchent un à un de la grande statue, puis s'affairent en tremblant à ses pieds, y collent la pieuse chandelle dont ils ont fait couler quelques gouttes. Beaucoup grimpent sur les rocailles, disparaissent derrière le colosse ; et nous les suivons dans leur difficile escalade, sur le massif d'or où s'appuie la statue d'or, à travers cent étoiles ardentes, dans le suif ruisselant, avec de grandes précautions pour ne pas glisser et nous brûler, — nous les suivons dans l'éclat des lumières réverbérées par le métal, jusqu'à poser enfin, comme eux tous, qui ne s'occupent pas de nous, qui ne nous voient pas, jusqu'à poser la main sur l'épaule trois fois sainte dont l'attouchement efface les péchés et guérit la pauvre chair.

Pour quitter ce lieu, il fallait fendre la foule, et dans l'étroite galerie, entre les piliers, le flot humain se poussait, plus épais encore que tout à l'heure. Coudoyés, serrés, demi-portés, nous suffoquions un peu dans

cette cohue Nous sentions l'effroi et le dégoût de toutes ces faces lamentables qui frôlaient la nôtre. Mais dans cet étouffement, une chose attirait encore notre regard et le fixait : la teinte étrange des visages, l'aspect atone et blanc de la peau macérée à l'ombre des sanctuaires, dans l'air clos et bleui d'encens. Notre œil habitué déjà au bronze et au buis des complexions asiatiques s'étonnait de ce blanc flétri, presque mort Le teint de nos religieuses, dans certains ordres, s'affadit de la même façon sous les linges de la coiffe. Mais ici la blancheur était plus intense, et parfois, comme veloutée, à la façon des plaques de moisissure qui tachent les surfaces humides, et je savais alors que j'étais devant l'épouvantable lèpre. Nous étions enfermés dans une masse écœurante de bonzines ; elles avançaient avec lenteur, d'un seul mouvement. Comment rendre l'obsession dans cette pénombre et cette rumeur de foule, dans l'étourdissement de tout ce que nous veníons de respirer et de voir, — comment dire la hantise de ces faces exsangues, décrépites, dont le crâne rigoureusement rasé vous montre la mort, et le marmottement édenté de ces vieilles bouches, et ces corps branlants, et ces mains de squelettes qui tremblent à serrer contre les poitrines les bols d'offrandes, pour que dans cette presse, l'eau, le riz, les fleurs ne versent pas ?

Enfin, une poussée nous fit franchir une colonnade ; j'ai revu le plein air, et j'étais devant un étang, sur une margelle où bruissait l'agitation sénile de la foule. L'eau était croupie, et dans cette eau, les vieilles lan-

çaient à poignées le riz de leurs sébiles. De petites gueules noires venaient le happer doucement à la surface, et tout près du bord, on distinguait de sombres ovales qui glissaient entre les marbrures des mousses, dans la transparence trouble de l'eau : des tortues, — les tortues bouddhistes qu'animent des âmes autrefois humaines, et qu'il est pieux de nourrir à la pagode Arakan, après avoir adoré la grande figure du bon Gautama.

*
* *

Nous finissons la journée au « Monastère d'Or de la Reine », le plus célèbre des deux Birmanies, trop ancien pour appartenir vraiment à Mandalay. C'est plutôt, comme la pagode Arakan, un reste de la vieille Amarapura : il s'élève à la même extrémité de la ville, et comme elle, presque dans la forêt. Nous le découvrons dans le vague du soir et de la poussière. Alentour, à cette dernière heure du jour, le paysage n'est que fumée, charbon et feu, — feu du soleil, rouge et terni comme par un brouillard de Londres, fumée de l'universelle poussière, charbon des silhouettes de palmiers dressées contre le somptueux Occident. Et l'odeur aromatique et sèche du crépuscule indien.

D'une magnificence assombrie comme ce paysage sont les pavillons de ce monastère. Des cassettes d'or éteint, tirant un peu sur le vert, — or soutaché, ciselé à l'infini, chargé de festons qu'on prendrait pour les gaufrures mordorées d'un vieux cuir. Mais l'ensemble évoque plutôt l'idée d'un vieux laque d'or japonais.

de surface tiède et tendre, de splendeur sourde, retenue, qui ne se livre que peu à peu, avec des passages de noirceur riche. L'admirable matière! Et, comme ce grand bibelot est trop précieux pour poser sur le sol, des serpents d'une laque de sang (si fréquente dans toute la péninsule), soutiennent de leur queue recourbée la boîte merveilleuse.

Et là-dessous, entre les luisants rouges, entre les gueules collées à terre, dort une ombre épaisse. En haut, le rêve extravagant et léger des toits qui se chevauchent, des pignons qui se haussent en têtes stylisées de dragons, s'éploient en doubles cornes, élancent verticalement leur légion serrée de lances. Et tout le long de ces cornes, de ces pignons, tout le long des toits comme des balcons, des myriades de figurines dressées, grêles, indo-chinoises, ondulent comme une frange continue de flamme. Et plus bas, drapant tout le corps de l'édifice, des panneaux de bois se tendent, ouvrés comme des soies chinoises, broderie sur broderie, projettent sur l'or étouffé des murs l'ombre de leurs surplombs.

Sur les balcons admirables, nous avons trouvé le plancher vermoulu comme celui d'un grenier très vieux; mais une troupe de petits enfants nous guidait, nous enseignait à mettre les pieds où il fallait pour éviter les trous et ne pas choir dans le ténébreux dessous où les serpents rouges se renversent pour, de leur queue, soutenir le monastère. Au seuil des portes étroites qui donnent accès dans les chambres intérieures, des novices, assis sur leurs talons, tête baissée,

copiaient avec un stylet des textes sur de longues palmes. D'autres, debout, flânaient; l'œil vague, alenti d'indifférence bouddhique, ils nous regardaient passer. Ils portaient la robe monacale, couleur de flamme, aux grands plis de beauté sculpturale, splendeur tranquille et simple comme leurs attitudes classiques sur le fond plus grave, mais rayonnant aussi, sur le fond doré des boiseries précieuses. A travers ces portes on entrevoyait le dedans du monastère : une obscurité vaste, et, çà et là, dans cette nuit, encore des reflets d'or, des luisants de murs et de piliers, des richesses mystérieuses, confuses.

Mais, plutôt que d'entrer, nous nous attardions sur ces galeries à cause de la beauté de l'heure et de la gloire violette, suspendue dans le ciel déjà nocturne. Autour des prodigieux bijoux, de grands végétaux, d'une luxuriance lourde, mettaient un enveloppement de noirceur, des tentures volumineuses et molles de velours. Leur profusion se mêlait à la profusion de l'édifice; les franges des palmes aux franges ciselées des toits. Ces puissants feuillages se découpaient en masses opaques sur le fluide lumineux et presque rouge épandu dans l'espace. La fumeuse odeur du soir se dégageait de la terre comme une ivresse. Et toute cette nature semblait étouffée sous sa propre magnificence, surchargée de vie, trop fastueuse, comme cette œuvre des hommes qu'elle avait inspirée. A cette heure où les choses s'enténébraient et se faisaient plus significatives, on la sentait, cette chaude vie, suspendue dans le silence et dans l'attente, passive et

comme pâmée sous les ardeurs du crépuscule tropical.

Mais les enfants s'impatientaient ; ils nous tiraient par la manche pour nous mener devant les petits ogres sculptés par groupes sur le balcon. Ils nous disaient leurs noms : à propos de chacun, c'était une longue histoire, la légende de ces croquemitaines, de ces génies maléfiques, — les vrais dieux indigènes de ce pays, survivants des vieux cultes préhistoriques, et qui le soir redeviennent actifs, se mettent à hanter les murs de ce couvent. *Nats* et *Bilous*, c'est un peuple invisible ; ils rôdent, volent autour des hommes, leur jettent les sorts, les maladies, les désastres. Ils habitent les trous, le dessous des maisons : il doit y en avoir beaucoup sous ce monastère, dans l'ombre noire, entre les dragons rouges. Pour retraites ils ont aussi les rochers, les racines des arbres, le tronc, les feuilles. Entre les palmes, on dispose des tasses d'eau dans des cages pour que ces Horlas viennent s'y rafraîchir. La plupart inspirent une grande épouvante. Quand Mandalay fut fondée, cinquante hommes vivants furent enterrés aux limites de la ville ; contre les approches des plus redoutables *nats*, leurs âmes devaient monter la garde. Vieux rêves de l'homme, premières créatures de son esprit, qui le suivent depuis le commencement de son histoire, le hantent, dont il s'effarouche comme le cheval de sa propre ombre. Voici que nous les retrouvons, ces fantômes, pareils à ceux dont parlent les anciens textes magiques d'Égypte et d'Assyrie. On les invoque par les mêmes formules : on les apaise par des charmes semblables. Et le boud-

dhisme adopte ces génies comme autrefois les devas l'Inde ; il leur donne une place dans la série des êtres, — dieux, esprits, hommes, animaux, — qui, visibles ou invisibles, ne diffèrent point d'essence, puisque aucun n'*est* véritablement, puisque tous sont des formes du devenir et de l'illusion, puisque chacun monte ou descend à travers ces formes, suivant son mérite ou son démérite, jusqu'à l'épuisement, après tant de vicissitudes, de son principe de vie, jusqu'au *nebban* qui l'affranchit à jamais.

On allumait de petites lampes quand, enfin, nous sommes entrés dans le monastère. Vagues lueurs précieuses des murs et des grosses colonnes. Celles-ci soutiennent des étages successifs de plafonds, correspondant aux niveaux différents des sept pyramides de toits superposés. Les plus grosses sont si hautes qu'on ne les voit pas finir, et leur secrète splendeur s'éteint en montant dans la nuit.

Nous n'avions pas vu d'abord que cette ombre était habitée : nul mouvement ne dérangeait le profond silence. Peu à peu se révélèrent de graves silhouettes de moines, le jaune de leurs draperies à demi fondu dans l'obscurité dorée.

Ils étaient placides, indifférents aux terreurs des *Bilous* du soir comme au luxe de leur demeure, de l'étonnant coffret où leur humilité a trouvé son refuge. L'un d'eux se versait du thé, averti, sans doute, que le Maître a proscrit les excès ascétiques. Un autre ne remuait pas, allongé dans une chaise longue de rotin, absorbé, j'imagine, dans ce

désirable état où « rien n'est spécialement présent à l'esprit », peut-être arrivé déjà au degré méritoire « qui tient à la fois de la conscience et de l'inconscience », en bon chemin vers ce mode sublime où « toute conscience de sensations et d'idées s'est évanouie [1] ». Shin Gautama les a traversées, ces étapes sur la route de la perfection ; seulement, ce n'était pas dans une chaise longue qu'il méditait sous l'arbre Bô.

Sainte paresse bouddhique, et qui n'empêche pas la maigreur admirable des corps sous l'influence des jeûnes, ni les angles métalliques des visages. Deux grandes statues assises, les jambes croisées, le sourire mollement détendu, l'encourageaient de leur somnolente présence, comme alentour, dans la nuit parfumée, la torpeur somptueuse du paysage. Mais quelles physionomies d'énigme fait ce mélange asiatique d'ascétisme et d'apathie !

1. Mahâ-Parinibbâna-Sutta, VI, 11.

V

LA FÊTE DE LA MORT

Je sais aujourd'hui pourquoi tant de bonzes et de pèlerins affluent en ce moment à Mandalay. On célèbre les funérailles d'un « archevêque » bouddhiste, le plus haut dignitaire ecclésiastique des deux Birmanies. C'est à l'est de la ville royale que les cérémonies ont lieu, non loin des sept cent vingt-neuf pagodes, et de ce côté-là, les routes, le soir, sont pleines d'une foule charmante aux couleurs de tulipes.

Cet archevêque mourut il y a deux ans, et son corps est resté sous la garde du monastère d'Or. On l'avait confit dans du miel, et le cercueil, décoré de figures de singes et d'éléphants, entouré de vingt-quatre poupées dansantes, avait fini, sous son dais, par faire partie du mobilier du monastère. A Rangoon, nous avons vu ce cocasse appareil, un catafalque ainsi dressé dans la chambre centrale d'un couvent. Alentour, depuis des mois, aux pieds des figurines de cire qui dansent en l'honneur du mort, se poursuivait tout uniment l'ordinaire train-train de ces ruches religieuses : sommeil et psalmodies de moines, leçons de novices accroupis en cercle autour du maître, besognes de scribes égratignant de leur stylet le papyrus

des palmes, maigres dînettes de riz. Mais pour cet archevêque les temps sont expirés. Que cette forme humaine subisse la loi qui gouverne tous les « composés »! — qu'elle passe et disparaisse comme s'évanouiront les dieux et tous les univers! En grande pompe on va brûler ce corps.

Avec de grandes réjouissances, et dans le plus gai décor de fêtes, car heureuse est la fin de cette vie que le Bouddha a définie : douleur. La mort marque un temps accompli dans le cycle de l'existence, un pas vers la totale libération. Et quand il s'agit d'un saint personnage, l'allégresse est plus vive encore. Nul doute qu'il ne soit sauvé, cet archevêque, qu'il n'ait atteint le terme de toutes ses migrations. Il est semblable à la lampe dont parlent les vieux textes bouddhiques, à la lampe qui a tari toute son huile, si bien que nulle flamme nouvelle n'y peut plus venir briller. Aucune vie ne s'est allumée à la sienne qui tombait. Les malfaisantes énergies de son *Karma* sont consumées. Rien ne reste de son principe de vie distincte.

Ce soir, nous avons suivi la foule légère, les chariots traînés par les jolis bœufs zébus, amenant les familles de la campagne. C'est par un jour de gaîté comme celui-ci qu'il faut les voir, ces aimables Birmans. Avec leurs soies flottantes de roses pierrots, la grâce précieuse de leurs femmes, leurs physionomies spirituelles, leurs parures de théâtre, ils semblent faits pour un éternel papillotement de danses et de jeux élégants.

Un mur franchi, et voici le cœur de ce carnaval nocturne. Au-dessus de la confusion bruissante, dans la chaleur de la nuit tropicale et de la foule, mille lanternes suspendues à des fils, entre les cocotiers de ce parc, tendent des lignes de lumière. Nasillement de musettes ; cymbales, pétards, fusées. Files d'échoppes, dont les chandelles éclairent des monceaux multicolores de bonbons, des pâtisseries, des fritures, et des boissons rouges, et des fanfreluches dorées. Un décor de fête foraine. Il y a des tirs à la carabine, des jeux de boules et d'anneaux, des tables où l'on se presse pour la loterie. Mais cette loterie est celle des trente-six bêtes, — passionnante si l'on en juge aux clameurs du public.

Vite nous franchissons cette frange extérieure et populaire de la fête. Plus loin, voici les jeux nobles, les « numéros » du programme officiel. Une seconde cour s'est ouverte devant nous, et dans ce nouvel espace, sous des toiles tendues, des foules sont accroupies : immobiles îlots dans le flot mouvant des groupes. Impossible de voir exactement ce qui se passe sous ces tentes, mais, çà et là, à travers les rangs de spectateurs qui se pressent pour entrer, on aperçoit un geste de danseuse, une grimace d'acteur, la robe jaune d'un *Pohngye* débitant quelque sermon. Et les musettes nasillent, et les gongs tonnent, et les voix glapissent.

Belle humeur communicative de ce peuple. Les visages ont quelque chose de plus mobile encore que d'ordinaire, de rayonnant et d'allégé. Les plus

graves sont les petits enfants parés comme des châsses. On s'aborde, on se félicite : jolies simagrées de surprise et de politesse. Un minois pareil à tous les autres et que nous n'aurions pas distingué s'illumine à notre rencontre ; une voix aiguë s'exclame. C'est Ma-Ki, une petite marchande qui, ce matin, nous a vendu des marionnettes birmanes. Quel bonheur de se retrouver là ! Merveilleux hasard ! Que de choses sans doute à nous dire ! Et c'est un gazouillis auquel, stupide, nous ne savons rien répondre. Réduite à la mimique de l'allégresse, la conversation ne va pas très loin. Attristée, elle nous présente une bande de petits frères, et c'est alors une série de courbettes de toute la jolie famille, les mains sur le cœur, aux lèvres, des salutations à n'en plus finir.

Autour de ce grand quadrilatère, une file de hangars improvisés enferme la foule : le campement des pèlerins, laïques et religieux. Sous ces toiles où logent des milliers de pieuses gens, chacun, à côté de ses humbles boîtes de provision, est aussi tranquille, aussi à l'aise que chez soi. Une natte, quelques vases et plateaux de laque ou de cuivre, c'est tout le mobilier des petites cases birmanes, et ce mobilier, chacun a pu l'apporter avec lui. Assis par terre, le menton aux genoux, fumant des cigares qui ressemblent à des mirlitons, ils causent doucement ou rêvent, tout à fait abstraits du mouvement et du bruit de la fête. D'ailleurs c'est l'habitude de passer ainsi la nuit, en troupeau. On l'a prise à ces veillées où deux et trois fois par semaine, après la moisson surtout, le peuple

d'un village s'assemble devant une troupe de danseuses. On y amène les petits enfants; on s'installe en famille sur de petits tapis, on se repose de fumer les herbes inoffensives des grands cigares en mâchant du bétel. Après le bétel, un bonbon, puis encore un grand cigare. A la longue les monotones évolutions des acteurs amènent çà et là le sommeil. On s'assoupit au tintamarre continu de l'orchestre. De temps en temps, un mouvement du voisin, un silence des gongs réveillent un dormeur. Il s'étire, et retrouve vaguement l'invariable ondulation de la danseuse qui n'a point changé de place. Il se retourne, il se rendort, et reviendra de même passer la nuit suivante, car il en faut plusieurs pour achever une de ces soties qui suivent un Boddhisatva à travers deux ou trois de ses vies successives.

Sous quelques-uns de ces abris, les groupes sont bien beaux. Là règne l'or des draperies ascétiques sous le bronze affiné des visages. Là règne la gravité des gestes alentis, la paix du sourire monacal. On s'étonne en plongeant le regard dans l'ombre de ces longs pavillons, si près des bruissements de la multitude, on s'émeut du silence de cette demi-nuit où pointillent des centaines de têtes. Religieux envoyés de tous les monastères des deux Birmanies, quelques-uns venus du Siam, du Thibet, de Ceylan, ermites des montagnes Shans, — on sent d'abord qu'ils sont à part, retranchés du peuple. D'un œil indulgent de sages, ils regardent ces traditionnels ébats, mais ils ne se mêleront pas à ces jeux d'enfants. A tout ce que je

vois ici leur sérieuse présence prête un caractère significatif et profond. Ils représentent la vieille religion nationale, qui. depuis la venue du bouddhisme en Birmanie, a inspiré, dirigé combien de fêtes et d'assemblées semblables à celles-ci !

Quelques-uns logent à part, en petits groupes, sous des tentes plus petites. Accroupis sur des tables, entre des statues saintes dont ils répètent exactement l'imperturbable attitude, ils nous regardent passer. L'un d'eux surgit d'une pile de livres, si pareils, si nombreux qu'on dirait une édition tout entière qu'il est venu mettre en vente. Sans grand espoir de nous faire comprendre, nous l'avons interrogé. La vieille figure de buis s'est éclairée un peu ; un sourire l'a détendue ; et voici qu'il prononce quelques mots en anglais. « De Maulmein » ; il vient de Maulmein, au delà de Rangoon, et ces volumes sont des « Bibles bouddhiques », les *Pitakas* que sa famille a fait imprimer sur son conseil, en manière d'œuvre pie, pour qu'il les distribue aux couvents de Rangoon. Autrefois, avant d'être novice, il était élève des missionnaires anglais ; il sait ce que c'est que l'imprimerie, et de là son idée. Très supérieurs, ces volumes commodes, aux étroites palmes manuscrites, et nul doute que ce cadeau ne soit apprécié dans les monastères. Et comme nous le complimentons, comme nous disons notre admiration, la vieille figure se refait visage de momie, se replie dans un mystérieux silence....

Un peu plus loin, une autre physionomie de moine

nous arrête aussi, car nous la reconnaissons tout de suite pour cinghalaise, d'une beauté douce et grave et qui nous est familière, beaucoup plus intellectuelle que celle des Birmans, pure de l'éternelle grimace mongole. Celui-là aussi parle un peu d'anglais. Il vient de Kandy, la vieille capitale indigène de l'île, et justement, il y a quelques semaines, nous visitions son monastère. Cette fois, sûrement, la rencontre vaut qu'on se félicite. Et le voici qui s'illumine quand nous lui parlons de l'ami que nous nous sommes fait là-bas : le révérend Silananda Thera, dont j'entends encore le large rire de théologien triomphant lorsqu'il nous racontait dans la bibliothèque du temple ses discussions avec les Pères jésuites, admirables quand ils parlent de charité chrétienne, mais vraiment trop absurdes — ha! ha! — d'affirmer un Dieu éternel, des âmes immortelles; comme si l'axiome de l'universelle impermanence n'était pas évident, comme si tout n'était pas en train de devenir et de se défaire! Celui-ci, à qui nous contons ce souvenir, est moins hilare que son confrère, mais il sourit avec quelque dédain d'une si ridicule hérésie.

Autour de ces religieux personnages, le plus étrange c'est le décor de bibelots européens qu'ils transportent avec eux. Au-dessus des pures images bouddhiques, des cierges allumés, pendent les plus vulgaires chromos d'Europe, non seulement de reluisants portraits du Kaiser, du roi Humbert et de Félix Faure, mais des tableaux de niaiserie

sentimentale ou libertine : voici le beau-père, surprenant son gendre en bonne fortune dans un restaurant ; et des chasseurs tyroliens caressant une servante ; et des roucoulades d'amoureux anglais, en yole sur la rivière. A Colombo, Rangoon, Mandalay, dans toutes les bonzeries, j'ai retrouvé ces pauvres horreurs. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien comprendre, ces moines de visage immobile, à ces gravures de romance et de *Journal Amusant*? Sans doute, le bouddhisme ne répugne pas aux images aimables, aux heureuses minutes de la vie fugitive. La poésie chinoise n'a guère choisi d'autre sujet, et dans les sanctuaires birmans les sveltes statues de danseuses se cambrent auprès des Gautamas impassibles. Mais pourquoi donc, au lieu des gracieuses imaginations indigènes, ces banalités d'Occident ? Probablement lorsque deux civilisations trop dissemblables sont en présence, chacune emprunte d'abord à l'autre ce qu'elle a de plus laid. Chacune, en suivant ses propres traditions, a fait apparaître dans ses œuvres un caractère original, et cela par un progrès imperceptible et continu, par une suite de variations accumulées et convergentes. Aussitôt reconnu, compris, ce caractère est allé s'affirmant et se précisant davantage. Tant qu'elle s'en tient à ce style qui est le sien, élaboré au cours de son histoire, harmonique à sa nature profonde, à ses conditions de vie, cette civilisation produit du beau. Mais devant les œuvres étrangères, elle est déconcertée; rien dans ces types qui corresponde à ses propres tendances. Ce qu'elle y va choisir, c'est

l'extraordinaire ou le trompe-l'œil, surtout le produit bâtard où le caractère étranger vient s'adapter à ses habitudes et ses besoins spéciaux. Et cela est vrai, même de civilisations complexes et critiques, de style indécis et variable comme la nôtre où passent tant d'idées venues de tant de siècles et de tous les points de la planète. Voyez les « articles japon » que l'on vend dans nos grands magasins, et demandez à un Japonais ce qu'il en pense.

Au bout du champ où les pèlerins campent, un nouvel espace s'ouvre devant nous, et cette fois nous sortons tout à fait du monde des choses connues. C'est l'absurdité d'un rêve qui surgit à nos yeux et nous arrête là, dans une minute de stupeur. Une trentaine de kiosques or et argent, aux lignes de feu, mais des kiosques hauts de cent pieds, dardant leurs toits qui s'amenuisent en aiguilles. Et ces architectures *sont en mouvement*; avec lenteur elles se déplacent au-dessus des têtes de la multitude. Çà et là, dans cette folie des choses, vingt bêtes gigantesques se dressent, des éléphants blancs, hauts comme les palmiers d'alentour, des chimères grandes comme des pagodes. A droite un serpent enroulé sur lui-même, dont la spirale érige à vingt mètres une tête affreuse, des yeux morts, une rouge gueule béante.

Et plusieurs de ces monstres se meuvent aussi, à la queue leu leu, d'un progrès stupide, impassible, à la mouvante lueur des torches, dans une clameur, un charivari d'enfer. Il y a une poupée géante au sourire

aigu, aux gestes anguleux, au costume rituel de danseuse, et toute blanche. Il y a un prodigieux oiseau vert qui navigue sur la foule et son corps très long, en forme de bateau contient sous un dais une légion d'idoles parées et que je reconnais vivantes : des jeunes filles en tuniques soie et or, à basques pointues et retroussées en cornes, — le vêtement hiératique, celui de la grande poupée blanche, celui des grêles statues féminines des pagodes. Et tous ces jeunes visages sont indolents et larges comme ceux des Kouannones japonaises, plâtrés de fard, blêmes sous leurs couronnes de fleurs, figés au-dessus de l'agitation du peuple dans une expression de gravité mystérieuse. Mais plus saisissante encore est chez toutes l'imperturbable et fatidique répétition de la même attitude. Inanimées, mortes à ce qui les entoure, les yeux mi-clos, elles ne font rien dans leur pose rigide que tenir à la main de longues plumes de paon sinueuses....

Mais notre ébahissement ne dure pas très longtemps. Kiosques et tours mouvantes, bêtes fabuleuses, oiseau-navire, tout cela est très peu terrible. Du clinquant, de la toile et du papier, comme la plupart des épouvantes et des merveilles chinoises : papier d'or et d'argent, toiles peintes, tendues sur des armatures de bambous. Tout simplement des joujoux comme presque tout le matériel religieux de ce bouddhisme birman, comme les petits monstres de bois qu'on vend aux corridors des pagodes, mais ici gigantesques, montés sur des chars que des attelages d'hommes halent avec des cordes, au rythme des

chants qui scandent leurs efforts. Et, comme pour achever la drôlerie de ces funérailles d'archevêque, mille statuettes gracieuses, des tanagras indo-chinoises, se penchent, se prélassent, s'ébattent, s'éventent, rieuses sur les chars, aux pieds des effroyables bêtes, à tous les degrés de ces pyramides et de ces tours.

Rencontré là, près du grand serpent enroulé, un jeune *civil servant* anglais dont nous avons fait la connaissance hier. Il est de service dans cette fête invraisemblable où il convient que l'autorité européenne soit représentée. Correct, en *smoking*, car il sort de son dîner, il nous accueille avec une courtoisie placide. Dans l'Inde, où tous ces fonctionnaires ont passé, ils ont vite perdu la faculté de s'étonner. J'ai connu un *commissioner* qui, à vingt-deux ans, arriva d'Oxford à Baroda pour défendre contre la foule musulmane une délirante procession hindoue. Il y avait des bayadères, des promenades d'idoles et d'éléphants : on célébrait le mariage de deux pigeons.

Quelques phrases précises m'ont bientôt expliqué cette surprenante féerie. Cette « grande gloire », dont on honore le cadavre, fut décidément un personnage de premier rang. Son autorité qui s'exerçait sur les deux Birmanies, en maintenait, de la Chine à la mer, l'unité morale, rappelant aux Birmans les vieux temps de l'indépendance. Par lui persistait la vieille vie nationale, et c'est pourquoi le gouvernement de l'Inde va refuser sans doute de reconnaître un nou-

veau patriarche. C'est donc un événement capital que ces jeux funèbres, une date dans l'histoire du pays; on s'y applique à suivre les rites les plus anciens.

En ce moment, au moyen de treuils et d'un véritable *funiculaire*, on est en train de hisser le cercueil par-dessus tous les anneaux du reptile géant jusque dans la gueule énorme qui bâille au-dessus de nous. Cela fait, des bandes d'hommes viendront s'atteler à la plate-forme qui porte le monstre et le traîneront par le champ de fête. Il y en a cent cinquante, de ces chariots où se lèvent des architectures et des figures d'animaux, chacun envoyé par une ville ou par un district, et sur chacun, il faut que grimpe le cercueil. La besogne est si rude qu'on n'arrive pas à hisser ce cadavre sur plus de dix chars par jour. C'est pourquoi, avec la permission des autorités anglaises, ces fêtes vont durer deux semaines.

Le quinzième jour, le feu termine tout. Imprégné d'huiles et d'essences, un bûcher s'élève sous une frêle terrasse de toile, qu'anime la gaîté gambadante de cent poupées. Au-dessus, un clocher ecclésiastique élance sa pointe de sept toits. Sous ce *tasoung* on a posé la bière; on a fait reculer la foule. Un grand silence d'attente : soudain jaillit un trait de feu, une fusée lancée vers la plate-forme; d'autres suivent, rayant la nuit : un bombardement. Tout s'allume, les flammes surgissent, enveloppent la haute et fragile structure. Les toits croulent un à un. Le bûcher finit de brûler quand éclatent des matières pyrotechniques enfouies par-dessous. Dans une explo-

sion d'artifices, au vacarme des acclamations et des orchestres, tandis que les créatures prodigieuses, les éléphants, les oiseaux-navires, les chimères, les cobras, décrivent leur ronde au-dessus de la foule, les cendres de la « Grande Gloire » montent au ciel, et ses éléments terrestres ont fini de se séparer.

*
* *

Minuit. Sous des toiles tendues, à la lueur de mille lanternes, dans la chaleur de la nuit et d'une foule accroupie, je suis assis à côté du *commissioner* anglais et des magistrats birmans de Mandalay.

Autour de nous, à nos pieds, c'est le champ multicolore et clair que font les milliers de têtes serrées : carmin, rose et safran des turbans-écharpes et des fleurs piquées dans les cheveux de femmes. Et tout ce peuple est muet, attentif au spectacle de la danse, de la danse nationale qui ne ressemble à aucune autre, qui vient du fond des siècles et rend un peu visible, sans nous le faire comprendre, le dessous atavique et mystérieux de ces âmes d'Indo-Chine.

Vaguement, au rythme des gestes et de la musique étranges, nous achevons de nous griser dans cette trouble atmosphère, la tête déjà passablement brouillée par la confusion de cette nuit, par tant de bruits et de foules, par la vision des bêtes fantastiques en marche, — les plus fondamentales de nos idées européennes confondues par ce carnaval en l'honneur de la Mort.

Mystérieusement solennelle et grimaçante est cette danse, comme tout ce que j'ai vu de l'art de ce très vieux pays. Solennité du costume à faire rêver un Gustave Moreau. Étoffes d'or, d'argent et de soie blanche serrant étroitement la jeune forme ondulante ; tiare aiguë comme celle des dieux, couronnant la blême face peinte ; cornes étagées que projettent les basques de la tunique et les lames de la robe, — c'est le prototype des mystiques figures que l'art birman répète depuis des siècles aux murs des monastères et des pagodes. Et grimace, très lente grimace, non du visage qui ne semble pas vivre, mais du corps frêle et précieux qui, sans déranger un seul pli pudique du vêtement, sans que remue seulement le bord du pagne autour des pieds invisibles, se casse en lignes anguleuses. Zigzaguent les jambes, dont le genou fléchit un peu sous l'étroite gaine de soie, zigzague le torse qui se penche à droite, la tête qui se renverse à gauche, les bras obliquement écartés, — l'un en haut, l'autre en bas. Et les poignets se disloquent, et les doigts se séparent, retournés dans un raidissement convulsif, et puis se mettent à remuer, à faire des choses mystérieuses, grattent l'air l'un après l'autre, dressant leurs ongles d'or, leurs longues griffes acérées comme la tiare, comme les rigides volants de la robe, comme toutes les pointes convexes par où se termine l'étrange et délicate figure.

Et maintenant les cadences de l'orchestre s'accélèrent, et voici que saisie, galvanisée à son tour, la tête hoche sur le cou, horizontalement, par saccades,

comme pour s'en détacher. Mais les traits restent morts, la fente des paupières tendue sur le blanc d'un œil révulsé, et les pieds sous l'étroite gaine qui s'évase et se répand autour d'eux, sont comme enracinés à terre. C'est une force invisible qui a dressé là ce jeune corps, dans sa mystique parure, et le fixe au sol, et le traverse de secousses cadencées — si profondes, si lentes, — le désarticule, sans que le visage sorte un instant de sa catalepsie. En ce corps l'âme individuelle est abolie; rien ne l'habite plus en ce moment que du rythme — rythme souverain, monotone, éternel, dirait-on, et qui fait songer aux aveugles Puissances, à celles qui gouvernent inéluctablement toutes les formes, conduisent les périodes de la nature, le développement des espèces et des individus, leur courbe d'un néant à l'autre, les alternances des astres, des saisons, de la Mort et de la Vie. Danse d'Extrême-Orient où l'être n'affirme pas sa joie et sa volonté de vie, l'énergie de sa personne, son caprice de fougue ou d'essor, mais en silence s'abandonne à du fatal, s'y anéantit avec douleur et volupté: la douleur contractée de ces membres, la volupté de ce frisson dont il vibre imperceptiblement tout entier.

Et malgré la torture de ces gestes, comme on sent bien l'aristocratie de cette grêle silhouette! Immatériel affinement de ces traits, énigme du rigide sourire aigu! On rêve au profond passé. De quelle antiquité de race sort une telle créature! De quelle civilisation où, pendant des siècles et des siècles, le type est allé se spécialisant, de plus en plus significatif et spiritualisé,

jusqu'à n'être plus que l'idée visible, incarnée, de cette civilisation ! Et, de même, quelles durées de vie nationale il a fallu pour produire le parti pris extraordinaire, le caractère unique et complet de cette danse !

Autour de moi la fascination fixe tous les yeux. Les bouches ont cessé de mâcher le bétel ; les cigares mirlitons se sont éteints. Les « autorités » birmanes sont béantes. Dans ce groupe, les moins absorbés sont trois anciens ministres du roi Thibau, oisifs depuis la conquête anglaise. Étonnantes vieilles faces de magots, bien plus mongoles avec leurs yeux de taupes, leurs moustaches aux poils clairsemés de rats, que les visages environnants, à ce point qu'on se demande s'ils n'appartiennent pas, ces chefs, à quelque haute caste où le sang des conquérants thibétains serait demeuré pur du mélange hindou. Que leurs traits sont hébétés et rudes à côté de la délicatesse alanguie du vrai type birman ! Leurs petits yeux sans humanité m'expliquent ce que je n'avais encore pu comprendre en ce pays de bonne grâce et de belle humeur : les horreurs sanglantes de l'ancien régime, les cadavres en croix que charriait l'Irraouaddy. Ils nous attirent, ces yeux-là. Ils valent qu'on les regarde. Ils ont vu ce qui se passait il n'y a pas vingt-cinq ans dans l'ombre de ces kiosques royaux que le peuple ne regardait qu'en s'aplatissant à terre, — le mystère de cette enceinte qu'on appelait alors « nombril de l'univers », où nous ne trouvions plus ce matin que des espaces vides, une chapelle anglicane, un club d'officiers anglais, un poste de télégraphistes. Ils ont vu, ces yeux-là, les

conclaves d'astrologues, les victimes enterrées vivantes sous les murs de la nouvelle ville, si nombreuses que le peuple, pris de panique, commençait à s'enfuir. Ils ont vu les massacres de vingt princes du sang, les *shekhos*, les prosternations à genoux des consuls européens devant le roi débile, « arbitre des existences », et tout le prodigieux cérémonial byzantin. Ils ont vu l'Éléphant sacré, seigneur d'une province entière dont les revenus servaient à son palais, à ses vêtements, à ses dais, à ses parasols d'or et d'argent, à l'entretien de sa maison : chambellans, gardes du corps, troupes de coryphées, — l'Éléphant souverain que des astrologues spéciaux savaient reconnaître à ses signes, le divin pachyderme qu'une troupe de femmes, choisies tous les jours parmi les jeunes mères de la ville, venait allaiter le matin, chacune debout dans le rang, la mamelle nue, attendant avec un frémissement de tous ses nerfs que la bête passât devant elle, et que la trompe tâtonnante se posât sur son sein.

Ayant vu ces choses d'un autre monde, ces petits yeux obliques n'y rêvent plus jamais. Ils n'ont jamais rêvé. Ils sont d'une placidité parfaitement sèche, sans plus de nuances ou dessous que des prunelles de rats. A ces vieux ministres, l'Angleterre fait une petite pension ; on leur rend des honneurs. Tout le long du jour leurs dents noircies ruminent la sanglante bouillie du bétel. Ils ne s'étonnent ni du chemin de fer, ni du vide et du silence de la ville royale, ni des touristes qui braquent des kodaks, ni des insolents soldats en khaki dont la présence a tout changé.

Les cadences s'accélèrent là-bas sur le théâtre, et de grandes clameurs de rire s'élèvent de la foule. La danseuse s'est réveillée de son ondulante léthargie. Ce n'est plus la somnambule secouée de convulsions rythmées. C'est une Birmane spirituelle comme tant d'autres, et provocante. Elle minaude à la foule, nous fait de jolies moues coquettes. Surgissent à côté deux clowns pataudes qui se querellent et se culbutent. Moqueuse, dédaigneuse, sans faire un pas qui dérange sa grâce de grande dame et de jeune beauté, avec une hauteur exquise et mutine elle les gifle du revers de sa main menue. Grand rire et bruissement des spectateurs. Un courant de vie circule ; on sent que le charme est rompu, qui tout à l'heure engourdissait tout. Les conversations se mettent à bourdonner. Le préfet de police indigène en mousseline me présente à sa charmante femme, très intimidée de ce rite européen. Et j'ai tout à fait oublié le caractère funèbre de cette fête quand j'entends le *civil servant* anglais poser doucement la question suivante : « *Do you know where is the corpse ?* Savez-vous où est le cadavre? » Le policier en jupe rose se lève et nous montre du doigt le cercueil que nous n'avions pas vu derrière les figurants. Puis, se tournant vers moi, avec une excitation dans les yeux, un accent intense, et scandant ses syllabes comme font ces Asiatiques quand ils parlent anglais, il me crie : *The Great Glo-ry has at last re-turned. He will never come back!* C'est-à-dire, en commentant un peu : « La Grande Gloire est rentrée dans la paix première. Il en a fini de toute vie. Il n'est plus condamné à renaître. *Il ne reviendra plus.* »

VI

SUR LE NIL BOUDDHIQUE

Nous retournons à la mer du Bengale avec le puissant fleuve. Un grand steamer, bondé de voyageurs birmans, de talapoins, de marchands hindous et musulmans, surtout d'immigrants chinois, qui passèrent la frontière à Bhamo, à trois jours de Mandalay : des montagnards grands, secs, jaunes, aux anguleux méplats, qui vont peupler les campagnes de Birmanie, très différents des Chinois citadins de Rangoon, des gras et huileux Célestes qui, de Canton, des embouchures de la Chine méridionale où ils grouillent comme des rats au bord de l'eau putride, vont faire le commerce sur la côte indo-chinoise.

Ce fleuve est une des grandes artères de l'humanité. C'est par lui que le sang mongol s'est infusé dans cette moitié de la péninsule, et cet afflux continue toujours. Ce bateau sent la Chine, des odeurs chinoises y traînent, épanchées par la cargaison vivante et les marchandises.

Ce fleuve est la grande voie royale de la Birmanie. Sur cette terre étroite comme l'Égypte et qu'il traverse dans sa longueur, c'est par lui que s'est propagée la civilisation. Du nord au sud, l'homme, — l'espèce

bouddhique de l'homme, — y est partout. Partout s'y montre sa présence actuelle ou son vestige : le monument, la coquille vide qui témoigne de la créature ancienne, identique à celle d'aujourd'hui. Nous traversons des cités vivantes et des cités désertes ; pendant trois cents lieues, sur l'une ou l'autre rive, toujours se lèvent des groupes de pagodes ; et rien ne dit lesquelles sont animées et lesquelles sont mortes, les quelles sont d'aujourd'hui et lesquelles d'il y a mille ans.

D'abord, au sortir de Mandalay, Amarapura, une capitale au milieu du siècle dernier, aujourd'hui une jungle : des éclats verts, des profondeurs d'ombre, une magnificence lourde et fraîche sur la berge plate du fleuve. Et de ces masses végétales, avec les fusées d'aréquiers, sortent les grands cônes religieux, les spires, les étages de toits pointus, les monuments abandonnés dont la mort est si récente qu'ils portent encore les couleurs de la vie, — quelques-uns de la jeunesse, tant leur blancheur est pure, tant leurs ors étincellent et semblent neufs dans l'exubérante verdure. Chacun d'eux suffirait à la gloire d'une ville ; mais par groupes ils s'espacent sur une longueur de plusieurs lieues, dans cette forêt de splendeur et de silence dont la solitude est sacrée. Sans bruit aucun, tout cela défile le long de la grande eau, comme une toile de théâtre glissant dans sa rainure, comme une irréelle vision évoquée par quelque magie, et qui n'est plus, puisque nous avons passé, puisque nul œil à présent n'est là pour en refléter les mystères....

Puis l'ordinaire campagne birmane, avec ses plages claires, nues comme des grèves de marée basse, ses gerbes de cocotiers, les puissants dômes de ses teks et de ses jacquiers, ses flamboyants en fleurs, ses rubans de collines ondulant au loin; et souvent encore des épaisseurs de forêts murant le fleuve, et sur les hauteurs, sur les plages, entre les arbres, toujours la même trace de l'homme: des groupes de pagodes-sonnettes, blanches comme du riz, leurs panses, leurs pointes ciselées, plissées de broderies, le *hti* léger coiffant toujours de sa filigrane leur aiguille d'or. Les plus lointaines ont l'air de grandes javelles posées sur les collines après la moisson.

Ce fleuve est vraiment un Nil. Souvent c'est la même perspective de couloir infini, une fuite en ligne droite jusqu'à l'horizon vide, jusqu'à la ligne d'eau tendue sur le ciel entre les deux rives. Mais cette ligne est vague, rarement visible; cette perspective s'étouffe au loin dans une buée de chaleur terne. Sur ce Nil indo-chinois ne rayonne pas la lumière spirituelle de la Haute-Égypte; ses campagnes n'ont point les lignes précises du cristal. Elles sont vertes, molles d'épaisse végétation. Elle-même, cette eau, avec son lustre d'huile splendide et jaune, ses jaunes impuretés agglomérées en paquets d'écume qui nagent dans son flot comme des éponges, cette onde participe à la lourde luxuriance de la nature équatoriale. Mais le fleuve roule avec la même véhémence que son frère égyptien, et des ruines religieuses bordent son cours : les glorieux monuments de la vieille civilisation bouddhique.

Nous passons les journées sur le pont inférieur, au ras de l'eau frémissante. Le capitaine nous a fait installer un fauteuil de bambou à côté du sien ; nous partageons sa longue-vue, son thé, ses cigarettes, et les grands décors merveilleux passent, aux chants alternés des sondeurs. A l'avant, à droite, à gauche, ils balancent et jettent lourdement le plomb de leur ligne, du même geste invariable, inconscient, en se renvoyant la même psalmodie sempiternelle : deux notes dont la seconde se prolonge et traîne avant de retomber sur la première. Cadence immuable, antique, répétée comme en rêve ; rythme endormeur autant que la monotonie de leur geste, que le déroulement sans bruit, sans trêve, de la rive tropicale, que la fuite hypnotisante des lignes d'eau tendues par leur vitesse.

Devant nous, entre les deux sondeurs, trois hommes debout sont tournés vers la pointe du bateau. Le premier, dont les autres suivent chaque mouvement, est le pilote chinois, un vieillard de haute taille dont j'aperçois la pommette aiguë entre les creux profonds de l'orbite et de la mâchoire, le profil anguleux et dur comme un jaune silex éclaté. Grave figure qui nous parle du monde mystérieux et si vaste d'où sort ce fleuve, et que nous ne connaissons pas. Visage impénétrable, sous la coiffe dantesque de soie noire, — inaccessible au changement, pétrifié dans la monotonie du métier et des immuables traditions de vie. Impassible, les yeux fixés sur les perspectives familières du fleuve, il se détache en grande silhouette sur la clarté de l'horizon. Sa longue robe jaune bat et frémit au vent de notre

course. A côté de lui, l'homme de barre, dont les bras sont rivés aux rayons de la roue, attend le geste imperceptible que le Chinois fait de la main, par derrière, sans mot dire ni se détourner. Plus près de nous, un maigre Bengali, la main sur un cadran, transmet les ordres aux machines.

Derrière ces hommes de l'Inde et d'Extrême-Orient qui manœuvrent sous son regard, le capitaine, enfoncé dans son fauteuil colonial, est l'invariable Anglais sous le ciel exotique, au milieu de ses conquêtes. C'est un personnage de Kipling ; il en parle la langue énergique, brève, familière et technique. Les souvenirs qu'il nous conte tout le long du jour semblent des nouvelles inédites du romancier anglo-indien. Bien mieux, avec ses lunettes, la profonde cavité de ses yeux d'ombre, son regard pénétrant et droit, sa mâchoire obstinée, la volontaire saillie de son menton bien rasé, il nous rappelle les portraits de Kipling lui-même.

Voilà vingt-huit ans qu'il monte et descend l'Irraouaddy ; il a connu la Birmanie supérieure lorsqu'elle était encore indépendante ; et son steamer s'arrêtait alors à la frontière. Il se rappelle les temps du roi Thibau, et pour la fraîcheur d'énergie, l'intégrité du ressort physique et moral, le ton, le style de tout l'être, on croirait qu'il arrive d'Angleterre. L'étuve de Rangoon, vingt-huit saisons torrides et pluvieuses n'ont pas amolli les contours de la forte empreinte nationale. Sur ce bateau, pendant les trois quarts de l'année, il ne voit que des indigènes, et pourtant il ne

s'est pas aigri ni détendu dans l'ennui; il lit; à travers les mois de solitude, sa réflexion n'a fait que se nuancer d'originalité. Mais cette réflexion ne se meut qu'entre les points fixes qu'il doit à son éducation anglaise. Sous l'influence du milieu colonial où l'Européen se détériore si vite, il n'a pas changé de mœurs; il ne s'est pas *démoralisé*. Bref, hors des circonstances propres à l'entretenir, la suggestion profonde imposée dès l'enfance reste active, et sur lui le type du gentleman anglais garde sa puissance attractive d'idéal.

Gentleman anglais, il l'est déjà, au moins par sa force tranquille, par la simplicité du geste et de la parole, l'allure cordiale et décidée devant les inférieurs, la courtoisie attentive et sans phrases, la belle humeur rayonnante et la tenue. Le soir, il s'habille pour dîner, même quand il est seul, comme il prend son *tub* tous les matins, par respect pour soi-même et la caste à laquelle il veut appartenir. Quinze mille roupies de traitement, plus une part dans sa compagnie dont les actions rapportent dix pour cent: l'aisance est une condition nécessaire du type. Tous les trois ans un congé de six mois qu'il va passer à Londres où il retrouve les dîners de son club, la grande bibliothèque, les profonds fauteuils où l'on est bien pour feuilleter journaux et revues, — n'oubliant pas, à l'aller ou au retour, de s'arrêter à Paris, car pour la Madeleine, l'Opéra, il éprouve et nous exprime aimablement la classique et banale admiration que les Anglais professent aussi pour Béranger

(*your great national poet*), Napoléon III, Gustave Doré, le climat de « la Belle France » et la politesse des gais Français (*our lively neighbour the Gaul*).

Large et précise expérience technique; conversation de faits et d'anecdotes où l'on sent l'homme que son métier a façonné, immuable dans son fonds, et pourtant adapté à son métier spécial, — son intérêt, son activité joyeusement concentrés sur sa besogne journalière, sur le petit groupe où il se meut.

Aux passages difficiles de la rivière, il quitte son fauteuil, se plante à côté du pilote, guide la manœuvre; puis, vivement, revient vers nous et nous montrant du doigt quelque bâtiment sur une colline :

« Voilà les usines à huile !... Elles donnent quarante pour cent de dividende. Ce furent les premières de Birmanie. Eh oui ! nos manufactures commencent à fumer au-dessus des bouddhas; il n'y en a pas encore beaucoup, mais dans vingt ans, on verra autre chose que des pagodes le long de l'Irraouaddy. Après-demain, du côté de Prôme, nous passerons devant des tissages de coton.... Prenez donc une tasse de thé avec moi !... »

Mais toujours aux aguets, la lorgnette à la main, coupant ses phrases de bonds en avant, aboyant des commandements en hindoustani, en anglais :

« Pîchhay !

— Ease her !

— Pîchhay âstay !

— Stop her ! »

Et le Bengali répétant de travers un des ordres à la machine, il le bouscule, fait la grosse voix, empoigne lui-même le bouton du cadran, manœuvre la sonnerie, puis souriant, *genial* :

« Vous voyez ce fort, là-bas ? J'étais dans la canonnière qui l'a écorné. C'était une jolie guerre, pas si difficile que l'a dit Kipling.... Si j'ai vu les crucifixions dont il parle ? *Rather !* Un peu ! J'ai vu cinq hommes en croix sur la berge que voilà, mais ça, c'était avant la guerre ; ça faisait partie de l'administration du roi Thibau. Le capitaine de la *China* que nous croisions tout à l'heure, en a trouvé un qui flottait sur la rivière : on les envoyait tout crucifiés à la dérive. Celui-là avait le ventre ouvert, mais ses paupières remuaient. Les nôtres lui mirent une balle dans la tête.

« Les causes de la guerre ? Ma foi, c'était très ennuyeux de monter la garde à la frontière ; et il fallait bien la monter. Thibau s'intitulait empereur du monde, suzerain du gouverneur anglais de Rangoon. Nous ne leur faisions pas peur. Nos hommes s'ennuyaient ferme à la frontière. Choléra, coups de chaleur : on mourait beaucoup. Et puis, impossible à notre résident de surveiller ce qui se passait à Mandalay. Impossible pour lui d'y aller : il aurait fallu faire *shekko*, les Européens, comme les indigènes, n'étant admis devant le roi qu'à plat ventre, à quatre pattes ; et nous n'aimions pas cette posture. Et pendant ce temps-là, votre consul, M. Hase, signait un traité secret avec le vieux Thibau. Nous l'avons su

tout de suite. Il était trop *gentleman*, votre consul. Il ne s'est pas méfié de l'Italien, son collègue, le chevalier Rinaldi qui était à nos gages. Le soir de la signature du traité, celui-ci nous en télégraphiait la copie. Le lendemain, nous lancions notre ultimatum. Dix jours plus tard, nos troupes étaient à Mandalay. Les Birmans furent bien étonnés. Ce fut un joli pique-nique; j'aime bien les guerres de ce genre-là, moi!

« Oh! nous n'avons fait de mal à personne; nous ne voulions qu'ouvrir le pays et en ôter le roi (*we only wanted to take off their King*), un redoutable pochard. Pourtant, il y eut une victime, mais nous ne l'avons pas fait exprès. Vous savez, l'éléphant sacré, le souverain spirituel du pays, qui seul avec le roi possédait des parasols blancs.... Eh bien! sa cour et sa garde avaient pris la fuite à notre approche; on ne s'est pas occupé de lui : on l'a trouvé mort de faim dans son palais.... Pauvre bête! Ah! c'est qu'elle avait déjà pâti! A bout de ressources, le roi s'était permis d'affecter à la guerre les revenus de l'éléphant, — le produit d'une province. Il est vrai qu'il lui avait écrit une longue lettre autographe d'excuses, alléguant le malheur des temps, le mérite [1] de la guerre contre les diables étrangers.... Ce fut une belle cérémonie : on lui fit lire ça en grande pompe par les astrologues hindous.

« Enfin, vous voyez les résultats. La Birmanie commence à s'ouvrir; le peuple apprend que l'argent

1. Au sens bouddhique du mot. Le mérite est ce qui améliore le *karma*.

n'est pas tout à fait dénué de valeur. Autrefois, personne ne se donnait la peine d'en gagner. Les autorités auraient mis la main dessus tout de suite. Si par hasard, on en avait un peu, vite des fêtes, pour le dépenser, ou bien, encore des pagodes, encore des bouddhas pour acquérir du mérite! Et puis les voilà qui se civilisent. Le bouddhisme décline : nous fondons des écoles laïques, des collèges où l'on prépare aux examens de carrière; et la carrière, l'administration, les appointements fixes, ça commence à les tenter autant que les babous du Bengale. D'ailleurs, contre le parti pris, l'orgueil indigène, c'est avant tout sur l'afflux des Hindous et des Chinois que nous comptons. Le Birman ne peut pas lutter; son sort est réglé. Dans cent ans, il aura du sang de toutes les races d'Asie dans les veines, comme l'Américain a du sang de toutes les races d'Europe; il ne s'en portera pas plus mal, mais le bouddhisme sera bien malade, au moins dans les villes. Déjà les *pohngyes* ont moins d'autorité. Au commencement, ils ne se dérangeaient pas, les moines, devant nos soldats : ils croyaient que Tommy allait leur céder le haut du pavé. Tommy leur a mis sa botte ferrée dans le derrière.

« Le bouddhisme? Est-ce qu'il y a ici des Européens qui ont pris goût au bouddhisme comme le colonel Olcott à Madras? Heureusement pas beaucoup. Il y a trois ou quatre Irlandais qui s'appellent bouddhistes : ils se rasent la tête; ils mettent des robes jaunes, ils encouragent les indigènes.... Les pourceaux (*the swines*)! Ils ne feraient pas long feu

à mon bord, ces traîtres-là ! Voilà vingt-cinq ans que je ne suis entré dans une pagode, que je n'ai regardé une fête indigène. On perd vite ces curiosités-là. J'ai appris le patois du pays (*the lingo*), mais je ne parle jamais à un Birman, — sauf pour donner des ordres. »

⁂

Cinq ou six passagers anglais. Je les regarde ; quand on vient de vivre plusieurs semaines au milieu des images, des idées et des types d'Asie, l'Européen paraît étrange : si froid, si important, si peu humain, séparé de la nature et de ses semblables. Tristement on reconnaît l'espèce extraordinaire et supérieure à laquelle on appartient.

Un ménage anglais établi depuis vingt ans à Calcutta. Le mari est chef d'une grande maison d'exportation et ne peut prendre de congés tous les trois ans comme les fonctionnaires. Il a fallu se résigner aux saisons chaudes ; à présent, ils sont tout à fait acclimatés, parlent couramment l'hindoustani, le bengali : c'est le vrai type colonial, accepté, respecté par les indigènes et qui devient rare, depuis que les *civil servants* retournent trop souvent en Europe pour vraiment s'établir dans le pays. Les enfants n'avaient pas trois ans et commençaient à blêmir quand ils sont partis pour l'Angleterre. Ils ont grandi dans les pensions du Devonshire et de la Cornouailles. A peine si les parents les ont revus deux ou trois fois. De telles séparations sont la règle. — Non qu'il soit

impossible d'élever les enfants européens sur la terre de l'Inde : il y a des écoles aux stations d'altitude. Mais, disent-ils, on constate que malgré toutes les précautions, sous des influences obscures, le petit Anglais dégénère, se rapproche de l'Hindou ; que pour l'activité, l'élan de vie, la belle humeur, la trempe de caractère, il devient inférieur à la moyenne anglaise. Or les Anglais ont le culte de ces qualités-là. Leur principe, c'est qu'elles seules font la *valeur* de l'étoffe humaine, la supériorité d'un individu et d'une race, l'idéal pédagogique étant bien moins de cultiver et meubler l'esprit que de développer les facultés d'initiative, de ténacité, de résistance, d'attention, d'assurer l'équilibre de l'âme, de la fixer à l'idée de la règle et du devoir, et cela d'abord par une hygiène physique qui procure l'énergie et la paix nerveuses, par une hygiène morale qui appuie l'être à des sentiments durables et des certitudes traditionnelles.

Grand train de vie de ces marchands puissants (un peu vulgaires). Ceux-ci, qui ne font point partie de la « société » à Calcutta, ont vingt domestiques sous les ordres d'un majordome qui les engage, les renvoie à son gré, répond de leurs fautes, dirige tout, la maîtresse de maison n'ayant d'autre souci que d'ouvrir périodiquement son tiroir à roupies.

L'homme pourrait quitter les affaires ; il n'en a point l'idée. Au bureau cinq heures par jour, sous la *pankah*, en bras de chemise au milieu de ses commis indigènes, car, chose étrange, les heures de *business* sont les mêmes qu'à Londres dans la froide *City*. En

avril, en mai, le thermomètre monte à 45°, le ciel est congestionné ; l'haleine du choléra est sur les quartiers indigènes. Il y a des jours où les blanches rues aveuglantes sont vides; déjà des chevaux sont tombés, abattus par les coups de chaleur ; les voitures ne circulent plus, mais les rubans des appareils télégraphiques ne cessent pas de dérouler en cliquetant les commandes d'Europe : Liverpool, Londres, Manchester demandent à Calcutta les cours du coton et du thé. La Bourse ne ferme pas. Le personnel des bureaux se réduit à l'indispensable, mais le chef fait partie de cet indispensable.

Peu d'amusements : des promenades à cheval, des *garden-parties*, les courses, les tournois de polo que l'on va suivre au *Maidan*. Point de théâtre comme à Saïgon ; rien non plus qui ressemble aux séances de café, aux apéritifs, aux manilles. Ils résistent bien à l'ennui ; c'est une des « supériorités anglo-saxonnes ». De loin en loin, pourtant, il faut parcourir des kilomètres : ils vont dans l'Assam, le Penjab, l'Himalaya, à Ceylan, — cette fois en Birmanie, poussés par le besoin national d'un petit changement (*a little change*).

Ce pays-ci leur a plu. Ils en goûtent le charme aimable comme tous les Anglais venus de cette Inde dont les multitudes, les aspects de souffrance, de stupeur et de splendeur, l'inconcevable religion, confusément les opprimaient. Bénarès et la démence de ses temples suffocants sont restés dans leur mémoire : *a filthy place*, — un lieu dégoûtant, — et le contraste leur fait aimer le joli culte bouddhique.

D'autres compagnons promènent avec nous leur âme occidentale sur le vieux fleuve indo-chinois. — Deux jeunes filles venues d'Angleterre avec des lettres d'introduction pour les capitaines de bateaux et les fonctionnaires. Elles s'étonnent peu, lisent leurs romans anglais et font de l'aquarelle. — Un officier en retraite qui dort mal et soigne ses insomnies par des navigations. A Rangoon, il a sauté du bateau de Londres dans celui de l'Irraouaddy qui le ramène à Rangoon où il reprendra le bateau de Londres, sans avoir passé quatre nuits à terre. — Un *civil servant* de l'Inde, malade, cachectique, squelette ambulant, qui revient d'un sanatorium des montagnes Shans où il ne s'est pas guéri. C'est l'effet de deux saisons chaudes passées dans les plaines de l'ouest : la saison chaude dans les plaines, on sait dans l'Inde ce que cela veut dire. Il était à la tête d'un « district de famine » grand comme un quart de la France, seul Européen, ayant charge de tout, organisant les arrivages et les distributions de riz, les campements de misérables, donnant toutes ses forces pour voir diminuer le nombre des tas de bûches où, soir et matin, flambaient les monceaux de pauvres corps hindous, les cadavres parcheminés auxquels lui-même a fini par ressembler.

Enfin un vieux *scholar* qui étudie les monuments, amasse plans, dessins, photographies. Voici deux ans qu'il voyage dans ces colonies où il n'était venu que pour six mois, et il ne sait plus quand il rentrera. Dans la seule jungle d'Amarapura, au milieu des pagodes désertes, avec ses tentes et ses *boys*, il vient de passer

trois semaines : il restera bien plus longtemps à Paghan, à Prôme, à Maulmein, et de là sans doute, comme l'art hindou l'a conduit à l'art birman, il entrera dans le Siam, puis en Chine, bourrant toujours ses cartons de documents, collectionnant ses *facts*. Un jour, il entreprendra de les publier, mais aura-t-il le temps d'achever le troisième volume de son introduction ? On reconnaît l'éternelle méthode anglaise qui procède par catalogues, épuise toutes les circonstances de l'objet, fait le tour, pas à pas, de son infini détail. C'était celle de Ruskin. Vers vingt ans, il voulut écrire un article pour défendre Turner qui peignait des montagnes. A cette fin, Ruskin étudia les montagnes, à tous les points de vue possibles, en dessinateur, en moraliste, en théologien, en géologue. Il compta les grains de sable débités par tel torrent des Alpes et les versets des psaumes qui parlent de la montagne. Il énuméra les significations mystiques des grandes cimes et mesura des angles de cristallisation. De la même façon, compas, crayon et bible en mains, il entreprit de connaître les nuages, les pierres, la mer, les arbres, tous les aspects visibles de la nature comme toutes les pensées divines dont ces aspects sont les symboles. Il n'acheva point, mais il dut s'arrêter. Il avait quarante ans ; l'étude sur Turner remplissait maintenant cinq volumes et s'appelait *les Peintres modernes*.

Ce vieux gentleman n'est pas Ruskin, mais c'est un Anglais. Dans son âme ordinaire je reconnais l'étrange union, — si fréquente dans son pays, — des deux facultés qui firent le génie observateur et mystique de

l'esthéticien économiste et prophète. Il a le même goût du document matériel, et plus directement encore, il sait voir l'invisible.

Cette révélation nous est faite au cours d'une très simple conversation sur les ruines bouddhiques de Ceylan. Il nous montrait un portefeuille de photographies et de plans, et, comme je m'étonnais de n'y rien trouver de la vieille capitale de l'île : « Non, me dit-il tout uniment, je n'ai pas vu Anaradhrapura ; je m'étais mis en route, mais au *bungalow* de Matalé, j'ai eu la fièvre et j'ai été tourmenté par un fantôme (*I was bothered by a ghost*). J'ai conté le cas avec tous les détails à des gens compétents de Colombo. Ils font une enquête. Il paraît qu'il est très connu, ce fantôme-là. Je saurai les résultats en arrivant à Bénarès chez les théosophistes : ils correspondent avec ceux de Colombo. »

* * *

Le soir, le bateau s'arrête pour la nuit : nous allons à terre, et, soudain, que nous sommes loin de tout ce monde et de nous-même ! Le paysage cesse d'être un décor qui se déroule à distance devant des spectateurs. D'un seul coup se dégagent son esprit, ses influences. Il nous prend : c'est une nature profonde, puissante, mystérieuse, pleine de silence et de senteurs, et qui nous domine, nous enveloppe, où l'on s'enfonce avec crainte.

Hier, au soleil couchant, sous un ciel de cendre et de feu rouge, passés les chantiers de jonques, les chiens

jaunes, le village monté sur des poteaux comme dans les estampes japonaises, passé le chemin qui s'allonge entre deux murs-crocodiles, j'ai trouvé la solitude.

C'est la forêt, la forêt nocturne et dense sur le ciel de crépuscule ; les puissantes colonnades montent droit sous le luxe verni des ramures, enferment de l'ombre verte, un silence antique et religieux que l'on a peur de violer.

Puis des éclaircies, et, de plus en plus nombreux entre les feuillages, voici que se lèvent des cônes de pierre, brodés, ondulés, une floraison grise et dorée, les monuments sacrés de quelque ville qui n'est plus, dont, peut-être, personne ne connaît le nom. Les plus petits s'alignent par rangées. Les plus vastes sont isolés, les grands végétaux n'ayant pu croître entre les dalles disjointes de leurs parvis ; mais des herbes folles, des cactus sont accrochés à la pierre. Des générations se sont arrêtées là, ont prié là, et maintenant, il n'y a plus que de grands léogryphes cambrés qui veillent dans le silence, qui veillent ces formes mortes où l'innombrable vie d'autrefois a laissé le seul vestige d'elle-même qui subsiste encore avant que tout soit comme si jamais elle n'avait été.

Parfois, dans l'obscurité grandissante (le rouge du ciel crible les noirs feuillages), se révèle une présence plus émouvante encore : des cénacles de bouddhas solennels. En voici toute une file prodigieuse ; ils sont bien cent, tous debout, comme figés dans leur procession et leur attitude rituelle. D'autres, de dimensions colossales, sont couchés ou bien assis sur leurs jambes

croisées : droites tombent leurs draperies, en plis successifs et bordés de vieil or. Quelle paix dans ces larges faces pareilles ! quel mystère dans leurs yeux clos ! Comme leur main levée sous les grands arbres enseigne qu'il n'y a de vérité que dans le silence, de sagesse que par l'immobilité ! — le silence et l'immobilité de cette sylve que je suis venu troubler.

C'est ici leur domaine ; les monumentales sonnettes qui les entourent attestent l'autorité qu'ils eurent sur combien d'âmes évanouies ? Mais de ces âmes tout n'est pas disparu. Dans ces merveilles d'art qui semblent inanimées, quelque chose d'elles est encore actif ; les morts y ont laissé le meilleur d'eux-mêmes. Loin des yeux vivants s'y survit leur volonté de glorifier leur foi, d'entourer pour des siècles les images du Maître de toute la beauté qu'ils ont rêvée.

Rêve que leur ferveur a fait infini. Sur chacune de ces vieilles pagodes, quelle profusion de broderies et de guillochures ! Leurs panses s'évasent comme des robes à volants, ourlées, froncées, gaufrées, pli sur pli, avec une telle diversité dans l'arabesque, la stylisation des formes animales et végétales qu'on y pourrait puiser de quoi renouveler pour un demi-siècle notre pauvre art décoratif.

Mais plus que ces richesses abstraites un petit autel m'a touché. Je le découvre par hasard, dans un fourré ; trois statues y semblent attendre le culte qui ne vient plus. Par devant, une sorte de jubé, une balustrade de bois ajouré dont les ciselures, profondes d'un demi-pied, ont une finesse de précieuse dentelle. Et dans

ce treillis que nous regardons de près, des formes vivantes se révèlent, de souples lignes de corps simiesques ondulant parmi des branches, — mais, au centre, une figure de femme tout humaine et fine, dont le type et l'attitude de grâce font songer aux vierges de Botticelli. A côté, un cavalier s'approche et se baisse sur son cheval pour regarder par-dessous la ramure d'un arbre cette scène de nativité. Cela est étrangement chrétien comme cette statue de chevalier que j'ai vue à Rangoon inclinée devant trois grêles et rigides figures de femmes. L'homme se baisse un peu sur son cheval ; en silence, il regarde celle qui ne se sait pas regardée et dont le visage n'est tourné que vers son enfant, et ces gestes expressifs et retenus, cette scène muette, sont mystérieux exactement de la façon qu'aimèrent les préraphaélites anglais [1].

Mais à l'entrée de la petite cour où les fidèles s'agenouillaient autrefois devant l'autel et le jubé, cinq figures polychromes sculptées en haut relief expriment l'idée bouddhique avec une saisissante clarté. Celles-là, je les reconnais tout de suite ; c'est le boddhisatva arrêté devant les apparitions qui lui montrent le mirage et la tristesse de la vie : un vieillard desséché,

1. A la réflexion nous est apparu le sens bouddhique de cette scène qui d'abord ne fait penser à rien qu'à la visite d'un roi mage à la crèche chrétienne. Sans doute il s'agit du célèbre épisode suivant. Au moment de fuir son palais et de quitter le monde pour chercher la sagesse et devenir Bouddha, le prince Siddharta veut voir une dernière fois sa femme et son fils nouveau-né. Il les trouve endormis, « la main de la jeune mère sur la tête de l'enfant », et les contemple sans les réveiller,

courbé sur son bâton, un lépreux dont la face est rongée, un cadavre en putréfaction. La cinquième figure est d'un moine immobile, paisible, délivré; en l'apercevant, le futur Bouddha apprend la voie de la sagesse, et qu'à l'universelle souffrance le remède est le détachement de soi. Dans la solitude sylvestre se dressent ces figures où ceux qui vécurent en ce coin d'extrême Asie ont laissé leur idée de la condition humaine.

La nuit tombée, nous errons encore dans ces religieux dédales. A travers les plafonds de la forêt filtrent à présent les rayons lunaires. Une clarté verte caresse dans les clairières les fins tapis des sensitives repliées, et les architectures étranges montent, légères comme les formes d'un rêve. Là-haut, dans cette brume de lumière, est-ce le feuillage qui superpose ses plans ou bien des ondes successives de fumée, arrêtées dans leur développement, immobilisées à jamais? Comme tout est spacieux et sans poids, comme tout cesse de devenir et se suspend dans une attente! La matière s'est muée en esprit; on dirait que la forêt a fini de se dissoudre, que sous le geste et la méditation puissante des bouddhas s'est évaporée l'illusion des choses....

*
* *

Un autre soir, cinquante lieues plus au sud. Le pays n'a presque point changé : encore des plages de sable pâle, et les hautes végétations, les épaisseurs de verdure, luisantes et ténébreuses.

Sous les beaux jacquiers nous suivons une maigre

sente où se presse à la queue leu-leu un petit peuple vert et rose, un cheminement sans bruit de poupées charmantes et de plus en plus nombreuses, car, de toutes les autres sentes que nous croisons, il en débouche de nouvelles. A quelle fête galante s'en va-t-il, ce petit monde sorti de toutes les payottes invisibles ? Les écharpes-turbans, les fines vestes papillotent et semblent plus lumineuses que de coutume, d'un vert plus vert, d'un rose plus rose ; les parures semblent plus fraîches ; un air léger de plaisir brille sur les visages.

Et voici que nous arrive le battement d'une grêle musiquette lointaine, — musique d'insecte pour la persistance et la monotonie stridulente. Puis de sombres pulsations de métal ; maintenant un charivari chromatique où des nasillements de musettes se croisent sur le tumulte des gongs. Sûrement un *pwé*, quelque fête joyeuse en l'honneur d'une mort ou d'une prise d'habit religieux....

Nous arrivons. La très charmante surprise ! Sous un grand abri de toile, une jolie foule est assise à terre, multicolore, soyeuse et vive comme un champ de pois-fleurs que traverse un petit vent. Là-bas, sur une estrade, les artistes s'acharnent aux instruments traditionnels : trompes, large tam-tam que porte un dragon en bambou de laque rouge, cylindre ciselé où le musicien s'enferme, accroupi : c'est un diable dans sa boîte. On ne voit que sa tête qui grimace et la furie de ses bras battant avec rage le clavier circulaire des tambourins.

Dans le gai parterre vivant, l'œil démêle des groupes : le plus aimable est un bouquet de jeunes filles en vestes de soie d'une finesse de pétales, — petites amies souriantes et graves, heureuses de se retrouver là. Comment dire la grâce nonchalante des attitudes allongées, agenouillées, l'ample ligne fléchissante ou cassée de la gaine qui les enveloppe et s'évase à leurs pieds nus ? Et la mièvrerie souffrante des petites mines, leur pâleur mate, peinte, non vivante, cette finesse de race épuisée, et les grappes de légères fleurs, jaune et or, enroulées au luisant de leur crin noir.

Mais on cessait de les regarder en découvrant ce qu'elles-mêmes suivaient de leurs yeux levés : là-haut, à gauche, sur une estrade, une danse cérémonieuse, très lente et très solennelle d'enfants. Des tout petits de cinq et six ans en vêtements hiératiques, en robes rigides (lames et volants cornus) comme celles des énigmatiques figures féminines sculptées aux portes des monastères. Leurs sérieuses petites têtes portaient une tiare aiguë, un cône à degré qui se bombait avant de s'effiler en aiguille, scintillante architecture où venait se répéter encore la sempiternelle forme de la pagode birmane. Des plaques de cuivre, des pendeloques descendaient de cette mitre, et par-dessus les oreilles, se rejoignaient sous le menton, encadrant de richesse métallique et massive l'ovale tout blême de la face débile, le changeant en masque d'hiérodule. Leurs épaules, leurs poignets harnachés de choses dorées et pesantes qui ressemblaient à des ailerons, on aurait pu les prendre, ces petits, pour les génies appa-

rus de cette Indo-Chine si puérile et si vieille, si falote et mystérieuse. Le poids et la longueur démesurée de la tiare-pagode leur raidissait le col et le visage. Dans la fente de leurs paupières ne luisait, parfois, que du blanc sans regard. En cadence oscillaient les rangs épais, les éclats de leurs colliers, au rythme endormant de leurs ondulations. Et leurs petits bras s'écartaient, et leurs mains grêles, leurs doigts dorés se retournaient....

Longtemps encore, avec des lenteurs de sommeil, avec une science antique, ils dansèrent la danse énervante et raffinée....

*
* *

Une grande dame birmane est montée à bord ce matin, retournant chez elle, en Basse-Birmanie, de cette fête dont nous n'avons pas su la raison. Elle ne s'est point mêlée à la foule des passagers indigènes. Avec ses quatre serviteurs, elle a pris place sur le pont inférieur, à l'arrière du bateau, et tous font une petite bande à part, dont j'aime à suivre les jolis gestes et le manège familial.

Sa pose dit son rang : elle est assise dans un fauteuil, à l'européenne, et très droite. Ses pieds, dont le bout passe sous le bord de son pagne, ne sont pas nus, mais chaussés de mules de velours. Gravité placide du visage, précis dessin des traits minces et coupés avec décision, dignité des lèvres austères, des prunelles bien cerclées, — j'ai vu des physionomies de ce genre sur ces primitifs kakemonos, ces vieux portraits

de prêtres japonais qui font songer à des Holbein. Une expression de haute aristocratie : les beaux yeux tranquilles sont perdus dans le vague. Un coude sur le genou, la main renversée, du bout de ses maigres doigts elle tient un cigare — le blanc cigare pour rire que fument les Birmanes, et de temps en temps, sans sortir de son rêve, elle en aspire une bouffée.

Son valet, ses quatre filles de chambre sont à ses pieds, à genoux, avec le fin bagage-bibelot de boîtes et de coffrets rouges. L'une de ces suivantes, la plus jeune, semble la favorite, une exquise petite, et richement attifée : camisole vert-pomme et gilet mauve qu'étreint à la ceinture une zone noire, avec un large nœud bouffant par derrière comme celui des mousmés japonaises. Des boules de mimosa, entremêlées à ses cheveux, pendent en franges délicates.

La vieille dame fume son blanc et volumineux cigare où si peu de tabac se mêle à tant de foin parfumé. Elle fume sans rien dire, avec des gestes lents, de haute dignité, les yeux perdus dans le vide, les lèvres aiguisées par le sourire qui en accuse l'admirable et vigoureux dessin. Et les servantes agenouillées fument à ses pieds, tantôt bavardes et tantôt muettes, mais respectueuses toujours, très attentives à l'étiquette qui leur défend de tourner vers leur maîtresse la plante de leurs pieds nus.

La plus jeune, la jolie, ne la quitte pas des yeux, empressée à la série des menus soins qui se suivent tout le long du jour. C'est très compliqué, vraiment, le service d'une noble dame birmane. Compter les

bouffées qui sortent de son grand cigare, le lui prendre, quand une dizaine en ont été tirées, et le passer au serviteur chargé de le tenir ; — vite se pencher sur un des beaux coffrets laqués, en sortir trois étuis précieux qui s'y emboîtent exactement, à la chinoise, y puiser tour à tour avec une cuiller-bijou, une feuille de bétel, un peu de pâte blanche, une minuscule noix, faire du tout, prestement, un cornet vert que Madame enfonce au coin de sa bouche et commence à mâchonner ; — au bout de cinq minutes ouvrir un second coffret, en tirer flacons et coupe, préparer un rince-bouche parfumé ; — tout de suite après tendre une bonbonnière, des sucreries très douces après l'âcre bétel ; — reprendre enfin le grand cigare à demi fumé que tient le serviteur, le remettre aux maigres doigts distraits et gratter une allumette, — tels sont les divers temps de cette besogne qui n'arrête pas les caquets, se poursuit en cycle, et du matin au soir, rythme le cours inutile des heures.

De temps en temps, la noble personne se lève pour faire quelques pas ; le bord de son pagne historié s'entr'ouvre à peine ; on aperçoit une jambe à peau très jaune que chausse magnifiquement le rouge velours des belles mules. A sa suite trottinent les mignonnes servantes. L'homme aussi est auprès d'elle, l'abrite en suivant tous ses pas, d'un parasol de papier, — pure cérémonie, car le *spar-deck* nous couvre de son ombre. Une main se tend, un doigt montre l'eau, la rive, le vol rose d'un flamant : ensemble, avec des voix blanches, ils se mettent à rire, — pourquoi ? Nous

ne devinons pas le sens de ce petit rire aigu, saccadé, si chinoisement niais.

Ils restent entre eux; on sent des relations vivantes, humaines, des habitudes en commun, des liens sociaux qui ne furent pas inventés hier, un groupement heureux et naturel, fondé sur une tradition patriarcale, et qui fait partie de l'antique vie de ce pays. Cette noble personne birmane et ses gaies suivantes agenouillées autour d'elle dans leurs atours, — on dirait une vieille princesse de l'antiquité homérique, servie suivant l'étiquette par ses filles et ses nièces.

*
* *

Nous approchons des estuaires; à mesure que l'on descend, se ternit l'éclat du ciel et des végétations ; les panaches de cocotiers s'avaguissent dans une buée de plomb ; les rubans bleus des collines ont fini de circuler au loin. A présent, c'est le royaume du riz, une plaine rase après la moisson. Elle s'étend infinie, d'un seul ton sombre et fumeux sous la torpeur du soleil : une étendue morte inscrite dans la blanchoyante coupole vaporeuse.

Depuis cinq jours glissent et s'enfuient ces campagnes, — cinq jours si monotones et simples que c'est derrière nous comme un vide lumineux où le souvenir ne trouvera rien que le retour de trois ou quatre images. En elles se résume toute cette navigation. Si constamment répétées, elles sont entrées pour toujours dans le fond obscur de l'esprit. En les

revoyant plus tard, je reverrai la splendeur opprimante de ces journées, la magnifique eau fangeuse coupant droit entre les campagnes de pagodes et de cocotiers.

Il y a les jonques monumentales qui passent en écran noir sur le fleuve et le ciel éblouissants. On dirait des galères du moyen âge. Même profonde courbe, même remontée puissante hors de l'eau, de la quille, à l'arrière et à l'avant, leurs poupes se retroussant, s'incurvant comme une queue de poisson qui va frapper l'eau du plat de son triangle. Là-dessus, haut dressé, le siège du barreur, un trône, un trône immense, compliqué comme le château de nos vieilles nefs, mais sculpté comme une balustrade de monastère : le plus somptueux entremêlement de fleurs, et de génies, et de bêtes stylisées. Et seul, tout petit, perdu dans cette magnificence, l'homme de barre, demi-nu, en chapeau-champignon, détache en plein ciel ses pommettes anguleuses de Mongol.

Il y a les flamants roses, les oies sauvages, et les cigognes qui volent en triangles. A suivre sur les collines bleues, sur les fonds rouges du soir où se découpent les grêles bambous prochains, à suivre leurs cous tendus, leurs longues pattes pendantes, le battement un peu gauche de leurs grandes ailes, leurs façons spéciales de se composer avec ces paysages, on sent d'abord que l'on est devant du *déjà vu*; on s'étonne, on cherche où déjà ces images se sont présentées.... Ah ! sur tant de broderies chinoises ! — la sempiternelle décoration des soies et des paravents chinois !

Il y a les éléphants que, de loin en loin, on voit patauger dans la boue de la rive. Attelés à des flottilles de madriers qu'un insecte d'homme accroche à leurs bretelles, ils les traînent hors de l'eau, les rangent avec une méthode imperturbable, et leurs genoux plient alternativement, d'une façon toute humaine. Sagesse de leur effort, toute-puissante lenteur de ces monstres qui ne semblent pas appartenir à la faune de notre époque. Quelques-uns se reposent, béatement vautrés dans la vase, ou bien, redressés sur leurs pieds de devant, la trompe levée sous les palmes, ils barrissent, noirs îlots sur le lustre de l'onde limoneuse.

Toujours, de cinq en cinq secondes, le chant alterné des sondeurs, les deux notes qui traînent, ce chant de sommeil où tout le bateau s'endort comme semblent dormir les chanteurs, tandis qu'en invariables cadences où s'absorbe et s'engourdit leur être, ils balancent leurs lignes, jettent et ramènent leurs masses de plomb. Les Anglais réagissent : ils jouent aux échecs et lisent leurs romans. Le capitaine réveille rudement les hommes de barre. Mais sur le pont supérieur, chargé d'humanité asiatique, dorment les Chinois parmi leurs chinoiseries : les bols et les boîtes ciselés d'oiseaux, de lunes dans les nuages. Et somnolent aussi les beaux religieux, raides et graves dans leurs draperies couleur d'or. Les petites passagères birmanes se taisent à ces mornes heures de la journée, tapies en bandes comme des rangs de brillants bengalis assoupis sur leurs perchoirs. Des bouffées brûlantes nous frôlent....

A la halte du soir nous retrouvons toujours le même petit village sous l'incendie du ciel où les palmes sont noires. Le même petit village, et les mêmes petits autels où des lumières brésillent dans le crépuscule, et les mêmes postures des petits fidèles qui semblent aussi les mêmes....

Mais plus monotone que tout, plus monotone que le cri des sondeurs est le défilé, tout au long de ces journées, des pagodes pareilles : flèches d'or entre les têtes des palmiers, cônes de pierre accrochés à toutes les éminences. C'est un surprenant semis qui s'égrène des deux côtés, suivant une bande que j'imagine étroite et toute en longueur, une sorte de voie lactée déroulée du haut en bas de la céleste Birmanie. Parfois cela se concentre, cela se serre et s'agrandit en masses denses qui sont les cités mortes. La plus étonnante de toutes est cette Paghan où depuis le XIIIe siècle les hommes ne vivent plus. Y eut-il jamais capitale religieuse comparable à celle-là ? La Thèbes antique eut des monuments plus vastes, mais non pas si nombreux.

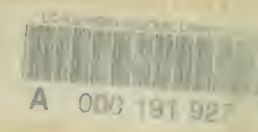
Elle nous apparut le second jour ; nous pûmes descendre à terre et regarder de près quelques-unes de ses dagobas ; mais, presque tout de suite, il fallut se remettre en route, et leurs légions se mirent à défiler devant nous. Sur une longueur de treize kilomètres, sur une profondeur de huit, ils se pressaient, les grands temples, contemporains du haut moyen âge, quelques-uns des tout premiers siècles de notre ère, posés sur des assises de forteresses, aveugles, sans

aucune ouverture, puissants de lignes et graves comme toutes les œuvres d'art des ferventes époques archaïques. Un prodigieux troupeau de mastodontes surpris tous ensemble par quelque cataclysme et retrouvés sur cette berge ; vraiment des créatures fossiles, d'une vétusté noire et rugueuse, des monuments d'un autre âge et d'un autre monde, beaucoup plus bas, plus massifs et trapus que ceux d'hier et d'aujourd'hui, sans rien d'anguleux ni de cornu, sans chinoiserie d'infinie ciselure, sans rien de mongol que la belle variété de la décoration. Mais la profonde influence hindoue se décelait. Cela était venu de l'Inde avec l'ardeur bouddhiste, à l'époque où les idées élaborées dans la vallée du Gange s'en allèrent jusqu'au Nippon féconder tout l'Extrême-Orient. Cela était si grand, si grave, si ancien, si différent de tout ce que nous avions vu jusque-là qu'on eût dit les vestiges d'une religion oubliée, des sanctuaires de dieux morts comme ceux de la vallée du Nil.

Mais non ; par milliers les images du Bouddha peuplaient ces temples, vieilles de huit et de dix siècles, identiques à celles dont nous retrouvons le culte, le soir, dans les villages, fixées dans les quatre poses sacramentelles, avec le geste invariable de la simple main qui se lève pour enseigner la paix. C'était bien alors la même religion qu'aujourd'hui. Seulement, la vie s'était retirée de ces vieilles enveloppes pour en faire lever d'autres, du même type, un peu plus loin, et tous ces monuments admirables où quarante générations de rois avaient consumé la substance

de leurs peuples, où les foules dévotes s'étaient pressées durant onze cents ans, tous ces temples d'autrefois pourrissaient sur la rive comme un banc de coquillages, en vue de ceux qui, sur les collines d'alentour, montraient l'espèce encore vivante. Simplement cette race frivole et nourrie comme d'un opium de nihilisme bouddhique, cette vieille race enfantine les avait abandonnés à l'inéluctable loi de la dissolution, — celle que subissent les choses, les hommes, les empires, les bouddhas, les univers, — puisque tout s'écoule en un jour, en un siècle, en un kalpa, et que rien n'existe que pour la mort.

CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉD. CRÉTÉ.


A 000 191 927

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

A 3 FR. 50 LE VOLUME BROCHÉ

VOYAGES

ABOUT (Ed.) : *Alsace* (1871-1872). 1 vol.
— *La Grèce contemporaine.* 1 vol.

BENTZON (Mlle) : *Promenades en Russie.* 1 vol.
— *Les Américaines chez elles.* 1 vol.

BOISSIER : *Promenades archéologiques : Rome et Pompéi;* 7e édition. 1 vol.
— *Nouvelles promenades archéologiques. Horace et Virgile;* 3e édition. 1 vol.
— *L'Afrique romaine*, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. 1 vol. [illegible]^e édition.

CHEVRILLON (A.) : *Dans l'Inde.* 1 vol.
— *[illegible]es Mortes :* Thébaïde, Judée. 1 vol.
— *[illegible]udes anglaises.* 1 vol.
— *[illegible]nctuaires et paysages d'Asie.* 1 vol.

DONIOL (H.) : *La Basse Auvergne.* 1 vol.

DUGARD (M.) : *La Société américaine.* 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

ESTOURNELLES DE CONSTANT (Baron d') : *[illegible] en Grèce.* 1 vol.

[illegible] ([illegible]mte de) : *Promenade autour [illegible]* ([illegible]). 2 vol.

[illegible] : *[illegible] vie nomade et les routes [illegible] au XIVe siècle.* 1 vol.
[illegible] par l'Académie française.

[illegible] : *Voyage en Orient.* 2 vol.

LA VAULX (Cte de) : *Seize mille kilomètres en ballon.* 1 vol.

LENTHÉRIC : *La région du bas Rhône.* 1 vol.

MILLET : *Souvenirs des Balkans.* 1 vol.

MISMER : *Souvenirs de la Martinique et du Mexique.* 1 vol.
— *Souvenirs du monde musulman.* 1 vol.

MONTÉGUT (E.) : *L'Angleterre et ses colonies australes.* 1 vol.

NOBLEMAIRE (G.) : *En Congé* (Égypte, Ceylan, Sud de l'Inde). 1 vol.
— *Aux Indes* (Madras, Nizam, Cashmire, Bengale). 1 vol.

PERTHUIS (Cte de) : *Le désert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie.* 1 vol.

SCHNEIDER : *L'Ombrie*, l'âme des cités et des paysages. 1 vol.

SIMONIN (L.) : *Les ports de la Grande-Bretagne.* 1 vol.

TAINE (H.), de l'Académie française : *Voyage aux Pyrénées.* 1 vol.
— *Notes sur l'Angleterre.* 1 vol.
— *Voyage en Italie.* 2 vol., qui se vendent séparément :
Tome I. *Naples et Rome.*
Tome II. *Florence et Venise.*
— *[illegible] de voyage.* Notes sur la province. 1 vol.

VARIGNY ([illegible]) : *L'océan Pacifique.* 1 vol.



[illegible]625-05. — CORBEIL. Imprim[illegible]